

gee

L'Enfant sans bouche

(et 9 autres nouvelles)

ptilouk.net
ÉDITIONS

Copyright 2016 : Simon « Gee » Giraudot
L'Enfant sans bouche (et 9 autres nouvelles) est placé sous
Licence Creative Commons BY SA
Voir : <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/>
Photo 4^e de couverture : Gee (CC BY SA)
Sources de la couverture :
– The Old Ones are the Best, CC BY Ruth Hartnup
<https://www.flickr.com/photos/ruthanddave/8106548354/>
Mise en page avec L^AT_EX
<https://ptilouk.net/>

GEE

L'Enfant sans bouche

(et 9 autres nouvelles)

ptilouk.net
ÉDITIONS

Publié sous licence CC BY SA

Du même auteur :

Grise Bouille (*4 tomes – 2016, 2017, 2019, 2020*)

Recueils de bandes dessinées mêlant humour, vulgarisation scientifique et satire politique.

Apérocalypse (roman inachevé) (*2020*)

Roman inachevé racontant la vie d'un petit lotissement péri-urbain alors que la civilisation industrielle occidentale s'effondre.

GKND, l'intégrale (*2019*)

Bande dessinée humoristique « geek » racontant les péripéties de trois étudiants passionnés de sciences et d'informatique.

Working Class Heroic Fantasy (*2018*)

Roman de luttes sociales dans un monde heroic fantasy.

Tout a commencé durant l'été 2014, lorsque j'ai eu vent du Ray's Day , un événement organisé le 22 août – date de naissance de Ray Bradbury – pour célébrer la lecture, les auteurs, les autrices, les lecteurs, les lectrices. Je me suis demandé ce que je pouvais bien faire pour l'occasion : beaucoup offraient certaines de leurs œuvres. Mes œuvres à moi sont gratuites (au format numérique) toute l'année, alors à quoi bon ?

Je me suis dit que cet événement était l'occasion de m'essayer à l'écriture littéraire : j'avais depuis longtemps un grand nombre d'histoires, de synopsis et d'intrigues de science-fiction qui traînaient dans un coin de la tête... Mais si j'en avais parfois débuté la rédaction, je n'avais jamais réussi à aller au bout, peut-être à cause de l'absence de contrainte qui finissait par saper ma motivation. Ou peut-être à cause de l'ambition trop grande d'en faire directement des romans.

Alors pourquoi ne pas commencer plus modestement, par une nouvelle par exemple ? J'ai lu des dizaines de nouvelles excellentes, celles de Philip K. Dick (dont de nombreuses ont été adaptées en film) ou d'Isaac Asimov en particulier. Certaines n'avaient rien à envier aux romans de ces mêmes auteurs.

J'ai donc repensé à toutes ces histoires qui dormaient sagement dans ma tête et j'en ai choisi une : La Planète éteinte. Une dont je n'avais pas énormément fouillé l'intrigue et qui n'avait donc, dans mon esprit, pas encore la forme d'un roman. Un synopsis simple, résumé par le titre, un développement court et un twist final qu'il me fallait encore peaufiner.

En refouillant dans mes vieux dossiers, j'ai eu la surprise de tomber sur un début de texte appelé La planète éteinte : j'avais complètement oublié que j'avais commencé à en rédiger un petit quelque chose. Le document au format Open Document date de début 2009, avant même la création du Geektionnerd¹. L'idée de

1. Mon tout premier blog de bandes dessinées, aujourd'hui terminé : <http://geektionnerd.net>

l'histoire en question doit dater de bien avant, probablement de mes années au lycée.

Sensation très bizarre de replonger dans un texte qu'on a écrit soi-même et oublié. Un peu comme lire le texte de quelqu'un d'autre. Le style légèrement différent, les références que l'on avait une demi-décennie en arrière et qui ont bien changé aujourd'hui. . .

J'ai donc repris ce début de texte qui correspond au premier tiers de la nouvelle complète. Je l'ai remodelé et réécrit en grande partie, ayant un peu gagné en plume pendant les cinq années où ce document a dormi sur mon disque. J'en ai profité pour changer les noms, féminiser un personnage masculin et changer tout un tas d'autres choses qui ont une importance dans les deux tiers restants.

Quelques jours plus tard, la nouvelle était complète et je posais un point final très fier sur ce premier travail d'écriture littéraire achevé. Mais il restait encore plus de deux semaines avant le Ray's Day. De quoi prendre le temps de lire, relire, réécrire, jeter des passages, en inventer d'autres, mettre un peu de vernis sur la nouvelle pour la rendre la plus aboutie possible.

Mais il faudra encore un an de plus, à l'occasion du Ray's Day de l'année 2015, pour que je me décide à écrire régulièrement. J'ai appelé cela le Projet 10 nouvelles. Sept nouvelles à écrire en un an en plus des trois déjà écrites à ce moment-là. Sans contrainte de style, de genre ou de longueur. Ce recueil contient les dix nouvelles en question, dans l'ordre chronologique et entrecoupées de commentaires de ma part. L'Enfant sans bouche, qui donne le titre au recueil, est la cinquième.

Bonne lecture !

La Planète éteinte

1. Oniria

Le vaisseau dérivait lentement dans l'espace. Éliisa Ly, son pilote et unique occupante, avait coupé tous les moteurs et laissait son appareil dériver au gré de l'attraction des corps célestes. Elle était Agente de Reconnaissance Spatiale. Elle veillait, restait en vol et attendait d'éventuelles instructions. Et elles étaient rares.

Ces astreintes étaient un synonyme d'ennui, des périodes mornes où les jours et les nuits s'écoulaient lentement, sans que l'on puisse les différencier les uns des autres, noyés dans les ténèbres de l'espace. Lorsque les agents avaient passé beaucoup de temps dans des missions à risque, il était d'usage de les laisser se reposer en les affectant à la surveillance de zones très urbanisées de la galaxie, peu fréquentées par les fauteurs de troubles et les vaisseaux pirates. C'était pour cela qu'Éliisa se retrouvait à proximité d'Oniria, la planète la plus active de la galaxie. Hyperactive, même. À friser l'hystérie collective.

Vers la fin du troisième millénaire, l'humanité avait colonisé un grand nombre de planètes dans la galaxie. La rapidité des vols interplanétaires avait permis le développement d'une communauté humaine gigantesque organisée autour de différentes planètes-pôles, à l'image des anciennes capitales de l'Époque Terrestre. Ainsi y avait-il Marleen, le centre économique et financier, où se décidaient le quotidien et l'avenir des dizaines de milliards de travailleurs de la galaxie. Ou encore Sys, la capitale politique où siégeaient les dirigeants des différentes nations et alliances qui morcelaient encore l'humanité.

Oniria était quant à elle un pôle artistique et culturel : c'était là qu'étaient concentrés la plupart des organismes médiatiques et les Grandes Bibliothèques. L'immense

majorité des chaînes audiovisuelles, des œuvres d'arts, des livres, des films, des musiques et des émissions de tout genre étaient produits sur Oniria.

C'était avant tout son originalité qui avait attiré les artistes et les grands acteurs du milieu culturel : il s'agissait d'une planète errante, une planète orpheline, sans étoile, sans système. Elle dérivait au fil des attractions, des astres, des étoiles qu'elle approchait parfois, tout comme le vaisseau d'Élisa le faisait à cet instant. Une planète vagabonde, voilà qui ne pouvait que susciter le rêve et stimuler l'imagination...

Élisa avait l'avantage, en naviguant dans le secteur de cette planète, de capter l'intégralité des émissions en provenance d'Oniria en temps réel. En effet, dans les régions plus reculées de la galaxie, la durée de transmission d'un signal depuis Oniria pouvait s'élever à plusieurs heures, voire plusieurs jours. Cela pouvait bien sûr varier en fonction de la localisation d'Oniria qui changeait constamment. Certes, cela constituait une énorme amélioration par rapport aux années nécessaires pour transmettre le moindre signal sur de si longues distances avec du matériel de l'Époque Terrestre. Mais dans un monde où rien n'avait de sens s'il n'était accompagné d'une communication tonitruante, l'éloignement d'Oniria signifiait l'éloignement de la vie, de l'activité humaine.

Dans la chambre d'Élisa, un mur entier affichait l'une des centaines de chaînes musicales d'Oniria. C'était ainsi qu'elle tuait le temps, en regardant et en écoutant les programmes et en y participant lorsqu'ils étaient interactifs. L'ennui et la solitude étaient omniprésents malgré tout. Élisa souffrait bien plus de l'inaction que de l'isolement.

Parfois, il arrivait qu'un de ses supérieurs la contacte, et elle priait alors pour être affectée à une mission un peu

plus palpitante que de la surveillance de routine. Les seules missions qu'on lui confiait ces derniers temps consistaient à établir des rapports sur l'activité spatiale locale – qui était nulle, bien souvent. À l'occasion, lorsque que les Douanes n'avaient pas de personnel à proximité, elle était chargée d'identifier des vaisseaux non répertoriés et de vérifier si la situation de leurs voyageurs n'était pas irrégulière. Ce qui n'était en définitive pas beaucoup plus gratifiant que de taper des pages et des pages d'un rapport que personne ne lirait. . .

Pourtant, lorsqu'elle avait été affectée à de réelles missions de reconnaissance, elle s'était toujours montrée très douée. Elle avait récemment participé à l'exploration d'une nouvelle planète dans le but de déterminer si elle était habitable. La fulgurante augmentation du nombre d'êtres humains dans la galaxie faisait de la colonisation de nouvelles planètes un objectif prioritaire pour les Agents de Reconnaissance Spatiale. Celle-ci s'avéra compatible avec la vie humaine. Et le nom d'Élisa Ly serait gravé à jamais dans l'Histoire future de la planète comme celui du premier être humain à y avoir posé le pied. De quoi relativiser le maigre salaire offert par le job. . .

La surveillance des routes spatiales était aussi l'une des grandes missions des agents, aussi y avait-il des rotations de postes, afin qu'aucun ne soit mis au placard indéfiniment.

De plus, Élisa avait choisi d'occuper un poste autonome, ce qui faisait d'elle une agente facilement mobile. Certains vaisseaux abritaient des équipes pouvant compter jusqu'à plusieurs dizaines de passagers. Son vaisseau avait quant à lui été conçu pour accueillir trois personnes au maximum, avec un espace habitable à peine plus grand qu'un petit studio de ville.

Ainsi continuait-elle à dériver depuis huit semaines déjà, avec peu d'espoir de changement avant quelques longues

semaines supplémentaires. Elle regardait des extraits d'un festival qui avait lieu tous les ans près de Thalie, la plus importante métropole d'Oniria. Des groupes venaient des quatre coins de la galaxie pour y présenter leur musique. Jouer sur Oniria signifiait médiatisation, gloire et fortune. Rares étaient les élus.

La caméra survolait les têtes des centaines de milliers de personnes amassées devant les scènes du festival. Des écrans géants plus hauts que les bâtiments alentours se dressaient un peu partout. Les dizaines de milliers de spectateurs s'amassaient devant les scènes, s'unissant en de grandes foules passionnées.

Élisa fit légèrement glisser ses doigts sur la surface active de son fauteuil, effectuant un petit mouvement reconnu par son écran géant et put ainsi parcourir les différentes scènes du festival et choisir la musique qui lui convenait le mieux.

Et soudain, le noir complet.

L'écran n'affichait plus la moindre image, et plus aucun son ne sortait des enceintes disposées dans la chambre. Élisa se redressa doucement dans son fauteuil, pensant avoir réalisé un mouvement mal interprété par l'écran. Elle répéta la commande pour changer de plan. Rien. L'écran s'était-il éteint? En quelques glissements de doigts, elle demanda à l'écran de s'allumer. Toujours rien.

— Allumer, dit-elle en utilisant la commande vocale au cas où cela aurait été la commande manuelle qui ne marchait plus.

Le mur restait désespérément noir. Élisa se leva vraiment cette fois, et se dirigea vers le boîtier de commande dissimulé dans un renfoncement du mur. Mais avant qu'elle n'ait eu le temps de l'ouvrir, un signal se mit à résonner dans tout le vaisseau. Une petite mélodie qui avait été pensée douce, mais

qui devenait rapidement irritante lorsqu'elle était répétée inlassablement. La sonnerie d'un appel.

Élisa rejoint son bureau où étaient installés la console de pilotage ainsi que tous les moyens de communication. Une pression sur la surface active de la console, et la mélodie agaçante s'interrompt.

— Élisa Ly, s'annonça-t-elle.

La voix familière de son supérieur retentit dans les enceintes du vaisseau.

— Mademoiselle Ly, ici Gabriel Clegg.

— Monsieur, je suis contente de vous entendre. . .

— Je ne vous en demande pas tant. . . Je vous appelle au sujet de ce qui vient de se passer. Vous avez une explication ?

Élisa ne répondit pas mais sentit un léger picotement le long de sa nuque. Elle haïssait ce genre de phrase au demeurant innocente et qui lui signifiait assez clairement qu'elle avait raté quelque chose d'important.

— Ne me dites pas que vous n'avez rien vu.

— Il va falloir être plus précis, monsieur Clegg. Vu quoi ?

— C'est intolérable, Ly ! N'êtes-vous pas censée surveiller la zone ?

Élisa commençait à perdre patience. Son ennui abyssal des derniers jours couplé aux remontrances n'avaient pas un bon effet sur son humeur.

— Si. Mais j'imagine que vous n'attendez pas de moi que je scrute le vide interstellaire en continu pendant plusieurs semaines, n'est-ce pas ? Le vaisseau est bourré de capteurs. Lorsque quelque chose d'inhabituel apparaît dans les environs, je le sais bien avant que cette chose ne puisse me voir.

— Oui. . . Et si quelque chose disparaît, de quelle baguette magique dispose votre merveille technologique ?

Elle essayait de garder son calme. La hiérarchie n'avait rien de militaire, mais Gabriel Clegg restait son supérieur et elle se devait de lui parler avec un certain respect malgré tout le ressentiment qu'elle pouvait avoir à son égard.

— Écoutez, j'ai visiblement raté quelque chose et je n'ai pas franchement envie de jouer aux devinettes. Alors si vous m'expliquez la situation, nous pourrions peut-être avancer...

— Oniria a disparu.

Clegg avait lancé cela d'une voix grave. Il y eut un long silence, uniquement troublé par le ronronnement des nombreux appareils du vaisseau.

— Je vous demande pardon ? dit Éliisa avec précaution.

— Vous m'avez très bien entendu. Vous devriez constater par vous-même.

Éliisa déclencha l'ouverture du volet qui masquait l'énorme vitre surplombant le poste de pilotage. Elle alluma également ses écrans de contrôle et fit pointer les caméras externe du véhicule vers la zone d'Oniria.

— A 4h02 Heure Galactique Standard exactement, poursuivit Clegg, la planète Oniria a totalement disparu de nos écrans. Plus une trace. Le vide. Et sans aucun avertissement, aucun signal, aucune perturbation.

— Les émissions se sont arrêtées, se rendit-elle compte. J'étais en train de regarder une chaîne d'Oniria, la diffusion s'est brutalement coupée. J'ai cru que mon écran avait un problème.

— Ce qui signifie que la source principale d'informations et de communication de la galaxie est coupée, dit Clegg avec un frisson dans la voix. Est-ce que vous vous rendez compte de ce que cela veut dire ?

Éliisa sentit un poids tomber dans son estomac. En effet, si plus aucun signal n'était émis depuis Oniria, il était difficile

de prévoir l'ampleur des conséquences dans le reste de la galaxie : les médias d'Oniria étaient le moteur principal de pratiquement toutes les activités humaines.

— Les pôles importants sont assez éloignés, remarqua Éliisa, ils ont un décalage de plusieurs heures avec l'émission d'Oniria, ce qui nous laisse un peu de temps pour réagir.

— C'est une avance assez maigre pour réagir à la disparition d'une planète entière! Je vous rappelle que Marleen ne reçoit les programmes d'Oniria qu'avec trois heures de retard. Je vous laisse imaginer l'impact sur l'économie si tous les écrans de la planète boursière s'arrêtent pour ne pas se rallumer rapidement.

— N'y a-t-il aucun moyen de prendre le relais des émissions d'Oniria depuis une planète plus proche? dit Éliisa. Le temps de comprendre et de pouvoir communiquer sur le sujet... sans déclencher de panique.

Clegg eut un léger rire dénué de joie.

— Une deuxième Oniria? Non, désolé, toutes les autres planètes habitées de la galaxie combinées ne suffiraient pas à engendrer autant de flux audiovisuels qu'Oniria seule.

Éliisa regardait pensivement ses écrans et le vide étoilé qui s'étalait devant elle. En effet, là où aurait dû resplendir Oniria, avec ses milliers de milliards de lumières chatoyantes, il n'y avait plus rien.

— A-t-on des images de l'instant précis où la planète a disparu? demanda Éliisa.

— Je vous les transmets.

Quelques secondes plus tard, une vidéo se lança sur le tableau de bord du vaisseau. On y voyait Oniria telle qu'Éliisa avait l'habitude de la voir, une planète jaune orangée, brillant du vertigineux nombre de lumières installées là par ses milliards de colons. Puis, d'un coup, de manière tout aussi soudaine que son écran s'était éteint, l'espace

occupé à l'écran par la planète devint aussi noir que le vide environnant.

— D'un coup, murmura Éliisa.

— Oui, dit Clegg, d'un coup, et je ne vois aucune explication plausible. Une collision avec un corps céleste aurait inmanquablement été prévue de longue date et aurait provoqué une explosion spectaculaire. On pourrait aussi penser à ces fameuses armes capables de faire sauter toutes les installations électriques d'un certain périmètre, mais aucune n'a une portée suffisante pour affecter une planète entière... Vous voyez d'autres hypothèses?

— J'en ai des dizaines qui me viennent à l'esprit, plus invraisemblables les unes que les autres. Attendez, attendez...

Un détail avait attiré l'attention d'Éliisa. Le disque précédemment occupé par la planète à l'écran ne semblait pas exactement coloré du même noir que le reste de l'espace. Elle augmenta aussi fort que possible les contrastes de l'image. Une masse sphérique sombre et morte se détacha alors du reste de l'image.

— Monsieur, dit Éliisa lentement, la planète n'a pas disparu... Elle s'est éteinte.

— Éteinte?

— Oui... Oui! La planète est toujours là! Regardez, poursuivit-elle en envoyant l'image à son supérieur. La masse de la planète est toujours présente, il n'y a juste plus aucune lumière qui en sort, ce qui la confond avec l'espace. Il semble que tous les éclairages de la planète se soient éteints simultanément.

— Cela me paraît impossible à cette échelle.

— Ça l'est probablement. Mais une coupure d'électricité généralisée à toute la planète expliquerait l'absence de tout signal émis.

— Une coupure généralisée à toute la planète, répéta Clegg, hébété. Comment voulez-vous expliquer une chose pareille ?

— Plus facilement que la disparition d'un objet de plusieurs milliards de milliards de tonnes.

— Certes...

Élisa continua d'observer les différentes images qu'elle pouvait obtenir de la planète sous toutes les coutures.

— Ceci dit, poursuivit-elle, cela n'explique pas pourquoi les systèmes autonomes ne marchent plus. En admettant que l'infrastructure d'alimentation électrique de la planète soit en panne, ce qui est déjà difficile à avaler, il n'y a pas de raison pour que les satellites soient touchés également. Sans parler de tous les émetteurs et récepteurs fonctionnant sur batterie présents à la surface de la planète.

— Je ne vous le fais pas dire. Vous êtes certaine de votre diagnostic ?

— Dans une situation comme celle-ci, j'aurais du mal à employer le mot « certitude », monsieur. Néanmoins...

Élisa tapa quelques commandes sur son tableau de bord, et après quelques instants plusieurs rapports défilèrent sur les écrans.

— Je peux vous confirmer que la planète est toujours là. J'ai contacté les divers appareils dotés de capteurs gravitationnels dans les environs d'Oniria.

— Astucieux, dit Clegg.

— Je vous remercie, dit Élisa d'un ton qu'elle aurait voulu moins sarcastique. Le résultat est formel : il n'y a pas eu la moindre variation de champ d'attraction gravitationnelle au cours des dernières minutes. Si l'on accepte le fait qu'une planète puisse disparaître en un éclair, on peut supposer que la perte d'une masse si importante engendrerait d'énormes variations dans le champ d'attraction environnant, non ?

— Cela me semble évident, oui. Nos yeux et nos caméras peuvent aisément nous tromper, mais les capteurs gravitationnels sont sensibles à la moindre météorite passant à proximité. Comme vous l’avez dit, l’absence soudaine d’une planète entière serait immanquablement détectée.

— Nous sommes donc d’accord.

Elle gardait les yeux fixés sur cette image ridiculement contrastée, sur ce disque noir qui transperçait le noir de l’espace. Elle devait en avoir le cœur net.

— Puisqu’il n’y a plus moyen de communiquer, il ne me reste qu’une chose à faire... Aller voir ce qu’il se passe directement sur le sol.

— Mademoiselle Ly, commença Clegg.

Elle pouvait percevoir le malaise dans la voix de son supérieur. Elle se doutait déjà de ce qu’il allait dire...

— Vous vous rendez bien compte qu’un événement de cette ampleur est parfaitement inédit. Nous n’avons aucune idée de ce qui a pu se passer, mais...

Il déglutit avec difficulté avant d’achever sa phrase.

— Il y a peu de chance que ce soit d’origine naturelle. Cela ne peut être qu’un acte criminel.

Elle en était arrivée à la même conclusion mais avait du mal à se résoudre à cette éventualité. Ce qu’un acte criminel de cette ampleur pouvait impliquer était terrifiant.

— La planète est toujours là, murmura-t-elle. Elle est comme morte, mais elle n’a pas bougé. Il faut que je m’y pose si nous voulons en savoir plus.

— Non, dit-il sans aucune conviction. Nous pourrions envoyer des sondes. Des vaisseaux de reconnaissance inhabités.

— Monsieur Clegg, vous savez aussi bien que moi qu’il faudra des heures au plus proche de ces engins pour atteindre Oniria. Probablement plusieurs jours. Je peux être

au sol dans moins de deux heures s'il le faut. Et vous l'avez dit, Marleen recevra la coupure médiatique d'Oniria dans à peine trois heures maintenant.

C'était là la pire conséquence qu'elle pouvait imaginer. L'extinction totale d'une planète était inquiétante. Mais si aucune explication n'y était donnée, combien de temps avant que les rumeurs n'enflent dans les autres systèmes de la galaxie? Avant que l'on ne parle de terrorisme à échelle planétaire? Que la panique ne gagne la galaxie entière?

— Vous l'avez dit vous même, dit-elle, les médias d'Oniria sont le moteur de notre civilisation à tous les niveaux. Les petites planètes environnantes ont déjà dû constater l'arrêt des diffusions des programmes. Que se passera-t-il quand les bourses et les marchés de Marleen ne recevront plus rien? Quand les gouvernements sur Sys verront leurs moyens d'information coupés? Il faut agir au plus vite. Savoir ce qui se passe. En informer rapidement les autres systèmes.

Et rallumer la lumière sur Oniria, si cela est possible, pensa-t-elle, concluant sa phrase intérieurement.

— Vous avez raison, admit Clegg à contrecœur. Vous avez mon aval. Rendez-vous à proximité de la planète et tâchez de comprendre ce qui s'y passe. Posez-vous si besoin et... et si vous le pouvez.

— Bien, monsieur, dit Éliisa. Y atterrir ne devrait pas poser de problème.

— Vous oubliez qu'il n'y a plus aucun éclairage sur la planète. Ce qui veut dire plus aucun terrain d'atterrissage opérationnel et plus aucun spatioport en marche.

— Je trouverai bien un terrain désert pour atterrir sans danger. Ça ne peut pas être plus dangereux qu'une planète encore inexplorée. J'aviserai sur le moment.

Élisa éteignit les caméras externes et mit en marche les appareils de vol. Les moteurs se réveillèrent dans un léger vrombissement à peine perceptible depuis l'intérieur de la cabine.

— Contactez-moi lorsque vous serez arrivée à proximité de la planète. Et faites attention à vous. . .

La communication s'interrompit. Élisa s'enfonça confortablement dans son fauteuil et copia les coordonnées d'Oniria dans le gestionnaire de pilotage à grande échelle. Au moins, l'ennui est terminé, maintenant, songea-t-elle avec un mélange d'excitation et d'appréhension.

Le système de pilotage à grande échelle se mit en route, et le vaisseau traversa le voile noir de l'espace dans un éclair fulgurant.

2. Thalie

Élisa profita du temps que prenait le trajet vers Oniria pour rassembler ses affaires. Elle attrapa son vieux sac à dos et y fourra sans ménagement son équipement de base : ordinateur, lampe-torche, balises de détresse, et un vieux pistolet électrique de service. Élisa n'aimait pas particulièrement devoir emporter une arme avec elle, mais cela était recommandé en cas de mission à risque. Et cette mission semblait suffisamment risquée pour lui faire redoubler de prudence.

Un signal sonore lui indiqua que le vaisseau serait bientôt arrivé à destination. Elle regagna le poste de pilotage et s'installa à nouveau face à la grande vitre qui offrait une vue imprenable sur le vide spatial. Le vaisseau perdit rapidement de la vitesse à mesure que la distance avec Oniria diminuait.

Enfin, la planète éteinte apparut brutalement devant le vaisseau qui allait encore, à cet instant, à une vitesse de voyage interplanétaire. La planète se rapprocha encore, de moins en moins vite, et finit par recouvrir tout le champ de vision. Une énorme masse ronde, un trou noir dans l'espace.

La nuit régnait sur l'ensemble de la planète. Oniria étant une planète isolée, elle ne profitait de la lumière d'aucun soleil et n'avait donc pas de jour naturel. Sa température était malgré tout vivable grâce à une très forte activité géothermique. Il était courant de blaguer sur les oniriens à propos des leur « chauffage au sol global », une petite curiosité qui avait permis un climat tempéré et, de fait, la colonisation de la planète.

Il était dit que les premiers colons avaient eu du mal à supporter de ne jamais voir de jour. Mais les générations suivantes qui naquirent et grandirent sur la planète s'en accommodèrent très bien puisqu'elles n'avaient jamais rien connu d'autre. C'est ainsi qu'Oniria avait acquis sa réputation de « planète qui ne dort pas » : dépourvue de cycle journalier, elle n'imposait aucun rythme de vie à ses habitants.

Deux voisins de palier pouvaient vivre de manière complètement décalée et ne jamais se croiser, l'un travaillant tandis que l'autre dormait, et *vice versa*. De la même manière, il n'était pas nécessairement problématique de dialoguer numériquement avec quelqu'un à l'autre bout de la planète : la notion même de décalage horaire n'avait plus aucun sens.

Élisa regardait la planète avec appréhension. Jamais elle n'avait vu pareil spectacle. La sur-urbanisation de la surface était déjà visible, mais l'absence totale de lumière donnait l'effet d'un astre mort... Comme si une catastrophe à l'échelle planétaire avait anéanti la totalité de ses habitants. Élisa pensa que cela devait ressembler à ce que les historiens

de l'Époque Terrestre appelaient « l'hiver nucléaire », ce grand vide gris et hostile dont les livres d'Histoire n'offraient que des vues d'artiste.

Le vaisseau se stabilisa, sa vitesse de poussée tendant vers zéro, tandis que la planète l'entraînait doucement en orbite.

Élisa pianota sur la surface de son tableau de bord et demanda une communication avec Gabriel Clegg. La voix de son supérieur se fit entendre après quelques courtes secondes. Il se passa des formules de politesse.

— Ly, quelle est la situation ?

— Je suis en orbite d'Oniria. La situation n'a pas évolué et nos capteurs ne nous ont pas trompés. La planète est éteinte. Il n'y a pas d'autre mot.

— Pouvez-vous entrer en contact avec une station orbitale ?

— J'en doute. Si nous n'avons pas réussi à les contacter auparavant, il n'y a pas de raison pour que cela fonctionne mieux maintenant. Et sans moyen de communication, je me vois difficilement accoster une station spatiale à l'aveuglette.

Elle fut soudain prise d'un vertige... Les habitants des stations spatiales pouvaient-ils seulement survivre sans électricité ? Combien de morts en orbite ? Et combien d'avions avaient pu chuter dans l'atmosphère si tous les systèmes s'étaient coupés en plein vol ? Elle refoula ces pensées au fond de son esprit.

— Allez-vous atterrir ? Il est encore temps de reculer.

— Je ne vais pas rester indéfiniment en orbite. Sans liaison avec les habitants de la planète, nous n'avancerons pas. Il faut que je me rende sur place pour comprendre la situation.

— Très bien, fit Clegg. Atterrissez, c'est la seule chose à faire.

— Oui. J'atterris, et je contacte les autorités les plus proches.

— En espérant que la planète n’ait pas sombré dans le chaos. Imaginez ce qui peut se passer en bas, dans l’obscurité la plus totale, et sans aucun appareil en état de marche.

Élisa ne lui fit pas part de ses propres réflexions sur les problèmes qu’une panne globale pouvait entraîner. Il y avait un million de conséquences auxquelles ils n’avaient tout simplement pas le temps de réfléchir. Il était trop tard pour s’en inquiéter.

— Nous verrons. Je vous tiens au courant.

Elle coupa la communication et commença à étudier la possibilité d’un atterrissage. Elle s’était débrouillée pour se placer au-dessus du secteur de Thalie, le cœur battant d’Oniria. Si la planète avait connu une urbanisation folle et incontrôlée, elle offrait tout de même encore de nombreuses étendues à l’état sauvage. Élisa observa les alentours de Thalie sur une de ses cartes numériques. La métropole s’étendait sur des kilomètres carrés puis était cernée de banlieues tout aussi urbanisées. Pas la moindre prairie, pas la moindre clairière. Il fallait regarder bien plus loin pour que le paysage commence à vaguement ressembler à une campagne, parsemée de villages.

Élisa ne pouvait se résoudre à atterrir si loin. Elle voulait maximiser ses chances de trouver l’origine du problème et rencontrer rapidement des autorités locales qui, peut-être, sauraient ce qui était arrivé à leur planète.

Elle finit par trouver la solution : un énorme stade à ciel ouvert se dressait à quelques rues du centre-ville de Thalie. Bien plus large que le vaisseau, et éloigné des immenses immeubles qui hérissaient la ville.

Elle renseigna la position du site d’atterrissage au vaisseau, lança la procédure et attacha fermement ses ceintures de sécurité. Le vaisseau se cambra et entama sa descente vers le sol sombre d’Oniria. Élisa restait solidement

attachée et gardait un œil sur les appareils de mesure. Dans l'immense majorité des cas, les vaisseaux actuels pouvaient gérer un atterrissage de A à Z sans aucune intervention humaine, mais une avarie pouvait toujours se produire.

La couche haute de l'atmosphère enveloppa le vaisseau d'un voile de feu vibrant et dansant sous les yeux d'Élisa. L'habitacle tremblait de plus en plus fort à mesure que l'air se densifiait autour du vaisseau. Après quelques minutes seulement, elle distinguait déjà les constructions mégalomanes de la planète, faiblement éclairées par la seule lumière du ciel étoilé. Quand enfin le stade fut à portée de vue, le vaisseau se redressa en position horizontale et ralentit.

Il finit par se stabiliser parfaitement dans les airs. Élisa pouvait voir le stade vide en contrebas grâce à une des caméras placées sous le vaisseau. Le vaisseau relâcha légèrement son réacteur inférieur et descendit lentement vers le sol. Le terrain était couvert d'une herbe d'un bleu très pâle, presque blanc. Élisa se demandait quelle forme de vie végétale pouvait se développer sans aucun rayonnement solaire. Une autre curiosité de la planète, sans doute...

Le vaisseau se posa en une légère secousse. Élisa défit ses ceintures et se pencha en avant, scrutant à travers la vitre le terrain de sport faiblement éclairé par les quelques projecteurs du vaisseau. Il était vide, vide comme il avait rarement dû l'être, si l'on considérait le nombre de matchs qui s'y jouaient habituellement, à peine espacés de quelques heures les uns des autres.

Elle enfila une veste en simili-cuir et mit son sac sur les épaules. Elle effleura la plaque sur le bord du sas qui s'ouvrit en grinçant faiblement. L'air d'Oniria se mêla à celui du vaisseau dans un souffle. Elle fut surprise de sentir un vent assez chaud, plus chaud que l'air climatisé de sa cabine. Une

chaleur sans soleil, une chaleur issue des profondeurs de la planète.

Elle descendit les quelques marches qui la séparaient du sol et posa le pied sur l'herbe bleutée. Le terrain était tendre et chaud, ce qui était bizarrement agréable après de si longues semaines passées à arpenter le sol métallique du vaisseau. Elle verrouilla le sas de l'extérieur et avança. Il ne lui fallut parcourir que quelques mètres pour sortir du halo des projecteurs du vaisseau, aussi alluma-t-elle sa lampe.

Le silence était étonnant. Pas un bruit à l'horizon, aucun ronronnement de machine, pas même l'écho du brouhaha dont les grandes villes vibraient toujours. Si elle fermait les yeux, elle aurait pu se croire perdue dans le désert d'une planète inhabitée. Elle était pourtant dans le centre de la ville la plus animée de la planète la plus animée de la galaxie.

Tout en marchant vers une sortie, elle braquait sa lampe-torche vers les gradins, à la recherche d'une éventuelle âme qui vive. Tout était d'un vide désolant, presque inquiétant dans cette pénombre omniprésente. Le petit vent chaud faisait doucement trembler l'herbe au sol. Elle pouvait entendre le bruissement des brins sous ses pieds.

Elle sortit du stade, traversa un long parking désespérément vide et rejoignit enfin une route à six voies qu'elle avait identifiée comme l'une des artères principales de la ville. Elle se dirigea vers le centre, arpentant le large trottoir. Des voitures étaient arrêtées des deux côtés de la chaussée. Certaines étaient stationnées, mais un grand nombre étaient juste plantées là, en plein milieu de la rue. Comme figées dans leur mouvement. Une circulation d'heure de pointe que l'on aurait subitement mise sur pause, sauf qu'il n'y avait personne dans les véhicules.

Le paysage était stupéfiant. Les lampadaires au design rétro jalonnaient la route, éteints. Les feux de circulation

ponctuaient les carrefours et ne brillaient plus d'aucune couleur. Les gratte-ciel s'enfonçaient dans les ténèbres du ciel sans que l'on puisse en distinguer les sommets. Au-dessus, la voie lactée brillait de mille feux, débarrassée de la pollution lumineuse de la ville.

Élisa scrutait avec attention les bâtiments qui cernaient la route. Elle braquait sa lampe un peu partout, dans l'espoir de distinguer un mouvement, une forme, quelque chose de vivant. Un sentiment de malaise lui serrait le ventre, une sensation désagréable d'être observée...

Le mystère s'épaississait dans son esprit. Où était passé tout le monde ? Si une catastrophe avait détruit les appareils électriques, comment se faisait-il que toutes les voitures aient été laissées en plan, là, et que tout le monde soit parti ? Et parti où ?

Élisa essayait d'ouvrir les portes de chaque bâtiment qu'elle croisait, mais toutes étaient fermées. À son grand désarroi, elle trouva un Poste de Police tout aussi clos et désert. L'espoir de rencontrer quelqu'un, de contacter les autorités locales pour en apprendre plus s'amenuisait. Si une attaque terroriste avait fait sauter toutes les machines de la planète, elle en avait également vaporisé tous les êtres vivants.

Malgré la chaleur ambiante, Élisa frissonna. Personne en vue, et pourtant ce sentiment de malaise persistait. On l'observait, elle en était persuadée. C'était même pire que ça : elle avait la sensation d'être observée par la planète toute entière. Comme si les quatre milliards d'oniriens s'étaient concentrés dans les grands immeubles qui la toisaient de tous côtés et la fixaient intensément, silencieusement.

Élisa pressa le pas, sans trop savoir pourquoi. Si quelqu'un l'observait effectivement, il le faisait en tout cas sans aucun bruit et sans aucun mouvement. Elle était tentée

de défoncer une porte et de parcourir les étages d'un immeuble pour tenter d'y trouver quelqu'un. Mais la plupart des bâtiments de la ville devaient être protégés contre les cambriolages, et son pauvre pistolet électrique n'y pourrait pas grand chose. Par ailleurs, elle avait l'intuition que son angoisse ne s'améliorerait pas dans un milieu fermé...

Elle finit par atteindre une grande place circulaire à laquelle se connectaient d'autres artères de la ville. De très larges panneaux lumineux – ou plutôt, habituellement lumineux – recouvraient les murs des bâtiments alentours. Au bout de la place, Élixa pouvait distinguer une grille de fer qui hachurait le faisceau de sa lampe-torche. Derrière, des formes dansaient gracieusement dans le vent. Des arbres!

Elle traversa la place d'un pas rapide et atteignit l'entrée du parc. Les grands arbres qui oscillaient légèrement étaient du même bleu clair que l'herbe qui recouvrait le sol. Élixa s'avança dans l'allée principale. Elle pensa avec tristesse à quel point ce parc devait être magnifique lorsqu'il était illuminé et que l'on pouvait le voir en entier...

La forêt était dense près de l'entrée, sans doute pour créer une séparation nette avec la ville. Puis la concentration d'arbres diminuait petit à petit à mesure qu'elle s'avançait. Elle distinguait au loin un édifice de taille moyenne. Une fontaine, devina-t-elle.

En s'approchant, elle aperçut alors des formes inhabituelles. Des petits sacs allongés semblaient disposés à même le sol, tout autour de la fontaine. Elle fit quelques pas de plus, braquant sa lampe sur les petits sacs.

L'horreur la glaça de l'intérieur : il ne s'agissait pas de sacs. Sous de fines couvertures, des corps étaient allongés. Leurs visages étaient d'un blanc morbide, leurs yeux clos. Des cadavres!

Ils étaient tous morts, réalisa Éliisa alors que le sang lui battait aux oreilles. Tous morts. Oniria était morte. Le faisceau de sa lampe-torche parcourait un à un les visages des pauvres personnes étendues là, sur l’herbe. Toutes étaient immobiles, mortes, avec cette même teinte blanche cadavérique.

Elles étaient toutes mortes.

Les pensées se bousculaient dans la tête d’Éliisa. Comment cela était-il arrivé? Pourquoi les cadavres étaient-ils rassemblés ici? Et si tout le monde était mort, qui donc les avait amenés?

La panique s’emparait d’elle. Son esprit cartésien était étouffé par la peur, laissant le champ libre aux terreurs que son imagination pouvait produire. Elle pensait à des catastrophes, des malédictions, des maladies... Elle songeait avec effroi qu’elle-même était peut-être condamnée : si une pandémie avait exterminé tous les êtres vivants, peut-être avait-elle été contaminée? Elle avait respiré l’air de la planète et se trouvait maintenant à proximité de dizaines de cadavres.

Elle continuait d’observer l’un après l’autre les visages des victimes. Quand tout à coup, elle tomba les yeux dans les yeux avec une femme. La peau blanche, immobile, les yeux grand ouverts. Fixes. Braqués en direction d’Éliisa.

Ce fut plus qu’elle ne pouvait en supporter. Elle tourna les talons et se mit à courir aussi vite que possible vers la sortie du parc, les larmes aux yeux.

3. Zoé

Les façades des bâtiments se mélangeaient en un flou de grilles vitrées autour d’elle. Les voitures, panneaux et

lampadaires clignotaient du faisceau de sa lampe-torche agitée par les mouvements frénétiques de ses bras. Élixa courait, aussi vite qu'elle le pouvait. Fuir. Fuir cet endroit de mort, regagner le cocon du vaisseau, son fauteuil, son confort. Sa sécurité.

La sueur coulait le long de son front, ses bras, son dos. Ses jambes, affaiblies par la longue période passée assise dans le vaisseau, la faisaient terriblement souffrir. Mais l'adrénaline masquait cette douleur et la poussait vers l'avant, vers le stade, vers le vaisseau. Loin de cette planète de malheur.

Fuir.

Toute vie anéantie. Plus de quatre milliards de morts. Elle n'en avait vu que quelques dizaines, mais elle ne se faisait aucune illusion : cela ne pouvait être sans rapport avec l'extinction des lumières de la planète. Et l'extinction était globale. Non, il n'y avait pas d'alternative : ils étaient tous morts.

Elle courait, les poumons en feu, les battements de son cœur résonnant dans chaque cellule de son corps. Elle était incapable de réfléchir, incapable d'analyser froidement la situation. Un monde entier venait de s'écrouler, elle en était la première spectatrice. Si seulement elle avait pu s'ennuyer un peu plus sur son vaisseau. . .

Soudain, les jambes d'Élixa cédèrent sous son poids. Elle s'écroula sur le sol, les bras en avant pour amortir sa chute. La fatigue de ses jambes, la gravité de la planète subtilement différente de celle du vaisseau et un trottoir un peu déformé avaient eu raison d'elle.

Elle encaissa le choc, le souffle coupé. Ses paumes étaient en sang mais cette douleur n'était qu'une information de plus, perdue dans les nuées de pensées terrifiantes qui bataillaient dans son esprit. Elle se redressa tant bien que mal, à genoux, les mains à terre. Ses cuisses et ses mollets hurlaient

leur fatigue. Elle se passa les mains sur les jambes, comme pour s'assurer qu'elles étaient toujours fonctionnelles.

Enfin elle se releva, reprit ses esprits et respira à pleins poumons. Un semblant de calme revint en elle. La peur était toujours là mais la panique se temporisait. Elle respira encore, diminuant son rythme cardiaque autant qu'elle le pouvait. Le stade était tout proche, elle serait bientôt en sécurité.

Elle reprit sa route en marchant cette fois, réfléchissant à ce qui allait pouvoir arriver par la suite. Elle contacterait Gabriel Clegg dès son arrivée au vaisseau. Lui ferait son rapport à ses supérieurs, qui à leur tour se tourneraient vers des autorités compétentes.

Compétentes... Qui pouvait bien avoir la compétence pour gérer ce genre de situation ?

Elle arriva au stade d'où s'échappait un halo jaunâtre. La seule source de lumière encore visible sur la planète : son vaisseau. Elle avait laissé les projecteurs allumés, par réflexe, comme pour laisser une balise, un phare à suivre si d'aventure elle se perdait dans Thalie. Elle ne put réprimer un soupir de soulagement. Et puis...

Un bruit. Comme un miaulement.

Elle pencha la tête sur sa gauche pour découvrir un petit chat qui s'était glissé à côté d'elle silencieusement. Il la regardait d'un air curieux et se mit à miauler de plus belle. Elle l'observa elle aussi et une partie de sa peur s'envola, pour une raison qu'elle ne s'expliqua pas immédiatement.

Puis, après quelques secondes les yeux plongés dans ceux, étincelants, du chat, elle comprit ce que la vision du petit être avait provoqué en son for intérieur. Il est vivant, pensa-t-elle. Un espoir. Des animaux avaient survécu sur la planète. Peut-être d'autres avaient-ils également été épargnés. Peut-être des humains.

Elle s'accroupit et le chat, peu farouche, vint directement se coller sous sa main en attendant des caresses...

— Hé bien, mon petit, lui murmura-t-elle, tu es tout seul ici ?

— En fait il est avec moi.

Élisa se retourna en un bond, ce qui provoqua une belle frayeur au chat qui détala dans un miaulement plaintif pour se cacher sous une voiture. Elle sentit l'air se bloquer dans ses poumons. Elle voulut hurler mais sa bouche ne produisit aucun son. Devant elle se tenait, debout, la femme du parc. Celle avec les yeux ouverts. Celle qui l'avait fait fuir. Toujours aussi pâle.

— Je suis désolée, dit la femme blanche, je crois que je vous ai fait un peu peur tout à l'heure. J'ai essayé de vous rattraper, mais vous courez sacrément vite !

Élisa était stupéfaite. La blancheur de cette femme lui semblait toujours cadavérique, mais elle était bien vivante, elle la regardait de ses grands yeux bleus et lui souriait.

— Vous avez l'air épuisée, poursuivit-elle, vous devriez vous asseoir un peu. C'est vous qui avez atterri tout à l'heure, n'est-ce pas ?

Élisa était toujours incapable de répondre et fixait la jeune femme comme si elle avait vu un fantôme. Elle avait du mal à la considérer autrement, à ne voir qu'un être humain bien vivant et non un cadavre ambulante. La jeune femme semblait embarrassée et affichait un sourire gêné.

— Je m'appelle Zoé, continua-t-elle d'un air enjoué pour rompre le silence. Et vous ?

Élisa parvint enfin à déglutir et à ordonner à ses poumons de se remettre en marche.

— Élisa, dit-elle d'une voix anormalement grave. Qu'est-ce que... Comment...

La jeune Zoé se mit à rire avec une insouciance non dissimulée.

— Si vous n’êtes pas d’ici, vous devez sans doute avoir une foule de questions à poser... Essayez de vous calmer, tout va bien. Vous devriez vous asseoir.

Elle indiquait de la main un banc à deux pas d’Élisa. Celle-ci finit par s’y asseoir, sans vraiment s’en rendre compte, fascinée par la présence si inattendue de celle qu’elle avait cru morte dans le parc. Elle allait peut-être avoir des réponses, et l’attitude joviale et détendue de la jeune fille avait un effet apaisant.

— Qu’est-ce qui se passe ici? demanda Élisa en murmurant toujours, incapable de briser le silence plus fortement.

— Je pense que j’aurais du mal à tout vous expliquer de but en blanc, dit Zoé en s’asseyant à son tour. Que voulez-vous savoir?

— Pourquoi la planète s’est-elle éteinte?

— Éteinte? C’est joliment dit. Eh bien... C’est nous qui l’avons éteinte.

— Vous?

— Les oniriennes et oniriens, oui.

Élisa resta bouche bée. Ils avaient pensé à la catastrophe naturelle. Ils avaient pensé à l’attaque terroriste. Jamais ils n’auraient pensé que les indigènes de la planète s’infligeraient cela à eux-mêmes.

— Mais pourquoi?

— Ah, soupira Zoé, c’est une longue histoire... Vous connaissez sans doute la réputation d’Oniria, j’imagine. « La planète qui ne dort pas » dit-on. La planète folle, la planète de l’extravagance, le centre de la galaxie... Vous savez que ce qui paraît excitant de l’extérieur peut parfois devenir insupportable à l’intérieur?

Élisa ne répondit pas. Son travail à elle, Agente de Reconnaissance Spatiale, véhiculait de nombreux fantasmes faits d'aventures plus incroyables les unes que les autres. Elle passait pourtant le plus clair de son temps à s'ennuyer ferme dans son vaisseau.

— Nous avons décidé de reprendre nos vies en main, continua Zoé. Nous vivons tous par les médias, pour les médias. Il n'y a rien qui ne soit médiatisé, et ce qui n'est pas médiatisé n'est rien. Cette frénésie permanente a fini par tuer tous nos maigres liens sociaux et par interdire toute relation saine entre les êtres humains. Nous avons décidé d'y mettre un terme. Oniria avait été colonisée par des artistes, des créatifs, des idéalistes qui pensaient avoir trouvé un monde où il n'y aurait plus de barrière pour s'exprimer, librement et paisiblement.

— Paisiblement, dit Élisa avec un petit rire en pensant à la réputation d'Oniria.

— Exactement, dit Zoé. Aujourd'hui le seul « art » qu'Oniria exporte est un flot d'émissions plus stupides les unes que les autres, destinées à vider le cerveau des spectateurs. Nous avons échoué à réaliser le rêve. « Oniria », c'était tout un symbole. Mais c'est devenu une machine à vomir de l'art en boîte, des produits de consommation faciles à exporter et à vendre. Alors nous avons décidé d'arrêter les frais. Nous coupons tout. Et nous allons tout revoir, posément. Prendre un nouveau départ.

— Mais pourquoi avoir tout éteint d'un coup, comme ça ? Et pourquoi ne pas l'avoir annoncé ?

— Notre sens du spectacle, j'imagine, dit Zoé avec une petite lueur de fierté dans les yeux. Nous avons peut-être échoué à faire d'Oniria un paradis culturel, mais nous n'en restons pas moins des artistes. Et comment aurions-nous pu l'annoncer ? Le peuple onirien n'a pas voix à l'antenne.

Les élites et les stars de la planète vivent dans un monde tellement différent du nôtre qu'elles n'étaient même pas au courant de ce projet, alors que la quasi-totalité des oniriens et oniriennes ne parlait que de cela depuis des mois. Je me demande quelles ont été leurs réactions lorsque leurs plateaux se sont éteints subitement et que tous les techniciens sont rentrés chez eux tranquillement, sans dire un mot.

— Rentrés... Et c'est tout? Les lumières s'éteignent, et plus rien? Mais qu'allez-vous donc faire maintenant?

— Eh bien, je pense que nous allons commencer par dormir.

Zoé pouffa en voyant les yeux ronds qu'Élisa avait ouverts en entendant cette réponse.

— Oui! C'est ironique, non? La planète qui ne dort pas voudrait simplement dormir... Vous l'ignorez sans doute, mais les habitants d'Oniria supportent en fait assez mal de vivre sans horaire, sans jour, sans nuit. Et seules les classes populaires sont obligées de vivre ainsi, à cause du travail, vous voyez... On raconte un peu partout que nous adorons cela, mais c'est faux. C'est original, atypique, et nous aimons en parler comme si cela faisait tout le sel de notre vie mondaine. Mais ça n'a rien d'amusant. Imaginez la difficulté d'avoir des amis, de se retrouver en communauté lorsque personne ne vit au même moment. Imaginez la difficulté d'avoir une famille...

Zoé soupira à nouveau, une certaine lassitude teintant son sourire. Élisa resta silencieuse un instant, pensive. Elle était bien sûr soulagée d'apprendre qu'il ne s'agissait pas d'un acte criminel, mais tout de même...

— Vous n'êtes donc pas tous morts? Pourquoi y avait-il tous ces corps dans le parc?

Zoé éclata d'un rire franc et joyeux.

— Des corps? Mais je viens de vous le dire, Éliisa, nous dormions! Nous avons célébré le calme et la nuit enfin retrouvés partout sur la planète. Et nous avons dormi à la belle étoile, tous ensemble pour une fois...

— Mais vous étiez tous si... blancs.

— Ah, mais c'est une planète sans soleil! Vous attendiez-vous vraiment à trouver des personnes au bronzage doré? Tout le monde est blanc, ici! Et nous sommes aussi les seuls blonds naturels de toute la galaxie, pour tout vous dire. Vous saviez que cette couleur avait pratiquement disparu avant la colonisation d'Oniria?

Éliisa se rappela alors un détail qui aurait dû également lui sauter aux yeux : pour autant qu'elle pouvait s'en souvenir, toutes les personnes allongées dans le parc avaient des cheveux dorés, à peine moins clairs que leurs peaux.

— Mais les oniriens que nous voyons sur les diffusions...

— Vous ne voyez qu'un pourcentage infime de la population onirienne sur vos écrans, fit remarquer Éliisa. La plupart des grandes stars sont issues d'autres systèmes, et les rares oniriens qui sont diffusés font tout pour leur ressembler... Les UV et les teintures, ça vous change un homme. Et si ça n'est pas suffisant, une augmentation de contrastes et quelques filtres colorés font des merveilles sur une vidéo. Il paraît que notre teint trop blanc évoque la maladie et la mort aux autres systèmes... Ça n'est pas très « bankable », si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous voulez dire que la population d'Oniria est discriminée sur sa propre planète?

— Discriminée... Pas officiellement. Il n'est besoin d'aucune loi et d'aucun complot lorsque les différentes puissances trouvent un intérêt commun à écraser le peuple. Médias, politiques... La grande messe médiatique fonctionnait pour eux, il leur suffisait de se renvoyer la balle

indéfiniment. Les célébrités et les dirigeants des grandes entreprises audiovisuelles diffusaient leur pensée aseptisée en masse pendant que le peuple onirien faisait tourner la machine dans l'ombre... jusqu'à ce que l'écœurement prenne le dessus. Jusqu'à ce que nous nous rendions compte que nous avons le pouvoir. Le pouvoir de tout changer...

— Et les autres planètes...

— Les autres planètes nous suivront, peut-être, la coupa Zoé. Si elles en ont le courage. Si elles sont prêtes à franchir le pas. Sinon, eh bien, elles devront apprendre à vivre sans la frénésie médiatique d'Oniria. Alors, à force de désintoxication, elles finiront par être prêtes... elles finiront par avoir le courage. Et elles aussi, elles s'arrêteront un instant, un instant seulement. Elles aussi, elles dormiront. Elles réfléchiront. Et peut-être alors trouveront-elles aussi qu'il y a des choses à changer dans leurs propres fonctionnements...

Élisa n'en croyait pas ses oreilles. Elle avait pensé que les oniriens n'avaient tout simplement pas réfléchi aux autres planètes, qu'il s'agissait d'une décision isolée et que les conséquences ne leur importaient pas. Mais sous des airs de petit mouvement joyeux et bon enfant, ces idéalistes avaient lancé sciemment les germes d'une véritable révolution à échelle galactique! Elle se leva brusquement.

— Il faut que je retourne à mon vaisseau, dit-elle. Je dois contacter mes supérieurs. Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous avez fait... Comment imaginer les conséquences à l'échelle de la galaxie?

— Je ne le peux pas, reconnut Zoé. Pas plus que vous. Pas plus que toutes les élites de la galaxie réunies. Et les conséquences du *statu quo*, qu'en pensez-vous? Nous voulons juste agiter un peu les choses... Ce que les peuples en feront ne dépendra que d'eux.

— Plus de communications? Plus d'informations? Les bourses vont s'effondrer! Des gouvernements autoritaires vont se former un peu partout pour contenir le chaos! Les peuples n'auront pas voix au chapitre!

— Peut-être, dit Zoé. Et peut-être pas.

Elle est folle, pensa Éliisa. Et sans ajouter un mot, elle se dirigea vivement vers son vaisseau, ce qui prit Zoé par surprise. Elle resta interdite un instant, puis se leva et suivit Éliisa de près.

— Vous êtes très tendue, fit-elle remarquer en marchant à ses côtés. Vous savez, vous n'êtes pas obligée de marcher si vite : avec l'arrêt des émissions d'Oniria, le temps va se ralentir... Enfin, pas littéralement, ajouta-t-elle avec un petit rire.

Éliisa ne répondit pas. Elle ne savait plus vraiment où elle en était. Tout était inconnu, l'humanité allait voir sa réalité basculer en quelques heures. Folie! Et pourtant...

— En l'absence d'Oniria comme moteur des communications, le temps nécessaire pour dialoguer entre les systèmes va redevenir beaucoup plus lent, poursuivit Zoé. La galaxie ne s'arrêtera pas de tourner si vous attendez quelques heures avant de contacter vos supérieurs. La nouvelle se répandra en son temps. Partout, on va prendre le temps. D'analyser les choses. De se parler. De réfléchir. La politique spectacle va s'éteindre tout doucement. Les débats vont se dépassionner. Les tensions vont s'apaiser. De quoi avez-vous peur?

Éliisa avait presque atteint le vaisseau mais ralentit.

— Comment pouvez-vous être si confiante que quarante milliards d'êtres humains réagiront positivement à une déconnexion nette et totale...

— Regardez Oniria, dit Zoé en souriant. Nous avons prévu et planifié tout cela de longue date, en consensus.

Incroyable, non ? Et pourtant, je peux vous assurer qu'aucun d'entre nous n'a les mêmes opinions politiques, les mêmes centres d'intérêt ou les mêmes buts dans la vie. Mais nous avons choisi de faire une pause et de recommencer à réfléchir ensemble. Oui, il y aura des frictions. Oui, il va y avoir un nombre incalculable de problèmes à régler. La tâche est incommensurable. Est-ce qu'Oniria va rester éteinte à tout jamais ? Probablement pas. Est-ce que nous relancerons la machine médiatique ? Peut-être. Différemment. Nous avons tout le temps pour y penser, maintenant. Et nous offrons cette occasion aux autres systèmes. Affranchis de la manipulation de masse. De la prison mentale des médias. Libre à eux de saisir cette chance. S'ils le souhaitent.

Les projecteurs du vaisseau illuminaient toujours le terrain. Zoé, toujours souriante, luisait étrangement avec son teint si pâle, ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Éliisa la regarda un long moment. Puis elle se dirigea vers le vaisseau et Zoé baissa les bras tristement.

— C'est comme vous le sentez, dit-elle simplement.

Éliisa effleura la surface active sur le bord du sas... et les projecteurs s'éteignirent en emportant avec eux le léger ronronnement de l'alimentation électrique. Le stade était à nouveau plongé dans l'obscurité. Éliisa éteignit également sa lampe. La dernière lumière active sur Oniria, sans doute...

Zoé avait retrouvé son air joyeux quand Éliisa se détourna du vaisseau et la rejoignit sur la pelouse chaude du stade. Elles quittèrent toutes deux le stade sans rien dire. Éliisa n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait et de ce qui allait se passer. Mais elle avait décidé que pour l'heure, elle s'en fichait.

Zoé l'accompagna dans les rues de la ville. Éliisa s'étonna de les trouver si rassurantes après les avoir traversées terrorisée si peu de temps auparavant.

Dans le parc, elles s'allongèrent dans l'herbe, l'une à côté de l'autre. Au loin, d'autres personnes dormaient. Ou peut-être se reposaient-elles juste, somnolentes. D'autres étaient éveillées et semblaient dialoguer, chuchotant. Seul le bruit du vent dans les grands arbres azurés troublait le silence de la nuit permanente.

La voie lactée scintillait toujours au-dessus d'elles, où les nombreuses autres planètes allaient bientôt devoir faire face à l'extinction d'Oniria... et choisir à leur tour leur voie.

Allongée dans l'herbe au bleu si pâle, Élixa regardait paisiblement la ville. Dans la pénombre, dans le silence, des milliards d'hommes et de femmes réfléchissaient sereinement à un avenir aux possibilités infinies.

La planète n'avait jamais été aussi vivante.

La Planète éteinte a débuté comme une nouvelle de science-fiction somme toute très classique, et je fus le premier surpris de la voir se conclure d'une manière si « politique ». J'ai pris énormément de plaisir à l'écrire, à trouver des éléments d'intrigue ou de contexte qui s'imbriquaient bien les uns dans les autres.

Cette nouvelle a donc été terminée avec l'envie ferme d'en écrire d'autres. C'est ainsi que, peu de temps après ce Ray's Day, j'entamai l'écriture de Steve avec l'intention de la terminer rapidement. Malheureusement, l'intention ne fait pas tout. Nous étions fin 2014 et mon esprit était bien plus occupé par la fin de ma BD Le Geektionnerd et la création de mon blog Grise Bouille².

L'été 2015 arriva bien plus vite que je ne l'avais prévu alors que mon pauvre Steve était encore à peine entamé. Lorsque l'on commença à parler du Ray's Day sur Internet, cela fut bien sûr le déclic pour m'y investir pleinement, et Steve fut publié un an après La Planète éteinte.

Un an, c'est très long pour accoucher d'une nouvelle de quelques milliers de mots. Je me suis rendu compte que si je voulais vraiment me lancer dans l'écriture littéraire, il fallait que je m'impose des contraintes de temps pour ne pas systématiquement remettre l'écriture à plus tard. Ainsi est né le Projet 10 nouvelles qui a consisté à m'imposer de compléter ce présent recueil en un an.

Voici donc Steve, une histoire qui se déroule dans un univers plus terre à terre... et avec un ton un peu plus décalé.

2. <https://grisebouille.net>

Steve

« Fin. »

Olsen éloigna ses mains du clavier et relut attentivement le dernier paragraphe qui venait de s'extraire de ses doigts pour se figer dans l'écran de son ordinateur portable. Une nouvelle histoire achevée, un brouillon qu'il allait devoir relire et triturer de nombreuses heures encore avant de... avant de quoi? D'en être fier?

Il n'était pas fier de cette nouvelle histoire. Et cet auto-dénigrement n'avait rien d'habituel. Certes, Olsen pouvait parfois considérer ses romans comme maladroits, amateurs voire ennuyeux... Mais chaque point final écrit se faisait toujours l'écho d'un accomplissement, d'une certaine satisfaction et, peut-être, d'un peu de joie.

Pas cette fois. J'ai écrit une sombre merde pensait-il. Oui, cette histoire était une sombre merde. Ce qui voulait dire qu'il avait peut-être une chance de se faire un peu d'argent avec.

Une histoire stupide, bateau, un roman à l'eau de rose pour midinette en mal de romantisme. Un romantisme en boîte, formaté, artificiel et sans saveur. Voilà ce qui était vendeur. Voilà ce que les éditeurs acceptaient les yeux (presque) fermés. Voilà tout ce que Olsen haïssait.

Ses écrits, ses vrais écrits, ceux qui semblaient s'écrire tout seuls lorsqu'il posait ses mains sur le clavier, ceux-là n'attiraient pas les éditeurs. Olsen n'en gardait aucune rancœur, principalement parce qu'il n'avait pas la prétention d'écrire quoi que ce soit qui vaille la peine d'être lu. Mais il aimait ça. Il ne pouvait s'empêcher d'écrire. C'était mécanique, presque une drogue.

Les mots lui échappaient des doigts et les histoires prenaient forme sous ses yeux. Les personnages s'animaient, faisaient connaissance avec leur auteur et vivaient leurs aventures tandis qu'il les observait comme simple spectateur. Puis, lorsque le point final se posait, ils retournaient à leurs

insignifiants états de simples amas de lettres, taches d'encre ou soupes d'octets.

Alors Olsen avait essayé malgré tout d'en vivre. Parce que si quelque chose remplit votre vie, si cela vous donne une raison de vous lever tous les matins, alors cela vaut la peine d'y passer le plus clair de son temps, non ?

Mais les choses n'étaient pas si simples. On lui avait bien fait comprendre qu'avant de pouvoir acquérir une liberté de création toute relative, Olsen devrait « faire ses preuves ». Comprendre : « devenir *bankable* ». Écrire des romans vendeurs, se faire un nom dans la profession. Devenir quelqu'un.

Alors il s'était attelé à la lourde tâche d'écrire un roman stupide. L'histoire d'une jeune femme *typique*, ni trop jeune ni trop vieille, ni trop étrangère ni trop française, ni trop blonde ni trop brune... une vraie publicité ambulante pour gel douche. Et qui, par un hasard aussi attendu qu'inintéressant, rencontre un jeune homme *typique*, beau ténébreux, fort mais sensible, aimable mais mystérieux... Le prototype du connard-*playboy* que la télé et la pub nous vendent comme l'idéal masculin. Cinquante nuances d'ennui.

Écrire ce torchon avait été une épreuve pour Olsen. Mais peut-être cela lui ouvrirait-il des portes, comme on le lui avait dit... Peut-être cela lui permettrait-il de quitter ce job alimentaire qu'il avait dû se résoudre à prendre lorsqu'il était devenu évident que sa plume ne remplirait ni son compte en banque ni son assiette.

Il soupira et releva les yeux vers les écrans de contrôle. Il était presque six heures du matin. Il allait bientôt pouvoir rentrer chez lui et dormir un peu. Être veilleur de nuit dans un parking de centre commercial n'avait rien de palpitant, mais au moins cela lui assurait un salaire fixe et du temps pour écrire ses livres.

Il attrapa le dernier morceau de pizza qui traînait encore dans sa boîte en carton ramollie par la graisse et la sauce piquante. Froid. Il le termina rapidement et laissa tomber la boîte dans la corbeille à papier au-dessous du bureau. Il jeta un œil écoeuré au texte sur l'écran et referma l'ordinateur.

Son collègue arriva quelques minutes plus tard pour le relever et Olsen put quitter la cabine qui lui servait de bureau. Il remonta les étages vers la surface où le soleil se levait à peine. La plupart des veilleurs se garaient directement dans le parking souterrain. Lui préférait s'offrir le plaisir de quitter le bâtiment à pied et de retrouver rapidement l'air pur, avant de devoir s'enfermer à nouveau.

Surtout, cela lui permettait de croiser Mathilda.

Au moment où lui terminait sa veille, l'équipe d'entretien du grand centre commercial commençait à peine sa journée. Mathilda était une jeune femme de ménage. Ou plutôt, « agente d'entretien », comme il fallait dire. Mais Olsen se fichait comme d'une guigne de ce qu'il fallait dire. D'ailleurs, Mathilda ne devenait pas moins merveilleuse lorsqu'on l'appelait « femme de ménage ».

Il ouvrit la porte qui menait du parking au niveau 0 du centre commercial. Un vent frais lui frappa vigoureusement le visage. Une douce violence après une nuit passée emmuré à respirer de l'air conditionné sous des néons blafards.

Devant lui, les balais et les serpillières s'activaient frénétiquement dans une forte odeur d'ammoniaque. Entre l'immense porte tambour de l'entrée du centre et lui, découpée gracieusement par les rayons du soleil levant, elle se tenait, là. Mathilda.

— Bonjour Olsen, lui lança-t-elle, souriante, dès qu'elle l'aperçut.

— Bonjour Mathilda... Bien dormi ?

— Plutôt oui. Et toi? La nuit a été passionnante, j’imagine? Tu as l’air sacrément fatigué.

— Bof... un peu mal aux yeux, mais ça va.

— Je me demande comment tu fais... Tenir toute la nuit en fixant des écrans, sans rien faire. J’aurais du mal.

— C’est pas si mal, répondit Olsen en se passant la main sur la nuque. Être payé pour rester assis sur une chaise... On ne peut pas dire que je me tue à la tâche. De ce côté-là, tu as plus de mérite que moi!

Il jeta un œil à la serpillière qui pendait au bout du balai de Mathilda. Elle eut un petit rire et Olsen baissa les yeux. Il se serait mis des baffes. Il détestait quand cela arrivait : quand il se comportait comme un collégien incapable de regarder une fille dans les yeux.

— Que veux-tu, dit-elle d’un ton ironique, il faut bien que les clients viennent poser leurs godasses pleines de merdes de chien sur un sol bien propre. On aurait l’air de quoi, autrement?

Olsen sourit à son tour. Mathilda avait toujours cette fausse nonchalance, ce naturel désarmant. Elle était de ces personnes qui sont tellement conscientes de l’absurdité de leur vie qu’elles finissent par en jouer. Ou par s’en jouer.

— Oui, renchérit Olsen, et il est aussi capital de surveiller un parking vide au moment où tous les commerces sont fermés. Des fois qu’on essaie de nous voler une barrière de sécurité!

— Tu vois! Non, sérieusement, nous sommes les piliers de cette société! Nous sommes l’unique rempart entre la civilisation et un monde chaotique peuplé de merdes de chien et de barrières volées!

Olsen et Mathilda éclatèrent d’un rire commun. Le boulot le plus ennuyeux du monde ne pouvait pas rivaliser avec ça. Mathilda. Un petit peu de bonheur chaque matin.

Une autre femme de ménage venait de passer la porte et lança à Mathilda :

— Mais qu'est-ce que tu fous ?

Ils cessèrent de rire immédiatement et Mathilda se retourna. Olsen se sentit un peu gêné et prit la défense de son amie immédiatement :

— Désolé, c'est moi. Je passais juste dire bonjour, mais je te la rends tout de suite !

— Je décompterais ça de ma pause, ajouta Mathilda timidement.

La femme dévisagea Olsen d'un air suspect et lui dit :

— Ouais... tu devrais peut-être rentrer chez toi.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna rejoindre le reste de l'équipe d'entretien. Mathilda se retourna vers Olsen d'un air désolé.

— Ma supérieure, murmura-t-elle.

— Elle a l'air d'être une...

— Connasse ? Oui, c'est ça. Bon, je te laisse. Je ne veux pas l'avoir sur le dos toute la journée.

Elle lui adressa un sourire un peu triste et se remit à balayer le sol.

— Bon courage alors, dit Olsen en se dirigeant vers la porte. Tu bosses demain ?

— Même heure, même endroit !

— Alors à demain !

— À demain, Olsen. Et bonne journée. Enfin bonne nuit !

Il la salua et sortit. L'air de l'extérieur était encore plus froid que celui du centre. Il sortit un paquet de cigarettes et s'en alluma une. La fumée lui brûla la gorge et ralentit les battements de son cœur.

Une bourrasque lui ébouriffa les cheveux. Il réprima un frisson, ferma son blouson et se pressa vers sa voiture, garée

sur l'immense parking extérieur du centre commercial encore vide à cette heure matinale.

À l'heure où la ville grouillait de conducteurs se rendant sur leur lieu de travail, Olsen rentrait chez lui. Il quittait une zone commerciale, au milieu de nulle part, pour rejoindre sa zone résidentielle, au milieu d'un autre nulle part. De banlieue à banlieue. Il se demandait d'ailleurs pourquoi l'on continuait à s'embêter à construire des villes, au lieu de simplement créer directement une périphérie autour de rien.

Son appartement l'attendait, aussi calme et vide que lorsqu'il l'avait quitté la veille. Olsen laissa lourdement tomber son sac et lui-même, respectivement sur la table basse et le canapé-lit. Il s'autorisa quelques minutes de repos avant d'aller prendre sa douche.

Bien entendu, il se réveilla sept heures plus tard, au beau milieu de l'après-midi, tout habillé. Après avoir installé et allumé son ordinateur portable, il se servit une tasse de café et se replongea dans son texte.

Chaque mot, chaque péripétie lui sautait au visage comme une insulte au bon goût. Il eut soudainement l'envie féroce de tout envoyer à la poubelle. Il sélectionna son fichier, le doigt hésitant sur la touche « supprimer » de son clavier.

— À ta place, je ne ferais pas ça.

Olsen sursauta et renversa un peu de café sur son jean. Il sentit à peine la brûlure sur sa cuisse, bien trop surpris par le jeune homme qui se tenait dans son appartement, derrière lui, souriant.

— Putain mais t'es qui, toi? Qu'est-ce que tu fous chez moi?

Il s'était levé et avait attrapé la télécommande posée sur la table basse, sans trop savoir si son utilisation comme arme contondante serait plus efficace ou non que ses propres mains.

— Oh-là, dit l'intrus, on se calme. C'est moi : Steve.

Olsen resta bloqué un instant, sa main agrippée à la télécommande flottant dans l'air dans un geste à moitié menaçant, à moitié hésitant.

— Steve ?

— Oui, Steve, le type que tu t'apprêtais à balancer aux oubliettes.

Steve était le nom du personnage principal du récit qu'Olsen avait terminé la veille. Le playboy, la caricature d'idéal masculin.

— Attends, tu ne vas pas me dire que...

— Oui, bon, ça va, on ne va pas y passer la nuit. Je suis Steve, je suis sorti d'entre les lignes de ton bouquin et j'ai pris forme humaine devant toi... On ne pourrait pas zapper la partie où tu fais semblant de ne pas comprendre, celle où tu refuses d'y croire et passer directement à l'acceptation ?

Il laissa Olsen bouche bée et s'assit sur le canapé. Olsen ne pouvait nier qu'il ressemblait effectivement à l'image qu'il s'était faite de son personnage. Grand, musclé, les cheveux presque rasés sur les côtés et noyés de gel sur le dessus.

— Tu sais, tout ça c'est du déjà-vu, tu vas lasser les gens qui lisent ton aventure, là.

— Mon aventure ? Les gens qui lisent ? De quoi tu parles ?

— Laisse tomber... Tu es un personnage, je suis un personnage, on est juste sur deux niveaux de fiction différents. Moi je suis un personnage de fiction dans ta réalité, mais ta réalité est une fiction pour les gens qui sont en train de lire, là. Et puis la réalité des gens qui lisent est une fiction au niveau supérieur, etc. Bref, tu veux pas passer à autre chose avant que les lecteurs ne nous fassent une *inceptionniste* aiguë ?

Olsen resta silencieux un moment puis finit par s'asseoir à côté de l'intrus sur le canapé.

— Vooooiilà ! s'exclama celui-ci. Ce n'est pas si compliqué, hein? Écoute, je ne sais pas comment c'est possible ni pourquoi ça n'arrive pas plus souvent. Je ne sais pas pourquoi moi je sais et toi tu ne sais pas. Mais me voilà. Alors va falloir faire avec.

— Faire avec? dit Olsen en levant un sourcil. Parce que je vais devoir t'accueillir comme coloc', c'est ça? Ou alors t'avais quelque chose de plus intime en tête? Tu vas être déçu, je ne suis pas de ce bord. . .

— Mais moi non plus. Tu devrais le savoir d'ailleurs, c'est toi qui m'as écrit!

— Attends, dit Olsen, ça veut dire que je peux faire de toi ce que je veux? Je n'ai qu'à écrire une personnalité différente et. . .

— Vas-y, répondit l'autre sans cesser de sourire.

Olsen se pencha sur son ordinateur portable et ouvrit son fichier. Il parcourut rapidement quelques lignes sans mettre les mains sur le clavier. Après quelques instants, Steve éclata de rire.

— Tu n'as même pas le courage de t'y replonger, n'est-ce pas? Mon Dieu, comme tu as détesté l'écrire, cette histoire. . .

— Tu le savais? dit Olsen en se tournant vers lui. Que je la détestais, je veux dire. . . Tu pouvais le ressentir?

— Bien sûr, dit Olsen. Comme un enfant indésiré, rejeté. . . Je représente l'archétype du mâle dominant qui te répugne. Tu crois peut-être noyer ton opinion personnelle dans un style téléphoné et dégoulinant, mais ça ne trompe pas. Je suis ton enfant indésiré, le mal-aimé par excellence.

— Oh ça va, épargne-moi le mélodrame. . . Je t'ai créé, c'est déjà pas mal. Tu veux quoi, un cadeau avec ton *Happy Meal*?

— Fascinant, dit Steve, son foutu sourire toujours accroché au visage comme une huître à son rocher. Tu sais,

tu serais un parfait sujet d'étude pour les théologues... La preuve vivante qu'on peut suer sang et eau pour créer quelque chose et le haïr malgré tout. Preuve que l'hypothèse d'un Dieu malfaisant et cruel est assez crédible. Punaise, si t'étais un Dieu, j'aimerais pas être ton prophète...

— Ta gueule, coupa Olsen.

Il s'enfouit la tête dans les mains. C'était le pompon, la cerise moisie sur ce grand gâteau ignoble qu'était son roman! Son personnage, le pire, le plus insupportable des personnages qu'Olsen eût jamais écrit... Le voilà qui débarquait, comme ça, et qui lui débitait ses âneries à la figure. Avec son grand sourire de grand con figé sur le visage.

— Détends-toi un peu, mon vieux. Si j'ai débarqué pour t'empêcher de supprimer mon histoire, ce n'était pas juste l'instinct de survie. Tu as tort de vouloir te débarrasser de ce roman. Il va faire un carton. Avec moi comme personnage principal, comment pourrait-il en être autrement?

— Sérieusement, il va falloir arrêter avec ta tronche de pup pour dentifrice. Je vais vraiment finir par t'en coller une.

— Des paroles en l'air, dit Steve qui malgré tout modéra un peu son sourire. Tu m'as créé baraqué et d'un naturel bagarreur. Alors que, pardonne-moi, mais tu es plutôt gringalet... et plutôt lâche.

— Je préfère me considérer comme non-violent, dit Olsen.

— Bien sûr que tu préfères penser ça...

— Dis-donc, l'enfant mal-aimé. Tu peux dire de moi, mais dans le genre langue de pute, t'es pas mal non plus. Enfin... au moins la haine est partagée...

— J'ai de qui tenir, fit remarquer Steve. Mais moi je ne te hais pas... Comment le pourrais-je? Tu m'as donné la vie! Tu m'as peut-être donné une certaine assurance que l'on peut parfois prendre pour de l'arrogance – Olsen eut un ricanement narquois que Steve ignore – mais tu ne m'as pas

fait ingrat. Tu es mon créateur, et je suis là parce qu'en tant que tel, je t'apprécie. Malgré tes nombreux défauts et malgré ton ressentiment envers moi – que je ne trouve d'ailleurs vraiment pas mérité.

— Si c'est pas mignon... Tu sais, si tu tiens vraiment à faire plaisir à ton créateur, j'ai une suggestion : tu ne veux pas foutre le camp et me laisser faire comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu? Je dois te dire que tu n'es pas franchement la compagnie dont je rêvais quand tu as débarqué...

— Ça, je m'en doute bien. Tu préférerais la petite Mathilda, n'est-ce pas?

Olsen sursauta en entendant ce nom. La simple présence physique de Steve était déjà incroyable, mais le fait qu'il sache des choses que personne n'était censé savoir était stupéfiant.

— Mais de quoi je me... Comment tu...

— Avant que tu ne me couches sur papier – enfin sur clavier – j'ai quand même un peu grandi dans ton esprit. C'eût été malheureux que je n'y apprenne pas une chose ou deux...

— Mais tu te rends compte de ce que tu dis? C'est une franche incursion dans ma vie privée! Merde, c'est même la pire incursion que je puisse imaginer!

— Techniquement, je fais partie de ta vie privée... Du coup il n'y a pas réellement d'incursion. J'étais dans ton esprit et Mathilda y occupait une sacrée place aussi, je ne pouvais pas la rater.

— Oui mais maintenant c'est différent! Tu es sorti! C'est extrêmement gênant!

— Sorti, sorti... C'est vite dit. Tu es le seul à pouvoir me voir et m'entendre.

— Sérieusement?

— Si tu ne me crois pas, on peut vérifier facilement. . .

Steve se leva et se dirigea vers l'unique fenêtre du petit studio. Elle donnait sur une rue assez passante et était entrouverte. Il se pencha et hurla :

— BONJOUR LES CONNARDS!

Olsen sursauta pour la seconde fois. Il se rua à la fenêtre et jeta un œil à la rue en contrebas. Plusieurs personnes y marchaient tranquillement. Aucune ne semblait avoir été vertement interpellée quelques secondes plus tôt.

— Ohé! dit Olsen d'une voix forte.

Cette fois, plusieurs personnes levèrent les yeux en cherchant du regard la source de cet appel. Il était évident que s'ils avaient entendu la voix d'Olsen, ils n'auraient pu manquer le hurlement de Steve. Olsen referma la fenêtre et retourna s'asseoir, très vite rejoint par Steve.

— Tu vois? Tu n'as pas grand-chose à craindre de moi, dit ce dernier. Je ne peux cafter à personne, ton secret est bien gardé. . . J'peux même pas mettre un mot dans le cartable de Mathilda pour lui demander si elle veut sortir avec toi.

Olsen le dévisagea un instant. De tous les personnages qu'il avait créés, il fallait que ce soit celui-ci qui prenne vie. L'insupportable *playboy*, le macho moqueur, la brute arrogante.

Alors qu'il cherchait mentalement à déterminer quel autre personnage il aurait voulu rendre réel, il remarqua quelque chose d'étrange : lorsqu'il clignait des yeux, Steve disparaissait. Bien sûr, techniquement, le monde entier disparaît lorsque nous fermons les yeux. Mais lorsqu'Olsen ouvrait les siens, Steve ne réapparaissait qu'*après* le reste du monde. Pendant quelques fractions de seconde, Olsen pouvait voir son appartement vide avant que ne se matérialise l'intrus, d'un coup.

— Tu pourrais arrêter ça ? demanda Olsen avec mauvaise humeur.

— Arrêter quoi ?

— De disparaître dès que je cligne des yeux. C'est très agaçant.

— Ah, dit Steve en rigolant. Tu sais, ça n'est pas de ma faute. Si l'on considère que je suis une création de ton esprit, alors c'est que ton esprit est mal foutu.

— Attends, tu ne veux pas dire que je...

— Tu *lagues*, oui. Tes yeux voient le monde directement, mais c'est ton esprit qui me superpose à ce monde. Je suppose que tu es un peu lent, ce qui fait qu'il y a un temps de latence entre le moment où tu vois la réalité et le moment où je m'y incruste.

— Sympa. Donc non seulement, je suis gringalet et lâche, mais en plus j'ai le cerveau lent – sans jeu de mot. Tu me passes une corde ?

— Allons, ne sois pas si défaitiste. C'est à cause de ça que tu n'arriveras jamais à rien avec Mathilda.

Steve y revenait. Olsen comprenait tout doucement que c'était là le cœur du sujet, que c'était pour cela que Steve était là. Et pour tout dire, cela ne rendait pas la situation plus confortable.

— Parce que je n'arriverai jamais à rien avec Mathilda ?

— Pas avec ta méthode d'adolescent attardé. Lui faire les yeux doux en évitant au maximum toute ambiguïté pour bien lui faire comprendre que tu es son meilleur ami, tout en espérant que par le plus grand des hasards elle tombe follement amoureuse de toi. Tu es familier du concept de *friend zone* ?

— Tu plaisantes ? dit Olsen en ricanant. Je l'ai pratiquement inventée, la *friend zone*. Je peux être le

gars le plus sympa du monde, mais non, toutes les femmes préféreront un connard dans ton genre.

— Oui, parce que toutes les femmes sont stupides, n'est-ce pas ?

Olsen fut pris de court et leva les yeux vers Steve, qui souriait encore mais d'une manière soudain beaucoup moins artificielle. Il semblait presque – c'était difficile de l'admettre – sincère.

— Mais non mais, ce n'est pas ce que je... bafouilla Olsen.

— Mais si, dit Steve, c'est exactement ce que tu dis. Tu penses qu'une femme préférera toujours un abruti sans cœur à un mec sympa. Question considération pour la gent féminine, ça se pose là. Tu sais, tu peux peut-être me considérer comme un macho, un mec qui n'a qu'un respect limité pour les femmes et qui enchaîne les conquêtes. Je ne vais pas te contredire, il y a sans doute du vrai là-dedans. Mince, c'est même complètement vrai, et c'est encore une fois de ta faute, au passage. Mais bon sang, les types comme toi sont cent fois pires. Toujours à geindre d'être célibataires sans jamais rien tenter pour y remédier. À considérer qu'une femme devrait automatiquement te tomber dans les bras pour te récompenser d'être un brave type.

— C'est facile pour toi ! protesta Olsen. Toi tu as...

— Moi ? Mais qu'est-ce qu'on en a à carrer de moi ? Je n'existe même pas ! Arrête de chercher des défauts aux autres et commence à te remettre en question ! La petite Mathilda, elle est prête à te tomber dans les bras. Mais non, toi tu ne vas juste *rien* faire, attendre qu'un autre mec tente sa chance et te morfondre quand ça arrivera. Oh, et le type en question ne sera pas un salaud hein, probablement un type aussi gentil que toi mais avec juste un petit quelque chose de plus, un petit peu plus de... Je ne sais pas moi, de charme, déjà ? Mais ça, charmer, ça te dépasse, hein. C'est pour les gros beaux.

— C'est pas ça, dit Olsen. Chacun sa méthode, okay? Toi tu fais dans la drague lourde et éhontée. Super. Je suis censé faire ça?

— Mais on s'en fout! Si tu faisais quelque chose, n'importe quoi, ce serait déjà un progrès! Ma méthode est lourde? Et toi, ta méthode, c'est quoi? Jouer au bon copain secrètement amoureux? Et attendre patiemment que ça évolue par l'opération du Saint Esprit pendant deux ans? Pour finir par lui faire une déclaration enflammée et désespérée qui t'amènera inexorablement vers le râteau du siècle? Bah écoute, ne change rien. Ça t'a vachement bien réussi, jusqu'à maintenant, tu fais bien de persister. Mais quand tu auras grillé toutes tes chances à force de jouer au bon copain et qu'elle te sera passée sous le nez, ça ne sera pas à cause d'une putain de *friend zone*. Ce sera juste parce que tu te seras imaginé que l'ordre naturel te l'amènerait sur un plateau. Tu trouves que c'est facile pour moi? Et pas pour toi? Et alors, connard, qui t'a dit que ce serait facile?

Olsen resta cloué là, abasourdi. Il se serait attendu à se faire détruire par Steve en cas d'affrontement physique. Jamais il n'aurait imaginé que se faire énoncer ses quatre vérités ainsi le mettrait au tapis aussi radicalement.

Steve ne souriait plus et affichait juste un regard dur, impitoyable. Le silence régna dans la pièce pendant plusieurs secondes, qui ressemblaient à des heures. Olsen déglutit avec difficulté et articula un timide :

— Tu penses vraiment qu'elle est prête à me tomber dans les bras?

Steve leva un sourcil.

— C'est vraiment tout ce que tu as retenu de ce que je viens de te dire? Parce que ça n'était pas ça, la partie importante. Et si tu as besoin que je répète, je peux essayer de gueuler plus fort.

— Ça va, ça va, dit Olsen précipitamment pour éviter un nouveau monologue. Y'a peut-être du vrai dans ce que tu dis...

— Quelle lucidité.

— Il n'empêche que ça ne résout pas grand chose. Je suis foutu. Ton truc là, ton charme, bah je ne sais pas. Je ne sais pas faire. Je ne suis pas un charmeur moi, c'est tout. J'imagine que je suis un raté ?

— Meuh non, dit Steve sur un ton moins sévère. Tu peux arrêter les lamentations. T'es juste un brave type un peu trop timide. Et un peu trop persuadé d'avoir tout compris au monde et d'avoir toujours raison. Si si, je t'assure, tu es même pire que moi à ce jeu-là. Mais rien de dramatique. D'ailleurs si tu n'avais aucun charme, tu crois que Mathilda perdrait son temps à se faire enguirlander par sa supérieure en parlant avec toi tous les matins ?

Olsen soupira en baissant la tête. Certaines vérités sont dures à entendre. Et il commençait seulement à accepter le fait que les paroles de Steve pouvaient contenir une part de vérité.

— Allez, dit Steve en lui tapotant l'épaule. Je suis désolé de t'avoir crié dessus. Mais comme je t'ai dit : je t'aime bien et je suis ici pour t'aider. Ça commence par remettre en question ta vision des choses. Je sais que ce n'est pas très agréable. Je te ferais bien un petit café pour te remettre de ça, mais je vais avoir du mal. Pas d'existence physique, difficile d'interagir avec ta cafetière, tout ça...

Olsen eut un faible rire et jeta un regard à Steve. S'il s'était attendu à ce que ce grand couillon de personnage puisse faire preuve de réflexion... Mais il se rendit soudainement compte que Steve n'étant qu'une création de son esprit, c'était en fait sa propre réflexion qu'il venait d'expérimenter à travers cet « ami » imaginaire.

Super, voilà que j'me fais engueuler par mon propre subconscient, pensa-t-il en se demandant s'il fallait en rire, en pleurer ou consulter au plus vite.

Il suivit les conseils de son subconscient déguisé en *playboy* et se leva pour remplir sa tasse. Il en profita pour allumer une cigarette et se brûla à nouveau la langue avec le café. Il cligna des yeux pour voir à nouveau Steve ne réapparaître qu'après quelques dixièmes de seconde supplémentaires... Ce qui était à peu près aussi déroutant que la situation dans son ensemble.

— Bon, dit enfin Olsen d'une voix assurée. Je fais quoi, du coup ?

— « Je fais quoi » ? Non mais tu m'as pris pour qui ? Un coach en séduction ? T'es majeur et vacciné, non ? Qu'est-ce que tu veux faire, *toi* ?

— J'en sais rien moi, marmonna Olsen. La voir, déjà ?

— Aaah, bah quand même ! s'écria Steve. C'est si dur que ça ? Sans blague, vous discutez tous les matins comme des vieux amis de toujours et vous n'avez *jamais* passé un moment ensemble en dehors du boulot. C'est quand même prodigieux !

— Elle est peut-être occupée, hein ! Et si elle a mieux à faire ?

— Et si ma tante en avait ? On l'appellerait mon oncle. Occupée, ta nana ? Haha, mais vous êtes tellement les mêmes, tous les deux, je vois ça d'ici. Je suis sûr qu'elle passe des journées aussi mornes que les tiennes, le cul posé sur son canapé à regarder des séries débiles sur son ordinateur. Quand je pense au nombre d'heures que vous avez passées à vous ennuyer chacun de votre côté... Alors que c'est tellement plus sympa de s'ennuyer à deux !

— Oh ça va... Je lui envoie un SMS, on verra bien.

— Je te préviens, si tu mets plus d'une minute à le taper ou si tu me demandes des conseils pour l'écrire, je te mets un pain.

Olsen tapota rapidement sur son téléphone portable et le posa sur la table d'un geste sec, comme par défi.

— Voilà! C'est fait. C'est bon, assez rapide pour monsieur?

— Pas mal, dit Steve. J'espère au moins que tu l'as jouée *casual*?

— Je lui ai juste demandé si ça lui dirait d'aller se boire un café dans une heure. Et t'as le droit de parler français, tocard.

— Aah, si tu recommences à me voler dans les plumes, c'est que tu vas mieux. Je suis rassuré. Bon. T'as une heure pour te rendre présentable. Le jean cradingue avec la tache de café, c'était peut-être à la mode pendant la période *grunge*, mais là ça me semble contre-indiqué. Tu devrais prendre une douche aussi.

— Ta g...

Mais Olsen se souvint qu'il s'était endormi sans même prendre le temps de se laver et ne termina pas sa phrase. Il fila à la salle de bain et balança ses vêtements dans la corbeille à linge sale. Dans la baignoire, l'eau chaude qui lui coulait sur la nuque était une bénédiction. Il se sentait soudain beaucoup plus détendu et serein.

Il en vint à espérer que, lorsqu'il retournerait dans le salon, Steve ne serait plus là. Il réaliserait alors que tout cela n'avait été qu'une hallucination causée par une fatigue passagère. Tout rentrerait dans l'ordre. Il annulerait bien sûr son rendez-vous avec Mathilda et pourrait alors continuer à rêver de leur idylle sans jamais avoir à risquer de la compromettre pour toujours. Oui, tout irait pour le mieux.

Mais lorsqu'il eut terminé de se sécher et qu'il eut enfilé des affaires propres, il retourna au salon pour y trouver

son *playboy* assis sur le canapé avec un air toujours aussi déterminé. Cependant, Olsen était revigoré et se figura qu'il n'allait certainement pas se laisser dicter sa conduite par un grand con imaginaire au look d'acteur de film érotique de 23 h.

— Bon, tu sais quoi, je ne le sens pas trop pour ce soir... Je suis un peu claqué. On va remettre ça à un autre jour.

— Tu plaisantes, j'espère? dit Steve en se levant et en s'approchant. Olsen, Olsen...

— Me gonfle pas, okay? Je suis assez grand pour décider de ma vie. Si je n'ai pas envie d'y aller, je n'ai...

CLAC!

Une vive douleur irradiait la joue d'Olsen. Steve venait de lui asséner une baffe monumentale qui le fit presque tomber à la renverse. Il en avait la tête qui tournait. Estomaqué, il cligna des yeux plusieurs fois, Steve disparaissant alors régulièrement du salon à la manière d'un clignotant.

— Putain! C'était quoi, ça?

— Je t'avais prévenu que j'allais finir par t'en coller une si tu continuais à jouer au *loser*.

— Attends, mais tu peux me *toucher*? Je croyais que c'était une façon de parler, moi!

— Techniquement, je pense que tu t'es baffé tout seul. T'as déjà vu *Fight Club*? Voilà, bah pareil. N'empêche que si tu suggères encore une seule fois l'annulation de ton rendez-vous, je te mets la branlée du siècle. T'iras expliquer à ton médecin traitant que tu es fracassé parce que tu t'es bastonné tout seul, ce sera drôle.

— Je pourrais vraiment m'auto-tabasser? La vache, tu parles d'un médecin traitant... C'est un psy que je devrais aller voir!

— Ça, c'est toi qui vois. Mais pour le moment, c'est la petite Mathilda que tu vas voir. Allez, hop hop ! Ma patience a des limites !

Et ils partirent tous les deux dans la voiture d'Olsen. Bien sûr, Olsen se savait seul dans la voiture, mais de son point de vue, Steve était assis à côté de lui. Il avait insisté pour venir, probablement pour s'assurer qu'Olsen ne se débinerait pas au dernier moment.

Il passa tout le trajet à lui donner des conseils et à lui expliquer comment éviter les silences gênants, comment tourner des situations ambiguës à son avantage, etc. Olsen prenait bien soin de faire le tri entre ce qui lui semblait raisonnable et ce qui était définitivement du domaine de la drague lourdingue. Steve avait une vision des relations entre hommes et femmes assez particulière. Olsen était à peu près sûr qu'un certain nombre de ses conseils pouvait entrer dans la catégorie « harcèlement ». Hors de question pour lui d'aller sur ce terrain-là. Il était peut-être un *loser*, un timide maladif, mais il n'allait certainement pas se vautrer dans l'excès inverse.

Il gara la voiture dans une ruelle non loin du café où il avait donné rendez-vous à Mathilda. Steve insista pour l'accompagner à l'intérieur, en se postant à une autre table en simple observateur. Olsen protesta très brièvement, toujours effrayé de se ramasser une nouvelle baffe, mais Steve n'en tint pas compte.

Ils s'installèrent donc tous deux à des tables séparées. Le serveur ignore totalement Steve et interpella Olsen :

- Qu'est-ce que je vous sers ?
- J'attends quelqu'un.
- Ça répond pas à ma question.
- Un café...

S'il vous plaît, compléta le serveur en pensée. Connard, pensa Olsen. Le café qui arriva quelques minutes plus tard avait le goût du ressentiment du serveur, mais Olsen n'y prêta pas attention. Il gardait les yeux rivés vers la porte. Mathilda allait arriver d'un instant à l'autre. Il croisa le regard de Steve qui semblait se moquer de l'impatience d'Olsen.

Mais l'attente fut de courte durée. Mathilda entra, parcourut la salle des yeux et afficha un grand sourire quand elle aperçut Olsen. Elle traversa la salle sans remarquer Steve qui la déshabillait du regard et s'assit en face d'Olsen.

— Salut! Désolée pour le retard, j'étais dans les bouchons.

— Aucun problème, dit Olsen. Tu m'excuseras d'avoir commencé sans toi, le serveur est aimable comme une porte de prison...

— Oh, dit Mathilda en jetant un œil vers le bar, alors je vais peut-être commander un verre d'eau, pour voir! Qu'est-ce que tu en penses?

Olsen éclata de rire. Toute son appréhension s'évaporait. Ils furent très vite plongés dans une conversation animée, parlant de la pluie et du mauvais temps, de leurs boulots insipides ou des derniers films qu'ils avaient vus. Parler avec Mathilda semblait si facile et si naturel. Olsen se demandait comment il avait pu songer à annuler ce rendez-vous. Il jeta discrètement un œil à Steve qui continuait d'observer la scène. Celui-ci pointa du doigt Mathilda et bougea les lèvres pour former silencieusement les mots « vas-y, attaque! ».

Olsen l'ignore. Il n'avait pas l'intention « d'attaquer ». Et de toute façon, Mathilda n'était pas une bête sauvage. Qu'est-ce que Steve y connaissait, après tout? Elle n'était pas le genre de femme qui intéressait Steve. Et réciproquement.

— En tout cas, ça fait plaisir de te voir hors du boulot, dit-elle. On devrait faire ça plus souvent!

— Oui, mais c'est un peu compliqué avec nos horaires. . .
Tu bosses le matin, je bosse le soir et la nuit.

Steve, qui de toute évidence entendait Olsen malgré la distance, se frappa le visage de la paume de la main et fit un geste qui semblait vouloir hurler « MAIS TU VAS ARRÊTER DE TE SABORDER?! ».

— Enfin bon, se rattrapa Olsen, ça nous laisse quand même toutes nos après-midi ensemble!

Mathilda eut un petit sourire en coin.

— Toutes nos après-midi ensemble, rien que ça? C'est un sacré engagement, surtout après notre premier café!

Le cœur d'Olsen s'emballa et il sentit ses joues rougir. Contrôle-toi, abruti. Il se demanda s'il avait pensé cela ou si c'était Steve qui lui parlait par télépathie. Il jeta un regard à ce dernier. Il avait un air de jubilation sur le visage et mimait des actes obscènes en direction de Mathilda.

Olsen détourna le regard en se promettant de ne plus lui prêter attention jusqu'à la fin du rendez-vous.

— Je dis ça, continua Mathilda, mais techniquement je n'ai pas encore eu mon café. Tu l'as vraiment vexé, ton serveur, il nous snobe complètement!

— Ça ne me dérangerait pas, dit soudain Olsen.

Mince, un coup dans l'eau. Cette phrase n'avait absolument rien à faire là. Olsen se sentit idiot. Une phrase anodine qui aurait pu passer comme une lettre à la poste. Sauf qu'il la plaçait avec cinq secondes de retard, générant le parfait quiproquo.

— Pardon? dit Mathilda.

Plus le choix maintenant. Il fallait soit assumer la phrase, soit se débîner en marmonnant n'importe quoi avant de changer rapidement de sujet. Dans un élan de courage, et porté par sa conversation avec Steve un peu plus tôt, il dit :

— De passer mes après-midi avec toi, je veux dire. Ça ne me dérangerait pas. Ce serait même plutôt sympa.

C'était au tour de Mathilda de rougir. Elle souriait toujours. Olsen détourna les yeux et regretta immédiatement son geste. Il aperçut Steve du coin de l'œil qui faisait semblant de vomir par terre. Encore une fois, Olsen était furieux contre lui-même : quand allait-il enfin réussir à la regarder dans les yeux plus de 30 secondes sans ciller ?

— Moi non plus, dit-elle finalement. Enfin, j'veux dire... Oui, ce serait sympa. De se voir plus souvent.

Olsen s'aperçut qu'elle avait posé ses mains sur la table et qu'elle s'était très légèrement avancée sur sa chaise. Il essayait de réfléchir mais son cerveau refusait de fonctionner. Le monde extérieur cessait d'exister. Il n'y avait plus que Mathilda, Mathilda, la seule, l'unique, qui le regardait toujours avec ce sourire qui le clouait sur place. Sans trop comprendre par quel miracle il avait pu ordonner à ses muscles de bouger, il se rendit compte qu'il avait posé sa main sur celle de Mathilda.

Il ne savait pas si la main de Mathilda était froide ou si c'était la sienne qui était brûlante. Il ne pouvait plus penser, le monde tournait autour de lui, son cerveau s'était définitivement arrêté. Il ne sentait que son cœur battre le chamade, son sang propulsé dans chaque veine de son corps... et le souffle chaud de Mathilda qui se rapprochait de son visage.

Tout était flou et il ferma les yeux alors que ses lèvres se joignaient à celles de Mathilda. Son cerveau se remit en marche instantanément et lui donna l'impression d'exploser. Maintenant les pensées fusaient dans son esprit à une vitesse folle. Tout se chamboulait et plus rien n'avait de sens, mais il s'en fichait. Il aurait pu rester là indéfiniment. Il aurait *voulu* rester là indéfiniment, aveugle et sourd au reste du monde.

Il ne voulait plus bouger jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que la Terre cesse de tourner, jusqu'à ce que les océans se soient asséchés.

Avec la certitude qu'aucune félicité sur Terre n'arriverait jamais à la cheville de ce moment, il sentit Mathilda se séparer de lui. Il ouvrit les yeux lentement, comme émergeant d'un rêve qui s'était arrêté trop vite. Le café réapparut sous ses yeux comme un rappel à la triste réalité avec ses serveurs, ses clients, ses tables et ses chaises. Et, après quelques fractions de seconde supplémentaires, Mathilda, radieuse, réapparut également.

Steve est le premier titre de mes nouvelles au sujet duquel je me suis beaucoup interrogé. Le titre de travail était Rencontre entre les lignes qui était un peu long, puis simplement Entre les lignes. J'ai pendant un temps hésité à l'appeler Mathilda mais cela posait deux problèmes : premièrement, il s'agit du titre d'un livre très connu de Roald Dalh; deuxièmement, cela attirait l'attention du lecteur sur le personnage de Mathilda, ce qui est était un mauvais calcul si je voulais éviter que la fin soit trop facilement devinée. Partant de ce dernier constat, le titre Steve m'est donc apparu comme une évidence, un moyen de détourner l'attention sur un autre personnage.

La nouvelle aura donc traîné presque un an à moitié achevée. Lorsque je me suis décidé à la terminer pour le Ray's Day 2015, j'en ai profité pour me lancer un défi : en écrire une seconde par la même occasion, avec cette fois une contrainte de temps forte puisque le Ray's Day était alors très proche.

La nouvelle suivante est donc l'antithèse parfaite de Steve : écrite en un temps très court et de manière très spontanée. Je suis parti sur l'idée d'en faire un hommage à la science-fiction que j'aime et d'en profiter pour la situer dans une réalité alternative où le bloc soviétique serait encore debout – comme cela était souvent le cas dans les futurs décrits par les romans du milieu du XX^e siècle.

Je me suis également amusé à glisser un certain nombre de références à cette science-fiction. Certaines seront évidentes, d'autres beaucoup plus subtiles voire indétectables pour quelqu'un d'autre que moi.

Mars bipolaire

À 3h30 du matin la nuit du 22 août 2015, le tableau de bord du vaisseau de la mission Adama 12 se mit à clignoter. Son pilote quitta des yeux l'espace infini qui s'étendait au-delà du hublot principal. Les capteurs gravitationnels avaient détecté un objet massif non identifié à quelques centaines de kilomètres de là.

— Un problème, Isaac ?

Phil, le copilote de la mission, s'était approché du poste de pilotage en entendant les bips du tableau de bord.

— Rien de très inquiétant... Il y a un gros objet qui dérive dans le coin, mais il est loin et sa trajectoire semble plus ou moins parallèle à la nôtre.

— Un astéroïde ?

— Possible... on va voir ça.

Isaac se leva et se rendit à l'un des postes d'observation. Le vaisseau était équipé de plusieurs télescopes en plus des capteurs gravitationnels et magnétiques qui fonctionnaient de manière autonome. Les probabilités de collision avec un corps céleste étaient en fait relativement faibles, l'immensité du vide spatial compensant largement le grand nombre de ces corps. Mais effectuer des mesures diverses pendant tout le trajet qui séparait la Terre de Mars était une façon de mettre à profit les longs mois que les astronautes passaient cloîtrés dans le vaisseau.

Phil prit la place d'Isaac au poste de pilotage et parcourut des yeux le rapport détaillé des capteurs qui défilait sur l'une des nombreuses consoles du tableau de bord.

— Tiens, remarqua-t-il à voix haute, tu as vu ça ? Notre ami non identifié n'a pas seulement été détecté par sa masse... Apparemment, il émet aussi des ondes magnétiques.

— Oui, murmura Isaac, c'est bien ce qui me semblait.

Sous ses yeux, l'écran de contrôle du télescope qu'il avait correctement orienté lui montrait la masse détectée par les capteurs. Une longue carlingue semblable à celle d'un avion, ornée d'un symbole reconnaissable entre mille.

— Nos amis soviétiques ? demanda Phil.

— Tout juste.

— Alors ça va se jouer à l'atterrissage, n'est-ce pas ?

Isaac ne répondit pas. Il avait espéré que cela n'arrive pas. Tout le monde sur Terre savait que les États-Unis et l'URSS avaient lancé leurs premières missions habitées vers Mars à peu près au même moment. Les chemins empruntés par les vaisseaux étaient tenus secrets par chacun des deux camps, mais il était évident qu'ils ne pouvaient être radicalement différents compte tenu de la configuration du Système Solaire à cette époque.

Si les États-Unis avaient pris de vitesse l'Union Soviétique en envoyant les premiers hommes sur la Lune, les Russes avaient largement rattrapé leur retard au cours des décennies suivantes. À l'aube du XXI^e siècle, la question était de savoir qui des deux blocs serait le premier à poser des humains sur la planète Mars.

Le budget de la NASA avait alors explosé, les Américains craignant les conséquences diplomatiques d'une telle victoire de la part de leurs rivaux de toujours. La compétition s'était tellement intensifiée que les missions s'étaient finalement déroulées en parallèle, dans une quasi-parfaite synchronisation. Tout cela en dépit de la configuration Terre-Mars loin d'être optimale à cette époque. Il était devenu évident qu'en cas de succès, Américains et Russes fouleraient le sol martien à quelques jours d'écart, tout au plus.

Le scénario le plus délicat était en passe de se réaliser : les deux missions allaient approcher Mars au même moment. Isaac avait redouté cette éventualité pendant tout le voyage.

Car si les deux vaisseaux étaient au coude à coude à l'approche de la planète, la victoire serait déterminée par une course à l'atterrissage, et rien n'était plus dangereux dans une telle situation.

Tout d'abord, bien sûr, parce que cela ajoutait une contrainte de rapidité à l'atterrissage qui était déjà une manœuvre délicate sans cette pression supplémentaire. Mais en plus, cela pouvait pousser les vaisseaux à puiser dans leurs précieuses réserves de carburant pour accélérer au lieu de simplement conserver l'élan acquis qui, dans le vide de l'espace, suffisait à conserver une vitesse constante. Et si Isaac avait bien l'intention d'épargner assez de carburant pour le voyage de retour, il ignorait jusqu'où ses rivaux russes étaient prêts à aller pour s'assurer la victoire. . .

— Quelle est leur vitesse ?

— À peu près la même que la nôtre, répondit Phil, les yeux toujours rivés sur la console. Légèrement inférieure, visiblement. Je doute qu'ils nous aient déjà repérés. Tu penses qu'on devrait accélérer ?

Isaac caressa sa barbe de trois jours d'un air songeur. Accélérer maintenant leur permettrait de prendre une très légère avance. Mais les Russes ne tarderaient pas à les détecter à leur tour. S'ensuivrait alors une escalade des vitesses qui risquait de brûler prématurément tout le carburant.

— Non, répondit-il finalement. Jouons la non-agression. S'ils se rendent compte que nous maintenons une vitesse de croisière, peut-être feront-ils de même, un choix raisonnable en appelant un autre.

— L'équilibre de la raison, dit Phil en ricanant. Tu fais suffisamment confiance aux Soviétiques pour ne pas tirer la manette les premiers ?

— Cela fait plus d'un demi-siècle que nous leur faisons confiance pour ne pas tirer les premiers, remarqua Isaac. Sur Terre, cette stratégie s'est avérée payante. Pourquoi pas ici ?

— Parce qu'ici il sera plus compliqué de répliquer s'ils décident d'être audacieux, s'éleva une troisième voix dans l'habitacle.

C'était celle de Frank, le dernier membre de l'équipage de la mission Adama 12. Il avait été tiré de son sommeil par la discussion de ses deux camarades de vol.

— Inutile de faire dans le mélodrame, Frank, répondit Isaac. Dans le pire des cas, nous arriverons en second. Il n'y a rien à répliquer, ce n'est pas une mission militaire, bon sang !

— Ah oui ? Alors pourquoi avons-nous emporté des foudroyeurs ? Pour nous défendre contre les petits hommes verts ?

— Simple précaution, marmonna Isaac. Si nous devons rencontrer nos ennemis à plus de 300 millions de kilomètres de la Terre, il nous faudra un peu plus qu'un drapeau blanc pour nous sentir en sécurité.

— Et l'équilibre de la raison s'écroule devant celui de la terreur, rigola Phil.

— Nos vies ne sont peut-être pas directement en danger, dit Frank, mais c'est l'honneur de notre pays que nous jouons sur cette course. Tu vois, Isaac, je ne suis pas certain que sur Terre, on se dise « dans le pire des cas, nous arriverons en second » d'un air aussi détendu. Nous *devons* arriver les premiers. D'abord la Lune, maintenant Mars. L'URSS sera définitivement le grand perdant de la conquête spatiale.

— Grand perdant qui, dans les meilleures estimations, se poserait deux heures après nous sur la planète. On a vu plus écrasante, comme victoire.

— Mais Frank, Si c'est l'opinion du pays qui t'inquiète, fit remarquer Phil, pourquoi ne pas leur demander directement

que faire? Après tout, ce genre de décision est éminemment politique, nous ne sommes pas habilités à trancher. . .

— Bonne idée, répondit Isaac. Frank?

— Ça me va, dit-il. Ça devrait régler la question.

Frank se rassit aux côtés de Phil et enregistra un message assorti des relevés des capteurs, à destination de la NASA. À cause de la distance phénoménale qui les séparait de la Terre, il était évidemment hors de question de communiquer instantanément avec leur base. Le message mettrait près de 20 minutes à atteindre la Terre et la réponse serait tout aussi longue à parvenir.

— Envoyé, dit Isaac. Maintenant il n’y a plus qu’à attendre. On en a pour une bonne heure, si vous voulez mon avis.

— Oh, dit Phil, ce n’est pas comme si nous étions pressés. . .

* * *

Derrière le hublot, Mars s’élargissait inexorablement. Après des mois et des mois de voyage, la planète tant espérée était enfin à portée. Isaac l’observait en silence, conscient de faire partie des quelques premiers êtres humains à la voir ainsi, directement, et non à travers des photos ou des films pris par des sondes. De multiples missions inhabitées avaient été envoyées sur Mars au cours des précédentes décennies et avaient permis d’en connaître les paysages et les caractéristiques physiques avec précision. Mais personne ne s’était encore aventuré aussi loin dans le Système Solaire. Personne n’avait jamais eu le privilège de profiter de ce spectacle époustouflant. Personne n’avait pu ressentir l’émotion du pionnier avec cette intensité, les yeux rivés sur la première planète étrangère qui serait explorée par l’être humain.

Il était 5h du matin. Ce qui ne voulait pas dire grand chose à cet endroit de la galaxie. Quelle signification pouvait-on donner à la position du soleil par rapport à un pays d'une planète à des centaines de millions de kilomètres de là? L'équipage avait d'abord continué de vivre en se calquant sur ce fuseau horaire, mais avec le temps, l'heure n'était devenue qu'une façon de rester conscient du temps qui passe. De ne pas perdre l'esprit dans les méandres de l'espace sans jour.

Un des voyants du tableau de bord s'alluma, tirant Isaac de sa torpeur. Une réponse de la Terre. Il pressa un bouton et une bande magnétique jaillit de la console. Il l'arracha presque et s'empressa de l'insérer dans le lecteur de synthèse vocale. Une voix robotique retentit dans tout le vaisseau, égrenant mécaniquement chaque syllabe du message.

— Continuez comme prévu. Ne vous laissez pas distancer. Ne les distancez pas non plus. Prenez-les de vitesse à l'atterrissage. Premiers sortis vainqueurs.

La bande s'arrêta après seulement quelques secondes de lecture. Phil s'esclaffa dans son coin.

— Eh bien, voilà qui valait le coup d'attendre! Merci les gars. On est bien avancés. La situation est parfaitement résolue, qu'est-ce que tu en penses, Isaac?

— « Prenez les de vitesse à l'atterrissage », maugréa ce dernier. J'aimerais bien les y voir. Piloter une navette spatiale sur une planète inconnue, c'est autre chose qu'une Formule 1...

— Tu crois que si on se jette littéralement sur le sol martien comme un boulet de canon, ça compte pour une victoire? continua Phil. Je veux dire... Certes, ce sera une victoire un peu amère parce qu'on sera légèrement décédés, mais en même temps, on aura définitivement été les premiers à poser le pied sur Mars! Enfin, le pied, j'me comprends...

— Franchement, Phil, il n’y a rien de drôle. Tu comptes reprendre ton sérieux, à un moment ?

— Après ma mort, chef, répondit Phil en souriant et en faisant mine de trinquer avec un verre invisible.

— De quoi tu te plains, Isaac ? demanda Frank. Le message va dans ton sens. On garde le cap en espérant qu’ils gardent le cap aussi. Tu espérais qu’on te contredise ? Voire qu’on te dise juste de nous ranger sur le bas-côté et de leur laisser gentiment la priorité ?

— J’espérais surtout des instructions plus détaillées... Plus détaillées que « doucement les gars, mais arrivez les premiers quand même, hein ». Qu’est-ce qu’on est censés faire de ça ?

— Ignorer le message et mettre une peignée aux ruskovs ? suggéra Frank.

Isaac ne répondit pas et se retourna vers les écrans de contrôle des capteurs. Le vaisseau russe s’était doucement rapproché. Les trajectoires des deux vaisseaux n’était bien sûr pas exactement parallèles mais toutes deux orientées vers Mars. Leurs vitesses s’étaient égalisées. Les Russes avaient sans aucun doute détecté leurs rivaux et avaient calqué leur allure.

— Il semblerait que nos amis aient reçus les mêmes instructions que nous, murmura Isaac. C’est plutôt bon signe, j’imagine. Pour le moment, en tout cas.

— Oui, il ne reste plus qu’à espérer qu’on leur ait ordonné d’arriver en second et l’affaire est dans la poche, dit Frank d’un air narquois.

— Tu me fatigues, Frank... Tu sais bien que si on met les gaz maintenant, on brûlera une quantité aberrante de carburant. Et puisqu’ils ne resteront certainement pas en arrière, nous ne serons pas plus avancés. Il est beaucoup plus logique de commencer la course le plus tard possible...

« Même si ça rend l’atterrissage suicidaire » acheva-t-il en pensée.

— Eh bien j’espère qu’à vous deux, vous saurez poser le vaisseau en quatrième vitesse, dit Frank. Moi, je serai près du sas, prêt à sortir dès l’instant où ce tas de ferraille aura touché le sol.

— Pardon ? s’écria Phil d’un air indigné en se levant d’un bond. Il ne souriait plus.

— Nous n’avons pas encore choisi, Frank, dit Isaac calmement en le regardant droit dans les yeux. Qu’est-ce qui te fait de croire que ce sera nécessairement toi ?

La question du premier Homme à marcher sur Mars était délicate, comme on peut l’imaginer. On se souvenait en effet bien plus de Neil Armstrong comme visiteur de la Lune que de Buzz Aldrin. Et quand bien même la mission Adama 12 était composée de Phil, Isaac et Frank, il était évident que seul l’un des trois noms entrerait durablement dans l’Histoire à l’issue du voyage. Il avait donc été décidé de tirer le nom de l’élu au sort après l’atterrissage, ce qui semblait à la fois simple et équitable. L’avantage était aussi de laisser un espoir et une motivation supplémentaire à chacun des trois astronautes pendant toute la durée du voyage.

— Vous êtes les pilotes de ce vaisseau, dit Frank. Moi je conduis le *rover*, je ne vous sers à rien pendant l’atterrissage. Puisqu’il est possible que tout se joue à quelques minutes, il me semble logique que l’un d’entre nous soit prêt à sortir aussi vite que possible. Et comme ça ne peut pas être l’un de vous deux...

— Tu délirés ? On n’va pas te déposer à la supérette du coin, tu sais ! C’est une sortie sur le sol d’une planète jamais foulée par l’Homme ! Ça se prépare !

— Exactement. Raison de plus pour que ce soit moi. Vous ne pouvez pas piloter le vaisseau en portant la combinaison

de sortie. Moi je peux me préparer avant l'atterrissage et être prêt à sortir dès que le sas pourra être ouvert.

— Mais... Merde, Isaac, dis quelque chose!

Mais Isaac ne disait rien. Aussi douloureux que cela pouvait être de l'admettre, Frank avait raison. Étant donnée la situation, c'était la façon de faire la plus efficace et la plus sensée. Isaac se tourna lentement vers Frank et dit d'une voix neutre :

— J'espère que tu cours plus vite que les Soviets...

Phil poussa un juron et s'effondra dans son fauteuil. Frank resta impassible, mais il n'était pas difficile de deviner qu'il jubilait intérieurement. Isaac releva les yeux vers la planète Mars, avec alors la certitude que les toutes premières empreintes humaines qui s'imprimeraient bientôt dans son sol ne seraient pas les siennes...

* * *

Le reste du voyage se déroula dans une ambiance morose, Isaac et Phil gardant le silence la plupart du temps, Frank les imitant afin de ne pas les froisser. Le vaisseau soviétique se rapprochait doucement, tout comme Mars. Lorsqu'enfin ils atteignirent l'orbite de la planète, les deux vaisseaux pouvaient se contempler mutuellement à travers leurs hublots.

Le site optimal d'atterrissage avait été déterminé des années en avance, bien avant le départ des astronautes de la Terre. Mais l'atteindre impliquait de rester sur orbite un certain temps avant d'entamer la descente. Un temps qu'il était devenu impensable de prendre maintenant.

Fort heureusement, plusieurs alternatives avaient été étudiées dans l'éventualité où le site optimal ne serait pas accessible pour une raison ou une autre.

— Là, ça me semble la meilleure option, dit Phil, qu'est-ce que tu en penses Isaac ?

— *Caprica Planum...* Ça m'air l'air d'être un plateau assez large. Je pense que ça conviendra. On devrait pouvoir entamer la descente d'ici quelques minutes.

— Et les Russes nous suivront ?

— Il y a fort à parier que oui, dit Isaac. Ils auront en toute logique choisi le même site. Et même dans l'hypothèse inverse, ils ne nous laisseraient jamais filer vers la surface sans réagir.

Frank avait déjà mis son scaphandre et se sangla à un fauteuil à l'arrière du vaisseau. Isaac et Phil s'attachèrent solidement également, côte à côte derrière la console de pilotage.

— Frank, prêt ?

— Ça oui, Isaac. Prêt à botter le cul des ruskovs, vous pouvez compter sur moi !

Phil n'ajouta aucune plaisanterie à cette réflexion. Sa colère était retombée mais la pilule était encore loin d'être passée, même s'il comprenait très bien pourquoi Frank devait sortir le premier.

— Très bien, dit Isaac avant de prendre une longue inspiration. On entame la descente.

Il poussa un levier sur le tableau de bord et les réacteurs vrombirent. Les trois astronautes furent plaqués contre leurs sièges sous l'effet de la poussée. Non loin de là, le vaisseau russe se mettait également en branle. Deux objets à la fois gigantesques et ridicules face à la planète rouge, fonçant vers son sol. Une folie humaine importée aux confins de l'espace.

— 190 kilomètres d'altitude, annonça Phil. On entre dans l'atmosphère martienne !

Le vaisseau gagnait rapidement de la vitesse. Isaac et Phil gardaient les yeux rivés sur leurs écrans de contrôles,

tentant de rester indifférents à la terrifiante masse rocheuse qui rougeoyait à travers le cockpit.

— 145 kilomètres! continua Phil. On plonge à 7,4 kilomètres par seconde!

— Pas assez vite, s'écria Isaac. On peut faire mieux que ça!

Impossible dans ces conditions de savoir où en étaient les Russes. Le vaisseau avait disparu de leur champ de vision. Isaac savait qu'ils devaient eux aussi pousser leur vaisseau dans ses retranchements.

— 110 kilomètres! On passe les 9 kilomètres par seconde!

Isaac serrait les dents. La carlingue du vaisseau tremblait, ce qui, ajouté au bruit des réacteurs, provoquait un vacarme de tous les diables. Les trois hommes ne pouvaient arriver à s'entendre que par les émetteurs fichés dans leurs casques.

Le vaisseau fendait l'air comme un météore. Des flammes dansaient devant le cockpit et faisaient encore flamboyer davantage la surface aride de Mars.

— 105 kilomètres d'altitude! On entre dans la mésosphère, accrochez-vous, ça va secouer!

Le vaisseau était ballotté par des vents violents. Isaac espérait silencieusement que les Russes avaient choisi une trajectoire suffisamment éloignée de la leur pour ne pas risquer de les percuter. À cette vitesse, les deux vaisseaux seraient réduits en poussière en un clin d'œil.

— 75 kilomètres, continuait d'égrener Phil. Vitesse toujours constante!

La gravité tirait le vaisseau vers le bas tandis que les réacteurs continuaient de fonctionner pour garder le cap vers le point d'atterrissage voulu. La carlingue tremblait de plus en plus à mesure que l'air chargé de poussière orange se densifiait tout autour.

— 40 kilomètres, on arrive dans la troposphère! Il va falloir commencer à ralentir!

— Pas encore, répondit Isaac, nous n'avons pas le temps d'être prudents!

Les deux pilotes transpiraient à grosses gouttes. La traversée des derniers kilomètres allait être décisive et pourrait leur assurer la victoire... ou peut-être la mort.

Le sol se rapprochait toujours lentement sous leurs yeux. L'impression de lenteur était d'ailleurs étonnante alors qu'ils filaient à plusieurs kilomètres par seconde.

— 30 kilomètres! Isaac, on va s'écraser, il faut freiner.

— On allume les rétrofusées! cria Isaac en poussant le levier correspondant.

Les trois hommes se sentirent brusquement écrasés sur leurs sièges. Le brasier infernal craché par les rétrofusées opposait une force redoutable au vaisseau. La décélération était à la limite du supportable pour les astronautes qui, sans l'entraînement de choc qu'ils avaient reçu sur Terre, auraient sans aucun doute défailli.

— 15 kilomètres d'altitude, parvint à articuler Phil sans cesser de serrer les dents. 3 kilomètres par seconde!

Les secondes semblaient durer une éternité et alors que la vitesse diminuait, le sol semblait se précipiter vers eux de plus en plus vite.

— 5 kilomètres! On est à 500 mètres par seconde!

La décélération s'adoucissait et les passagers du vaisseau retrouvaient peu à peu le plein usage de leurs corps mis à rude épreuve par la descente. Le paysage défilait maintenant clairement sous leurs yeux. Isaac aurait presque pu croire être un pilote de ligne atterrissant au beau milieu d'un désert particulièrement atypique.

— On y est, s'écria Phil. Contact avec le sol martien dans sept, six, cinq, quatre, trois...

Le tourbillon de poussière qui enveloppait leur vaisseau devint presque opaque alors que le vaisseau se posa dans un grand fracas sur la roche fragmentée qui constituait le sol à cet endroit. Après quelques secondes, tous les réacteurs s'éteignirent et le vacarme cessa. Isaac et Phil restèrent un instant sans respirer à mesure qu'ils reprenaient leurs esprits.

Le vaisseau était immobile, en un seul morceau. Sur une planète inexplorée. Pour la première fois de l'histoire, des êtres humains avaient atterri sur Mars.

Phil laissa échapper un rire lourd et sonore qui brisa le silence qui régnait dans le cockpit. Isaac ne put s'empêcher de rire en écho.

— Tu sais que tu m'as foutu une sacré trouille, enfoiré! s'écria Phil sans cesser de rire. J'ai vraiment cru que tu étais prêt à nous faire sauter en parachute si ça te permettait d'arriver plus vite!

— C'est ce que j'appelle une arrivée en fanfare, répondit Isaac en souriant d'un air faussement décontracté. Au moins, s'il y a des bestioles sur cette foutue planète, on leur a probablement flanqué la trouille du siècle. Je doute qu'elles viennent nous chercher après ça!

Les deux pilotes faisaient retomber la pression accumulée en plaisantant. Bien sûr, de nombreuses sondes avaient d'ores et déjà infirmé l'existence de formes de vie intelligentes sur Mars bien avant leur arrivée.

— Pas possible qu'elles aient eu plus la trouille que moi, répondit Phil. Je me demande si je ne vais pas devoir changer de pantalon. . .

— Et le premier produit d'importation de la Terre sur Mars est : la classe, la vraie.

Alors qu'ils riaient de plus belle, le sas se referma dans un souffle derrière eux. Isaac et Phil avaient presque oublié que Frank était resté en arrière, à côté du sas, prêt à bondir dès

que le vaisseau aurait été posé. Ce qu'il venait visiblement de faire, sans même que ses camarades ne s'en aperçoivent. Ils reprirent leur sérieux en un instant.

— À toi de jouer, mon vieux, murmura Phil.

Isaac se pencha vers le cockpit pour sonder la surface martienne des yeux. Il était encore difficile d'y voir à plus de quelques mètres à cause de la dense poussière qui voltigeait derrière la vitre.

— Allez, allez, dit Isaac en cherchant désespérément à apercevoir ce qui se tramait à la surface, dis-moi qu'on les a coiffés au poteau...

Et puis il apparut. Un bâtiment gris couvert de poussière rouge. Moins élégant que le vaisseau américain, mais assurément plus massif. Le vaisseau russe, posé lui aussi sur le sol martien, les toisait à quelques centaines de mètres de là.

— Est-ce qu'ils nous ont...

— Aucune idée, dit Isaac.

À travers la poussière qui se redéposait lentement, Isaac aperçut, à mi-chemin entre les deux vaisseaux, deux hommes s'agiter. Son cœur fit soudain un bon dans sa poitrine. Les deux hommes avaient chacun un bras tendu vers le torse l'autre, le menaçant avec un foudroyeur. L'un d'eux était un inconnu, l'un des membres de l'équipage russe. L'autre...

— Oh Frank, non...

Isaac et Phil bondirent de leurs sièges et plongèrent dans leurs scaphandres de sortie. De toute évidence, Frank était tombé sur un homologue russe dès sa descente et la discussion qui avait suivi n'avait pas été des plus civilisées...

Les deux pilotes prirent soin d'emporter également leurs foudroyeurs... Il semblait impensable de se lancer dans des hostilités à des centaines de millions de kilomètres de la Terre. Jamais la guerre n'avait été ouverte entre les États-Unis

et l'URSS. Et pourtant... Pourtant les hostilités semblaient déjà lancées. On ne pointe pas un foudroyeur sur un autre être humain par signe de paix...

La porte interne du sas s'ouvrit, Isaac et Phil s'engouffrèrent dedans et la refermèrent rapidement. L'air respirable du sas fut remplacée par l'atmosphère martienne en quelques secondes qui parurent durer une éternité. Puis la porte donnant sur l'extérieur s'ouvrit. La lumière du soleil réfléchi sur la surface écarlate de la planète frappa les yeux des astronautes. Ils descendirent l'échelle qui menait au sol avec hâte. Leurs mouvements étaient légèrement entravés par leurs scaphandre mais aussi facilités par la faible gravité de la planète.

Ils posèrent les pieds sur le sol martien sans même ressentir le formidable accomplissement que cela pouvait représenter, trop obnubilés par la tournure dramatique des événements. Toutes leurs illusions sur le principe de non-agression entre pionniers n'étaient plus qu'un souvenir...

Ils dépassèrent rapidement le drapeau étoilé que Frank avait dû planter quelques minutes plus tôt et qui flottait doucement sous l'effet du vent léger. Isaac songea soudain qu'il était incroyablement futile de penser qu'un bout de tissu planté sur un morceau de caillou pouvait donner le moindre droit ou privilège à celui qui l'avait planté...

Droit devant eux, l'incompréhensible scène se poursuivait. Frank tenait en joue le premier Russe ayant foulé le sol martien. Celui-ci lui rendait la politesse. Isaac et Phil allumèrent chacun leur radio d'un même geste.

— Frank! cria Isaac. Baisse ton arme tout de suite!

— Je ne suis pas le seul à être menaçant ici, dit Frank calmement.

Une voix inconnu résonna aux oreilles d'Isaac et Phil.

— Vous retirez le drapeau yankee et tout ira bien.

L'homme parlait dans un anglais correct avec un fort accent russe. Derrière lui, non loin de son vaisseau, s'élevait du sol un drapeau soviétique dans une presque parfaite symétrie avec le drapeau américain.

— Nous étions là avant, répondit Frank. Vous pouvez rester ici si vous voulez, mais Mars est américaine.

— *Bullshit*, dit le cosmonaute en singeant l'accent de Frank. Nous sommes arrivés en premier. Mars est un nouveau territoire soviétique et vous n'y êtes que des visiteurs.

— Mars est une planète inhabitée, intervint Isaac avec mauvaise humeur. Qu'un péquin ou un autre y ait planté son drapeau n'en donne la propriété à personne.

— Fous-nous la paix avec tes théories, Isaac, coupa Frank. Premier arrivé, premier servi, ça a toujours fonctionné comme ça.

— Ah oui ? dit le cosmonaute avec un rire moqueur. Parce que vous étiez les premiers en Amérique, c'est ça ?

Derrière, un second cosmonaute accourait, lui aussi alerté par la situation. Isaac entendit dans sa radio des mots échangés en Russe. Il se demandait si le camarade de leur interlocuteur belliqueux l'appelait lui aussi à la raison. . .

— Eh bien les gars, dit Phil avec une voix incertaine, on n'va pas se fâcher pour si peu. La planète est grande. Regardez, on trace la médiatrice entre nos deux drapeaux, et chacun son hémisphère, non ? Une planète Mars bipolaire, ça pourrait se faire.

Mais Isaac sentait bien qu'on ne lancerait pas le générique de fin sur cette réplique et que même l'humour habituel de Phil ne pourrait pas désamorcer la situation aussi facilement.

— Pas de cohabitation, dit le cosmonaute en restant toujours immobile, le bras tendu vers la tête de Frank. Trouvez-vous une autre planète. Nous sommes les premiers.

— Non, vous êtes seconds.

— Frank, dit Isaac doucement en choisissant ses mots avec soin. Est-ce que c'est la vérité? L'un de vous deux ment, c'est évident. Vous savez tout deux qui est arrivé le premier. Je ne pense pas que cela soit aussi important que vous sembliez tous le croire, mais vous le savez. Alors dis-moi, Frank... Est-ce que tu es vraiment arrivé le premier?

Frank dévisagea Isaac du coin de l'œil sans relâcher sa position.

— Qu'est-ce que tu me fais, là, Isaac? Tu ne vas pas prendre le parti du ruskov, quand même?

— Je veux juste dire que si tu es arrivé en second, ce n'est pas grave. Ça ne vaut pas la peine de déclencher une guerre sur une planète si loin de la nôtre. Si tu es arrivé en second, alors déclarons-nous beaux perdants et explorons cette planète avec nos confrères russes. Les questions de politique territoriale ne nous concernent pas. Laissons cela à nos dirigeants.

— Tu devrais écouter ton camarade, dit le cosmonaute. Nous pouvons être bons amis si tu avoues.

— Bien sûr, s'écria Frank. Tu vois bien Isaac, il était prêt à nous renvoyer dans l'espace il n'y a pas une minute et le voilà qui se jette sur l'occasion de nous voler la vedette! Même si ça veut dire cohabiter avec nous! J'étais le premier et c'est toi qui mens, sale rouge!

Les deux cosmonautes échangèrent à nouveaux quelques mots en Russe. Isaac sentait la sueur lui picoter la nuque. Il voyait à quel point la situation était insoluble et devinait qu'il ne pouvait plus arriver qu'une catastrophe ou un miracle...

— Et est-ce qu'on ne pourrait pas... commença Phil.

— Phil, si tu proposes de nous déclarer *ex aequo*, je te préviens, c'est toi que j'atomise.

— Personne n’atomise personne, dit Isaac d’une voix forte.

— Arrête avec ton pacifisme de pacotille! s’écria Frank. C’est la guerre! Tu ne veux peut-être pas la voir, mais elle a été déclarée dès l’instant où les ruskovs ont nié notre victoire sur cette planète! Nous sommes trois et ils sont deux. Sors ton foudroyeur et finissons-en.

— Ferme-la, Frank! cria soudain Phil qui avait définitivement perdu son sang froid.

Mais c’était trop tard. Les mots de Frank n’avaient pas échappé aux Russes. Le second cosmonaute en retrait avait lui aussi dégainé son foudroyeur et le braquait maintenant sur Isaac, pris par surprise. Phil poussa un juron et braqua son propre foudroyeur sur l’agresseur d’Isaac.

— Tu baisses cette arme tout de suite! lança-t-il.

Isaac était le seul à être désarmé. Il fixait l’arme dirigée vers son torse. Une seule pression sur la gâchette et il serait réduit en poussière, ses molécules vaporisées aux quatre vents. Il voyait sa mort au bout du bras du cosmonaute. Le temps se ralentit, la poussière martienne qui voletait semblait suspendue dans les airs.

— Échec et mat, cria Frank, triomphant. Si nous tirons tous, il ne restera qu’un Américain sur cette planète. Abandonnez, et nous en sortirons tous en vie.

Les négociations entamées par Isaac s’était transformées en ultimatum en un éclair par la bouche de Frank. Isaac avait le sang qui lui battait aux tempes. Il savait que le déshonneur pouvait être pire que la mort pour certains hommes. Abandonner comme des lâches ou mourir en héros en emportant deux ennemis dans la tombe? Il n’aurait pas parié sur la réponse à la question.

— Dernière sommation, dit Frank. Baissez vos armes ou nous tirons.

Quelques secondes s'écoulèrent encore dans un silence de mort. Puis, tout se déroula très vite. Le premier Russe cria un ordre à son camarade. Frank et Phil, comprenant ce qui allait se passer, actionnèrent leurs armes d'un même geste. Isaac esquissa un mouvement pour se jeter au sol mais c'était inutile. Le cosmonaute qui le menaçait quelques instants plus tôt avait tourné son arme vers Phil. Les deux Russes tirèrent au même instant que les Américains.

Quatre faisceaux d'un blanc aveuglant jaillirent des foudroyeurs dans un sifflement strident. Le temps ralentit encore pour presque se figer complètement, et Isaac regarda impuissant les quatre faisceaux entrer en collision à mi-chemin entre les deux camps ennemis. L'univers entier disparu sous un flash blanc aveuglant et dans un formidable bruit de tonnerre.

Il n'y avait plus rien. Isaac était tout juste conscient d'exister. Mais le reste de l'Univers avait disparu. Le vide noir qui entourait maintenant Isaac était mille fois plus intense que le noir de l'espace interstellaire. Il dérivait dans un vide absolu, dans l'absence de tout, l'absence de vide même. Il n'avait plus de corps, plus d'existence physique. Ce qui n'avait aucune importance, puisque l'existence physique n'avait plus de sens.

Le temps semblait avoir disparu également. Isaac était incapable de dire si des secondes ou des millénaires s'étaient écoulés depuis l'incident. Il était dans le néant, tant du point de vue spatial que temporel. Il était hors de tout.

Oui mais... *Je pense donc je suis*, pensa Isaac en s'étonnant lui-même de faire de l'esprit dans une telle situation. Car il pensait en effet, mais c'était bien là tout ce qu'il pouvait faire. Il ne faisait que penser. Il *n'était* que pensée.

Il se demanda avec curiosité s'il était en train d'expérimenter la vie après la mort. Il s'étonna encore

une fois de prendre les choses avec autant de calme et de philosophie. Il lui semblait en son for intérieur que l'expérience aurait dû être terrifiante voire traumatisante. Mais il était plutôt serein, esprit paisible plongé au milieu de rien. Même les événements survenus sur Mars et qui avaient très certainement provoqué sa situation lui semblaient futiles. Une broutille.

Étrangement, après quelques millièmes de secondes (ou quelques millions d'années), il sentit quelque chose changer. Il sentait une force, quelque chose qui le tirait. La gravité. Si Isaac avait encore eu un corps, il aurait froncé les sourcils. . . Un esprit peut-il être soumis à la gravité? Un esprit a-t-il une *masse*? s'interrogea-t-il. Mais il ne pouvait s'y tromper : il dérivait. Et il songea soudain qu'il ne pouvait dériver au milieu de rien.

Il prit alors conscience de la présence d'objets minuscules autour de lui. Ce n'était pas à proprement une présence tangible, plutôt une sensation. Comme si Isaac avait perdu l'usage de tous ses sens mais en avait développé un nouveau qui le rendait sensible à la gravité d'une manière qu'il n'avait jamais connue encore. Que ressent un aveugle de naissance à qui l'on donne la vue?

Il comprit, sans trop savoir comment, que ces petits objets qui tournoyaient autour de son esprit étaient des galaxies... non, plutôt des univers. Des univers entiers, similaires au seul univers qu'il avait jamais connu pendant de son existence physique, et pourtant tous différents.

Isaac était omniscient et observait chacun de ces Univers dans leurs totalités spatiale et temporelle. Il voyait des millions de milliards de mondes peuplés de vies extraterrestres et des milliards de milliards de mondes morts. Il voyait des *big bangs*, des supernovas, des trous noirs et des trous de ver.

Il chercha dans cet amas infini d'informations où était la Terre. Il la trouva en une infinité d'exemplaires. Dans certaines versions, aucune vie ne s'y était jamais développée. Dans d'autres, les êtres humains n'avaient jamais dépassé le stade simiesque. Mais il trouva aussi une quantité de versions très semblables à celle qu'il avait connue.

Il vit une Terre dominée indéfiniment par un Empire Romain qui n'avait jamais pris fin. Une autre Terre peuplée de robots où les humains s'enfermaient dans d'immenses villes d'acier cachées sous Terre. D'autres Terres ravagées par la guerre nucléaire ou abandonnées par une humanité partie coloniser un Empire Galactique. Il vit des univers où l'être humain avait oublié sa Terre natale. Où il n'y avait plus trace d'aucune culture qu'il ait pu connaître. Où les êtres humains mêmes avaient évolué pour n'être plus vraiment des êtres humains.

Il observa, curieux, des Terres où les États-Unis d'Amérique s'étaient effondrés à l'aube du ^{xxi} siècle et où l'Union Soviétique dominait le monde. D'autres Terre où aucun des deux pôles n'avait survécu et où de nouvelles unions apparaissaient pour le meilleur et pour le pire. . .

Une Terre particulière attira son attention. L'Union Soviétique s'y était effondrée à la fin du ^{xx} siècle. Curieusement, il vit que Mars n'était alors pas visitée avant bien plus tard au cours du ^{xxi} siècle. Pas par les Américains. Alors qu'il observait l'histoire de cette version de la Terre se dérouler dans son esprit, la gravité qu'il ressentait se fit plus forte. Les univers se mirent à tourner plus vite autour de lui. Bientôt le noir de l'espace revint et sa conscience des univers multiples se dissipa.

À mesure qu'il reprenait peu à peu une existence physique, il cessait d'être omniscient. Les Univers

s'effaçaient de son esprit et ses sens habituels reprenaient leurs droits. Son expérience extralucide était terminée.

Il respirait à nouveau l'air conditionné de son scaphandre et sentait, sous lui, un sol dur et inconfortable. Tout était encore noir, mais quand finalement il ouvrit les yeux, il se trouva nez-à-nez avec une roche brune. Il se leva avec difficulté, encore étourdi par la vision qu'il avait eue.

Tu parles d'une hallucination, songea-t-il. Tout était rentré dans l'ordre, si tant est qu'une telle situation puisse être qualifiée « d'ordre ». Il était à nouveau un être humain entier, il avait son corps et il était de retour sur le sol de la planète Mars. Seulement...

Seulement il n'y avait plus personne d'autre. Il était absolument seul : Phil, Frank et les deux cosmonautes s'étaient volatilisés. Isaac pensa avec un certain mal de ventre que si chacun avait été touché par le rayon d'un foudroyeur, il y avait fort à parier que les molécules de leurs corps étaient déjà dispersées sur plusieurs mètres carrés aux alentours...

Mais autre chose clochait : il n'y avait plus trace des vaisseaux. Pas plus que des drapeaux. Aucun foudroyeur existant ne pouvait réduire en poussière quelque chose d'aussi énorme qu'un vaisseau spatial. Isaac reconnaissait pourtant le relief autour de lui. Il n'y avait pas de doute possible, il était exactement au même endroit qu'avant son expérience extra-sensorielle.

La sérénité qu'il avait ressentie lors de cette expérience s'évanouissait rapidement. La panique commençait à le gagner. La situation n'avait aucun sens logique. Pourtant, après ce qu'il avait vécu, il était prêt à accepter n'importe quelle hypothèse, aussi illogique soit-elle.

Et s'il avait quitté l'univers pendant un long moment ? S'il était maintenant dans un futur lointain, bien après le départ

des vaisseaux? Il serait coincé ici, avec sans doute moins de deux heures de réserves d'oxygène...

Il avança au hasard, incapable de rester immobile plus longtemps. Le soleil dardait toujours ses rayons, faisant scintiller la poussière en suspension. Isaac essayait de garder son calme autant que possible, de garder sa respiration faible pour ne pas puiser trop vite dans ses réserves d'oxygène.

Soudain, un éclair. Une réflexion d'un rayon du soleil lui frappa le coin de l'œil. Là-bas, un peu plus loin sur sa gauche, un petit objet grisonnant se détachait de la masse rouge. Le cœur d'Isaac se mit à battre plus fort. Il avait l'apparence d'un objet artificiel, conçu par l'Homme.

Il marcha vers l'objet en se retenant de courir. À mesure qu'il s'approchait, il en distinguait mieux les contours. Cela ressemblait à une drôle de bête, une sorte d'animal robotique avec des instruments bizarroïdes en guise de membres. Isaac était fasciné. L'objet lui évoquait les sondes spatiales que l'on envoyait dans les endroits reculés de l'espace, mais il n'en avait jamais vu de tel.

Quand enfin il se trouva à seulement quelques mètres de la « bête », celle-ci ne broncha pas. Elle continuait de bouger tout doucement ses différents bras. Isaac s'aperçut qu'elle avait des roues et qu'elle avançait très lentement. De longues traces s'étendaient derrière elle jusqu'à perte de vue. Elle n'était visiblement pas là d'hier.

Il se rendit compte qu'un symbole américain ornait la carcasse du robot. Une lueur d'espoir traversa son esprit : tout n'était peut-être pas perdu. Quelque chose était écrit en lettres imprimées sur le bord du symbole. Il se pencha en avant pour le lire.

Étrange, pensa-t-il. Il n'avait jamais entendu parlé d'un robot américain nommé *Curiosity*...

Avec le recul, cette fin est assez horrible : Isaac est propulsé dans notre dimension et n'a donc absolument aucune chance de regagner la Terre ou d'être sauvé, la seule issue possible est la mort par asphyxie. Un personnage sacrifié pour que l'auteur puisse être content de sa chute, je sais, c'est indigne. Allez, on peut encore imaginer qu'Isaac s'en sorte en essayant de créer un nouveau voyage extra-sensoriel (mais avec un seul atomiseur, mmh. . .).

Comme je l'ai dit en introduction, cette nouvelle a vraiment été écrite comme un hommage à la science-fiction que j'aime, à grand renfort de références diverses. Les avez-vous remarquées? Outre, bien sûr, les thèmes de l'exploration martienne, des univers parallèles et des expériences mystiques qui ont tous été largement explorés.

Tout d'abord, la plus évidente référence se trouve dans les noms des personnages qui sont ceux de trois grands auteurs : Isaac Asimov, Philip K. Dick et Frank Herbert. La première phrase de la nouvelle est calquée sur celle du roman Ubik du même Philip K. Dick (un de mes bouquins préférés). La mission s'appelle Adama 12, soit Adama L, soit Lee Adama, un des personnages principaux de Battlestar Galactica (série télévisée qui parle également d'une planète appelée Caprica, comme le site fictif de Caprica Planum sur lequel les personnages atterrissent ici).

« Piloter une navette spatiale. . . » est une variante de la célèbre réplique de Han Solo dans Star Wars. « Pas le temps d'être prudent » est une référence à une réplique du film Interstellar qui est aussi le nom d'un des chefs-d'œuvre de Hans Zimmer dans la bande originale.

Et puis, le passage mystique comprend plusieurs références à mes deux auteurs préférés : Dick (l'Empire Romain qui n'a jamais pris fin – également présent chez Robert Einsenber) et Asimov (les robots, les villes d'acier, l'Empire Galactique, etc.).

J'en oublie sans doute.

Notez que j'ai poussé l'hommage jusqu'à n'utiliser que des personnages masculins. La bonne vieille SF a ses tares aussi. L'emprise du patriarcat était bien entendu sensiblement plus forte dans les années 50 et de fait, peu de personnages principaux étaient des femmes à cette époque. Eh oui, il n'y a pas que la technologie de la vieille SF qui est bien désuète aujourd'hui !

La nouvelle suivante est la première à avoir été écrite hors Ray's Day. J'y explore un autre thème classique de la science-fiction : un futur post-apocalyptique...

Et l'enfer était si froid

1. Un vaste monde blanc

La neige tombait doucement sur le chemin déjà recouvert. Deux silhouettes s’y avançaient, frêles et sombres dans l’épaisse nuit d’avril. Le faisceau de lumière d’une lampe torche vacillante les avançait, se balançant au gré de leurs pas qui faisaient craquer la neige. Il n’était que trois heures de l’après-midi et pourtant le froid glacial et l’obscurité ambiante évoquaient le plus rude des hivers.

Il y avait de nombreux mois que le soleil ne dardait plus ses rayons sur la planète... des années, peut-être? Depuis la Catastrophe, d’épais nuages avaient opacifié le ciel et déversaient régulièrement leur mélange de cendres et de neige toxiques. Nul ne savait combien de temps s’écoulerait avant que le ciel ne redevienne visible. Les quelques dizaines de milliers de survivants de la Catastrophe avaient appris à vivre avec cette incertitude. Avec la neige, la cendre, l’obscurité permanente... Et avec cette culpabilité pétrifiante, cette certitude d’avoir pratiquement réduit à néant le seul monde à avoir jamais accueilli l’espèce humaine.

Les autres formes de vie s’éteignaient lentement elles aussi. Les espèces qui n’avaient pas été exterminées lors de la Catastrophe tentaient de s’adapter comme elles le pouvaient, mais beaucoup mouraient à petit feu, privées de lumière et agressées par l’air empoisonné. Seuls certains animaux et végétaux avaient eu la chance de développer une résistance aux radiations, au hasard des mutations.

L’être humain était bien sûr une exception, rassemblant çà et là l’intelligence et la technologie qui pouvaient lui permettre de survivre... après avoir été presque annihilé par cette même technologie. Des cendres de l’ancien monde renaissait une société primitive et impitoyable. Des groupes

de survivants s'organisaient localement et tentaient de restaurer un semblant de civilisation, mais à bien des endroits, c'était la loi de la jungle qui régnait.

C'est dans cet environnement hostile que deux silhouettes déambulaient, sur un petit chemin qui avait un jour été une route de village mais qui reliait désormais deux *no man's land*, en traversant une épaisse forêt recouverte de cette couche de neige qui ne fondait jamais. La plus grande des deux silhouettes était celle d'une femme qui ne pouvait avoir plus de trente ans mais dont les traits marqués lui en donnaient quinze de plus. Elle avançait d'un air assuré, les yeux rivés sur le chemin, une lampe de poche tendue dans la main droite.

De son autre main, elle serrait celle de la seconde silhouette, une petite fille d'environ huit ans. Elle était emmitouflée dans un manteau et une écharpe bien trop épais pour elle et coiffée d'un grand bonnet en laine, le regard triste et un peu perdu. Un regard qui n'avait vu que la détresse et la misère, trop jeune pour avoir gardé des souvenirs d'avant la Catastrophe.

Ce curieux tandem arrêta soudain sa marche silencieuse. Le faisceau de la lampe balaya le chemin et la forêt environnante de droite à gauche.

— Beebe ? murmura timidement la plus jeune.

— Attends une seconde, Evy, répondit l'autre à voix basse également, en continuant de scruter les environs.

Le faisceau de la lampe heurta une surface polie. La jeune femme se pencha en avant, et lâcha la main de la petite Evy pour épousseter l'objet en question. La neige tomba au sol et révéla une borne kilométrique.

— Sept-cent cinquante cinq... Nous sommes pourtant au bon endroit.

— Phoebe... j'ai peur.

La jeune femme se retourna et reprit la main de la petite dans la sienne. La petite prononçait rarement son nom exact : ce n'était pas un caprice. En tout état de cause, Phoebe avait peur elle aussi, même si elle préférait ne pas le montrer à la petite.

C'était la première fois qu'il leur faisait faux bond. Leur fournisseur était d'habitude un modèle de ponctualité, toujours au moment voulu à l'endroit voulu. Mais pas ce soir. Peut-être était-ce un simple retard sans importance, mais dans un monde chaotique, les pires hypothèses ne pouvaient être écartées d'un revers de la main.

Phoebe persistait à essayer de percer l'obscurité environnante, mais les bois et le chemin restaient désespérément vide. Le silence ambiant à peine troublé par le bruit d'un vent léger ne pouvait que confirmer ce constat.

Elle réprima un frisson. Il ne lui restait plus aucun antirad. Elles avaient avalé leurs derniers cachets une bonne heure plus tôt. Mais ensuite... combien de temps pouvaient-elles espérer survivre avant que les effets du manque ne se fassent ressentir? Phoebe avait un vague souvenir à moitié refoulé des victimes qui n'avaient pu s'en procurer suffisamment tôt après la Catastrophe. Les cheveux et les dents qui tombent. La peau qui se flétrit. Les vomissements, les douleurs, la folie. Et en fin de compte, la mort.

Le trafic d'antirads était devenu le point névralgique de la survie de l'espèce humaine. Nul ne savait réellement d'où venaient ces cachets et qui les mettait au point, mais une chose était sûre : après la Catastrophe, ils étaient devenus aussi indispensables que l'eau ou l'oxygène. Des rumeurs disaient que certains nantis avaient réussi à s'en passer en se terrant dans d'immenses bunkers isolés de l'air contaminé. Phoebe se demandait parfois si leur situation était enviable.

Aller et venir librement dans un environnement toxique ou être prisonnier dans une bulle saine ? Un enfer ouvert ou une prison dorée. . .

Le chaos n'avait en rien perturbé la règle fondamentale des sociétés humaines : celui qui contrôle la ressource a le pouvoir, et nul doute que les dealers d'antirads accumulaient de grands quantités des monnaies locales qui s'étaient développées après la Catastrophe. Seulement, un tel pouvoir et une telle richesse entraînaient inévitablement des convoitises et les règlements de comptes étaient légion. Si son fournisseur était mort, Phoebe n'avait plus qu'à se mettre à la recherche de son assassin. . . et probable successeur.

Elle se remit en route, entraînant Evy avec elle. Trouver un contact n'allait pas être simple. Rares étaient ceux qui partageaient leurs tuyaux : hors de question de fragiliser leur propre approvisionnement. D'après ce qu'elle savait, son fournisseur opérait depuis un bidonville quelques kilomètres plus loin sur le chemin où Evy et elle se trouvaient. Elles n'y avaient jamais mis les pieds. Les environs des planques de dealers étaient réputées pour être des hauts lieux de violences, et Phoebe ne souhaitait pas exposer Evy à plus de risques encore. Même si cela impliquait de devoir se déplacer régulièrement pour se fournir.

— Beebe, où est-ce qu'on va ?

La petite n'avait pas murmuré cette fois et sa voix, bien que faible, sembla déchirer le voile du silence qui pesait sur la forêt. Phoebe aurait pu jurer voir les arbres frémir.

— À la ville, dit Phoebe à voix basse.

— Il n'est pas là, le monsieur aux médicaments ?

— Non. . . mais ne t'inquiète pas, on va en trouver un autre. On sera bientôt arrivées et. . .

Phoebe se tut soudainement. Le faisceau de sa lampe de poche s'était posé sur une excroissance sur le chemin, à

quelques mètres de là. Quelque chose qui n'était pas encore recouvert par la cendre et la neige et qui, de fait, ne devait pas être ici depuis bien longtemps.

— Reste là, dit-elle à Evy avant de lui lâcher la main.

Elle s'avança doucement vers la forme, d'un pas léger dont les craquements sur la neige étaient presque inaudibles. Elle eut un haut le cœur en discernant le rouge caractéristique d'une mare de sang mais n'en laissa rien paraître pour ne pas inquiéter la petite. Il s'agissait peut-être d'un simple animal mort. À moins que...

Non. C'était un corps humain qui gisait là. Phoebe braqua le faisceau de sa lampe sur le visage et ne put, cette fois, réprimer un cri d'horreur. La peau était arrachée, lacérée comme si une bête enragée avait mordu et dévoré une partie du visage. Le reste du corps était dans un état tout aussi piteux, écorché, déchiqueté, à peine identifiable comme un corps humain. Phoebe pouvait tout juste reconnaître son fournisseur d'antirads derrière ce visage à demi-détruit et frappé d'une expression d'horreur figée.

— Beebe! s'exclama la petite alertée par son cri. Qu'est-ce que c'est?

— Reste en arrière, Evy! C'est juste un animal mort mais ne t'approche pas s'il te plaît.

Phoebe, luttant de toutes ses forces contre la nausée, posa une main sur le torse ensanglanté du pauvre homme. Le corps était encore tiède, la mort était récente. « Il faut qu'on parte d'ici très vite » pensa-t-elle.

Elle discerna une arme de poing à la ceinture de l'homme, rangée dans un étui ouvert. Il n'avait de toute évidence pas eu le temps de la dégainer pour se défendre... Elle retira délicatement l'arme de l'étui et l'examina : elle était lourde, chargée, prête à servir. Phoebe la rangea dans la poche intérieure de son manteau et parcourut des yeux la

forêt alentour en la balayant de sa lampe torche. Le faisceau hachuré par les arbres dessinait une myriade d'ombres de créatures démoniaques. Impossible de distinguer si l'une d'elles était plus qu'une silhouette d'arbre un peu tordu...

— Allez viens, dit Phoebe en prenant soin de contourner le corps de l'homme. Inutile de nous attarder par ici...

La petite Evy ne se fit pas prier et courut se pendre à nouveau à la main de Phoebe. Elles se remirent en marche à une allure beaucoup plus soutenue. Phoebe aurait couru si elle avait été seule. Elle tressaillait à chaque craquement de neige, chaque bruissement dans les arbres... Elle ignorait quel genre d'animal sauvage rôdait dans ces bois, elle n'en avait jamais croisé et savait que certaines espèces avaient muté de façon étrange. Mais peut-être était-ce un prédateur parfaitement naturel. Un ours, un loup...

Plus elle s'avavançait sur le chemin, plus elle imaginait mille bruits troubler le silence de la forêt, plus les arbres traversés par la lumière semblaient se mouvoir dans un ballet sordide. Son malaise finit par l'emporter et, n'y tenant plus, elle prit Evy dans ses bras et se mit à courir en faisant de son mieux pour maintenir le faisceau de sa lampe droit sur le chemin.

Les craquements s'intensifiaient et il lui semblait de plus en plus improbable qu'ils ne fussent que le produit de son imagination. Evy la serrait très fort, elle aussi terrorisée, quand Phoebe s'arrêta net. Une silhouette qui ne pouvait être celle d'un arbre lui barrait le chemin. Une silhouette humaine, immobile. À cette distance, et malgré la lumière de sa lampe, Phoebe ne pouvait voir son visage.

— Qui va là? dit-elle d'une voix forte en essayant de paraître assurée.

L'homme ne répondit pas et ne bougea pas d'un centimètre. Phoebe passa doucement la lampe torche dans son autre main. Il était plus difficile de la maintenir droite car

Phoebe pesait sur son bras gauche, mais elle était maintenant prête à saisir l'arme qui dormait sagement dans sa poche intérieure. Elle s'adressa une nouvelle fois à l'homme :

— Est-ce que vous parlez ma langue ?

Toujours aucune réponse. Mais cette fois, l'homme fit quelques pas en leur direction. Phoebe serra un peu plus fort Evy contre elle.

— N'approchez pas ! Pour la dernière fois, identifiez-vous !

Mais l'homme était sourd aux appels de Phoebe. Elle s'aperçut alors que, derrière lui, d'autres personnes s'avançaient également. Deux, trois... Elle ne pouvait en distinguer plus à cette distance, mais leur attitude n'avait rien d'amical. Elle sortit l'arme et la pointa vers l'homme.

— Je vous ai dit de ne pas approcher ! Arrêtez-vous immédiatement ou je tire !

— Beebe !

Le cœur de Phoebe fit un bond dans sa poitrine : Evy avait la tête posée sur son épaule et avait vu quelque chose derrière elle. Phoebe se retourna vivement pour tomber nez à nez avec une créature qui se tenait là, à moins d'un mètre. Dans l'obscurité ambiante, Evy n'avait pu la remarquer plus tôt. La créature était hideuse. Elle avait sans doute été un être humain auparavant, mais le premier mot qui serait venu à l'esprit de Phoebe pour la décrire était « goule ». Elle était décharnée, avait le teint cireux, les yeux exorbités et injectés de sang, un crâne chauve et une bouche grande ouverte et à moitié édentée.

Phoebe poussa un hurlement et, dans un réflexe désespéré, leva son arme et appuya sur la gâchette. Une balle se logea dans le front de la créature qui s'écroula, tuée sur le coup. Le bruit de l'arme fit l'effet d'un coup de tonnerre qui

résonna longuement et dont l'écho rebondit sur chaque arbre de la forêt.

Le temps resta suspendu quelques instants alors que le bruit s'évanouissait. Phoebe aperçut, horrifiée, d'autres créatures similaires approcher derrière celle qu'elle venait d'abattre. Dans son dos, l'autre groupe qu'elle avait remarqué en premier lieu continuait également sa marche, plus rapidement cette fois. Evy et elle étaient encerclées. Phoebe reprit son sang froid et leva à nouveau son arme.

— N'APPROCHEZ PAS! hurla-t-elle. Votre petit pote a vu ce qui arrivait quand on m'approchait! Si vous ne voulez pas le rejoindre, vous restez loin de nous!

Elle ignorait combien de créatures l'entouraient exactement et essayait de se souvenir du nombre de balles restantes dans le chargeur. Une douleur lui tordait le ventre alors qu'elle envisageait la possibilité qu'il y ait une véritable armée dissimulée dans l'ombre. Les goules avançaient toujours et commençaient à grogner. Rien d'intelligible ne sortait des immondes orifices qui leur servaient de bouches, seulement des râles glaçants d'inhumanité.

Phoebe appuya de nouveau sur la gâchette. Une autre silhouette s'écroula en soulevant un petit nuage de poussière. Les autres ne se découragèrent pas et accélérèrent même l'allure. Phoebe savait qu'elle ne pouvait espérer les mettre toutes hors d'état de nuire suffisamment rapidement. Les goules étaient presque à portée de main... Son cerveau tournait aussi vite que possible : elle devait prendre une décision ou mourir. Elle regarda furtivement tout autour d'elle. Le chemin était bouché des deux côtés...

La forêt! Sans y réfléchir à deux fois, elle plongea dans le talus qui longeait le bord du chemin. Evy poussa un cri apeuré mais elles se retrouvèrent vite sur la terre ferme : le talus était beaucoup moins profond qu'il n'y paraissait.

Phoebe reprit son équilibre avec difficulté, Evy toujours pendue à son cou, et se mit à courir à travers les bois. Elle entendit rugir les créatures derrière elle mais ne prit pas la peine de se retourner. La forêt était dense et il lui fallait rester concentrée pour se faufiler entre les arbres.

Les branches lui éraflaient le visage et elle s'efforçait de protéger Evy. Où aller? Quel refuge espérer trouver dans ce bois mourant? Les arbres offraient une protection bien mince face aux créatures, et Phoebe n'avait quitté un péril que pour se jeter dans un autre. Son seul espoir était que leurs poursuivants s'épuisent avant elle... s'il était toutefois possible de les épuiser. Evy pleurait silencieusement sur l'épaule ballottante de Phoebe. Elle aussi devinait que même si par miracle elles échappaient à leurs agresseurs, il leur serait presque impossible de retrouver leur chemin à travers la dense forêt...

Phoebe jeta aussi rapidement que possible un œil en arrière. Elle ne put distinguer que deux ou trois goules à quelques mètres seulement. Les autres avaient-elles abandonné la poursuite? S'étaient-elles laissées distancer ou suivaient-elles encore un peu plus en arrière? Elle tourna à nouveau la tête et tira une balle en direction de la goule la plus proche. Une branche d'arbre éclata : elle avait manqué sa cible.

Elle poussa un juron : elle ne pouvait pas se permettre de gaspiller des munitions. La fatigue commençait à la gagner. Ses muscles lui faisaient l'effet d'être en feu et seule l'adrénaline lui donnait l'énergie de continuer. Soudain, le sol se déroba sous ses pieds. Un froid glacial lui ligota fermement les jambes et la fit tomber à genoux. Evy lui échappa des bras, tout comme sa lampe torche, et roula sur le sol un peu plus loin, sa chute amortie par la neige.

Phoebe avait, sans le voir, plongé ses deux jambes dans un ruisseau à demi-gelé. Il ne faisait pas plus de 50 centimètres de large et elle aurait pu facilement l'enjamber si seulement elle l'avait vu. La couche de glace avait cédé sous son pas lourd et paniqué. L'eau glacée lui transperçait les jambes et les pieds, la tétanisant sur place. Elle vociféra en tentant en vain d'ordonner à ses muscles sous le choc de bouger. Se relever, faire un pas, ramper même... N'importe quoi pour sortir vite de ce bourbier qui la paralysait.

Evy s'était relevée. Grâce à l'élan de Phoebe, elle n'avait pas été mouillée et était saine et sauve. Elle courut et tendit les bras pour aider Phoebe à sortir du ruisseau. Mais Phoebe entendait, derrière elle, les goulées qui rattrapaient l'avance qu'elle avait difficilement réussi à prendre.

— Evy, sauve-toi! cria-t-elle. Cours!

Mais la petite ne bougeait pas et essayait désespérément d'attraper Phoebe, à tel point que celle-ci avait peur de la voir basculer dans le ruisseau à son tour.

— Prends la lampe et sauve-toi!

Evy avait une expression d'horreur sur le visage et Phoebe sut que les créatures étaient juste derrière. Elle se jeta en avant en se retournant d'un mouvement vif et, le dos plaqué sur le bord du ruisseau, elle fit feu à plusieurs reprises en direction des ombres qui se jetaient sur elle. Plusieurs silhouettes s'écroulèrent dans un répugnant concert de râles et de bruits de chair. Les coups de feu illuminaient la forêt comme des éclairs, découpant les formes bancroches des arbres morts dans un vacarme assourdissant. Phoebe ne vit qu'une ombre passer au-dessus d'elle, suivie d'un cri déchirant de petite fille.

— EVY! s'écria-t-elle.

Ils l'avaient prise. Phoebe se releva et, poussée en avant par les gémissements d'Evy, parvint à s'extirper du ruisseau.

Les goules qui n'avaient pas péri sous ses balles s'éloignaient maintenant. L'une d'entre elles tenait fermement la petite Evy dans ses bras décharnés.

Phoebe ferma son esprit à la douleur qui tirillait ses jambes dégoulinantes d'eau glacée et se rua à leur poursuite. Les goules filaient à une vitesse dont Phoebe ne les aurait pas cru capables au premier abord. Elle courait aussi vite que ses membres transis le permettaient, mais c'était sans espoir. Ses articulations faiblissaient à chaque enjambée et ses poumons en feu peinaient à acheminer assez d'oxygène vers ses muscles pour lui permettre de tenir la distance. Dans un dernier sursaut d'énergie, elle leva son arme. Elle ne put se résoudre à viser le ravisseur d'Evy par peur de l'atteindre elle et abattit à la place la créature la plus proche. Puis elle s'écroula sur le sol et roula sur quelques mètres, dans un grand nuage de neige et de cendre.

Au loin, les bruits de course des créatures s'atténuèrent. Evy était perdue. Phoebe poussa un long hurlement de douleur. Elle resta ainsi, étendue dans la neige pendant plusieurs minutes. Des larmes coulaient et se solidifiaient sur ses joues, elle sentait sa peau la brûler. Tout était fini, ils avaient pris Evy. Ils avaient pris Evy... La réalité était une écharde qui lui transperçait le cœur. Plus froide que la neige sur laquelle elle reposait. Plus froide que l'eau qui imbibait son pantalon et ses chaussures.

Ils avaient pris Evy.

2. Le monde est si laid maintenant

Lorsque enfin elle trouva la force de se redresser, ses jambes ne répondaient plus, mais elle le remarqua à peine, hagarde. Quelle importance? Elle avait perdu Evy, la seule

personne qui comptait dans sa vie, la seule lueur de bonheur faiblarde qui éclairait son quotidien depuis la Catastrophe.

Elle entendit un faible râle à quelques mètres de là. C'était la créature agonisante sur laquelle elle avait tiré avant de s'effondrer. Son chagrin se mua en quelques secondes en une fureur noire, une haine aveugle. Elle rampa vers la créature qui reposait un peu plus loin, traînant ses jambes engourdis derrière elle.

— Espèce de saloperie ! cracha-t-elle en attrapant la goule par ses vêtements en lambeaux. Où est-ce qu'ils l'ont emmenée ? Où ? Réponds-moi !

La bête était mourante, la respiration sifflotante et les yeux à demi clos. Un plaie béante lui perforait le torse. Il était difficile de savoir si elle aurait été capable de s'exprimer de manière intelligible en d'autres circonstances, mais elle ne produisait alors que des gargouillis.

— RÉPONDZ-MOI ! OÙ EST-ELLE ? QU'EST-CE QUE VOUS ALLEZ FAIRE D'ELLE ?

Phoebe se mit à la frapper au visage en continuant de s'égosiller. La goule était agitée de spasmes à chaque coup et poussait des grognements de plus en plus faibles. Phoebe était plongée dans une frénésie destructrice, ravageant le visage de la bête en y mettant toute sa rage, réduisant cette immondice à peine humaine à néant.

— Je crois qu'il ne vous répondra plus, dit une voix étrangère.

Un homme se tenait tout près d'elle. Il était âgé, enveloppé dans un grand manteau et tenait un fusil le long de sa jambe. Il avait de longs cheveux blancs et une courte barbe qui rehaussait son visage fatigué. Il regardait Phoebe s'acharner sur la bête avec une sorte de sourire désabusé, triste mais bienveillant.

Elle arrêta brusquement de frapper la bête au sol. Celle-ci cessa de bouger et resta silencieuse. Phoebe s'aperçut alors que la tête de la créature n'était plus qu'un amas informe de chairs, d'os et de sang. Elle repoussa ce cadavre et s'essuya les mains sur le sol, écœurée. Elle se rendit subitement compte de l'odeur qui s'en échappait et qui était insupportable.

— Attendez, dit l'homme, laissez-moi vous aider.

Il posa son fusil à terre et vint porter secours à Phoebe qui put ainsi se mettre assise. Sa fureur s'apaisait maintenant. Elle jeta un dernier œil dégoûté à sa victime qui gisait, la tête écrasée sur le sol. Elle ne se serait pas imaginée capable de faire cela à un autre être vivant... Mais pouvait-on qualifier ces créatures de vivantes? Phoebe s'enfouit la tête dans les bras et se remit à sangloter...

— Ils l'ont prise, ils l'ont prise...

— Un problème à la fois, dit l'homme calmement en déposant un gros sac à dos sur le sol. Vous êtes trempée, vos orteils vont tomber si on ne fait rien. Mettez déjà ça...

Il avait sorti un pantalon de son sac à dos. Le vêtement était vieux et rapiécé et probablement beaucoup trop grand pour Phoebe. Elle dévisagea l'homme. Elle tremblait comme une feuille, paralysée par le froid. Mais s'il imaginait une seule seconde qu'elle allait retirer son pantalon devant lui...

— C'est un modèle masculin et il fait probablement trois tailles de trop pour vous, mais ce n'est pas vraiment le moment d'être difficile, n'est-ce pas?

Puis, comme s'il avait lu dans ses pensées, il ajouta avec un petit rire :

— Si vous avez peur que je vous reluque, vous pouvez toujours vous changer derrière un arbre pendant que je prépare le feu. J'ai aussi une paire de bottes de rechange... En les bourrant de chaussettes, vous devriez pouvoir compenser

la différence de taille. Oh, et je suggère qu'on s'éloigne un peu de cette bestiole puante.

Phoebe aurait voulu exprimer de la gratitude mais aucun mot ne daigna sortir de sa gorge sèche, la douleur d'avoir perdu Evy encore brûlante. Elle adressa simplement un signe de tête à l'homme qui parut s'en satisfaire comme d'un « merci » et qui commença à rassembler les morceaux de bois les plus secs qu'il pouvait trouver.

Phoebe alla se changer un peu plus loin. Les bois étaient calmes maintenant, les goules avaient disparu. En enfilant des vêtements secs, elles prit conscience que l'homme lui avait probablement sauvé la vie. Et elle s'en voulut en pensant aux quelques affaires de rechange qu'Evy et elle possédaient... et qui étaient restées dans la bicoque qu'elles habitaient, à des kilomètres de là.

Sa ceinture serrée et ses bottes fourrées, elle se sentait presque à l'aise dans ces vêtements. Certes, il s'agissait de vieilles loques qui devaient la faire ressembler à un sac à patates, mais elles tenaient chaud et c'était tout ce qui importait dans cette situation... Elle rejoint son sauveteur qui avait déjà allumé un feu qui grandissait petit à petit. Elle s'approcha de la chaleur et ses frissons s'estompèrent.

— Vous n'avez pas peur que cela les attire? murmura-t-elle dans un souffle en pointant du doigt la bête étendue morte à quelques mètres de là.

— Vous avez retrouvé votre voix, remarqua l'homme avec un sourire, c'est bien. Ne vous en faites pas, d'après mon expérience, la lumière a plutôt tendance à repousser ces sales bêtes qu'à les attirer...

— Votre expérience?

— Cela fait plusieurs semaines que je les observe. Je ne sais pas vraiment ce qui les a rendues... comme ça. Les radiations, j'imagine. En tout cas ce sont des êtres

répugnants, ça je peux vous le dire. J'ai vu ce qu'ils pouvaient faire à un être humain lorsqu'ils sont affamés... Pas joli à voir. Mais c'était bien la première fois que je les voyais faire dans l'enlèvement.

Phoebe leva la tête vers l'homme. Il avait donc eu le temps de voir ce qui s'était passé.

— Ils ont croisé ma route avec une petite fille sous les bras. Puis j'ai entendu un hurlement – le vôtre, je suppose – et je suis venu.

— Ils l'ont prise, dit Phoebe malgré la boule qui lui enserrait la gorge. Evy, ma petite sœur... Ils me l'ont prise.

— J'en suis désolé... J'aurais bien essayé de les arrêter, mais avec ce machin – il pointait son fusil du doigt – j'avais autant de chances de toucher votre petite sœur... Qu'est-ce qu'une jeune femme et une petite fille faisaient seules dans ces bois sinistres?

— On sait très bien se débrouiller seules, marmonna Phoebe en lançant un regard de défi à l'homme. Enfin... d'habitude. Il s'est passé quelque chose ce soir. Notre fournisseur est mort et puis... et puis ces *choses* nous ont attaquées. Et maintenant... Evy, oh...

Le vieil homme farfouilla dans son manteau quelques instants et lança un petit flacon à Phoebe. Elle l'attrapa au vol : il contenait une dizaine de cachets antirads.

— C'est cadeau. Voilà pour le problème du fournisseur. Encore que ce ne soit qu'une solution temporaire, je ne peux pas assurer l'approvisionnement pour deux personnes éternellement.

— Merci, monsieur...

— Valérien. On ne m'a plus dit monsieur depuis...

Il n'acheva pas sa phrase. Phoebe savait qu'il faisait référence au temps d'avant la Catastrophe. Avant l'écroulement de la civilisation. Elle avala un antirad.

La sensation de manque qui lui tirailait l'estomac disparut immédiatement, ce qui, à ce stade, n'était probablement qu'un effet psychologique, le médicament n'agissant pas si rapidement.

— Moi c'est Phoebe.

— Enchanté, Phoebe. Maintenant, voyons votre second problème : comment récupérer votre petite sœur.

— Quoi? s'écria-t-elle avec un regard interloqué. Parce que vous imaginez qu'elle est toujours *en vie*?

— Vous êtes si surprise? répondit-il en haussant un sourcil. Oh bien sûr, je ne parierais pas ma propre vie là-dessus, mais je pense qu'il est permis d'espérer. Lors des rares occasions où je les ai vus attaquer quelqu'un, je peux vous garantir qu'ils ne l'emportaient pas avec eux. La pauvre victime était dévorée sur place.

— Je pense que c'est ce qui est arrivé à mon fournisseur...

— Alors vous voyez de quoi je veux parler. Reste la question fondamentale : pourquoi ont-ils emporté votre petite sœur? C'est un mystère pour moi. Ce dont je suis certain, c'est que s'ils avaient voulu la tuer, ils auraient pu le faire immédiatement. Et vous avec. Ils devaient avoir une raison de ne pas le faire. Même si j'ai le plus grand mal à imaginer ce genre de bête *raisonner*...

Le vieux Valérien semblait se parler à lui-même et oublier la présence de Phoebe, perdu dans sa réflexion, les yeux rivés sur les flammes qui dansaient en crépitant. Ils restèrent assis là un moment, et Phoebe cessa peu à peu de frissonner, son corps réchauffé par le feu et son esprit revigoré par le mince espoir de retrouver Evy vivante. Alors que le feu faiblissait, Valérien leva les yeux vers Phoebe.

— Vous êtes d'attaque? Nous ne devrions pas tarder plus si nous voulons avoir une chance de suivre leurs traces avant que la neige ne les recouvre... Heureusement, ils étaient

nombreux et courraient très vite. Il y a fort à parier qu'ils nous aient laissé un joli petit chemin balisé jusqu'à leur repaire. Dans l'hypothèse où ils s'abritent effectivement dans un repaire ou quelque chose d'équivalent...

— Et une fois là-bas ?

— Ne me regardez pas comme le messie, Phoebe, je n'ai aucun plan et aucune botte secrète. Une fois là-bas, eh bien il faudra aviser. Tout dépendra de l'endroit, de leur organisation... Je n'ai aucune idée de ce que l'on va trouver. Je ne peux que vous aider à...

— Pourquoi ? l'interrompt brusquement Phoebe.

— Pourquoi ?

— Pourquoi est-ce que vous m'aidez ? Vous me donnez des habits, vous gaspillez de précieux antirads pour moi... et voilà que vous êtes prêt à vous battre ? Qu'est-ce que vous attendez en échange ?

Valérien la considéra un instant d'un air pensif.

— Cela va peut-être vous sembler difficile à croire, mais la réponse est toute simple : rien. Je n'attends rien en échange. Je vous ai aidée – je vous ai sauvée, si vous me passez cet accès d'orgueil – parce que je suis un vieux fou qui a encore la volonté désespérée de conserver un idéal de civilisation dans ce monde de chaos. L'entraide, la solidarité... Nous ne survivrons pas si nous nous comportons, comme le veut l'adage, comme des loups entre nous. Quant à vous aider à récupérer votre petite sœur et à éventuellement mettre une peignée à ces sales bestioles, eh bien... les raisons sont plus égoïstes, peut-être. Voilà des semaines que j'observe ces créatures : elles sont de plus en plus nombreuses. Comment ? Ça ne peut pas être le seul effet des radiations. Voilà ce que je voudrais découvrir, pour y mettre un terme. Je crains le jour où elles seront suffisamment nombreuses pour ne plus être effrayées par mes petits feux de camp et où je leur servirai de

repas. Pour tout vous dire, je suis trop vieux pour souhaiter mourir d'autre chose que de mon âge. Convaincue ?

Elle tentait de déceler de la ruse ou du mensonge dans les paroles du vieil homme, mais avec toute la volonté du monde et toute la méfiance presque malade qu'elle avait développée depuis la catastrophe, elle n'en trouva pas. Des êtres humains respectables subsistaient encore. Phoebe avait la prétention de penser en faire partie. De toute évidence, elle en avait trouvé un autre.

— Convaincue, fit-elle.

Ils se mirent donc en marche. Valérien n'avait pas menti : les créatures auraient pu se déplacer en char d'assaut et laisser moins de traces dans la neige. Même sans avoir la moindre expérience en filature, il était aisé de les suivre. La nuit était silencieuse et plus froide que jamais. Même à travers les vêtements chauds de Valérien, Phoebe sentait passer des courants d'air glacé.

Les minutes s'écoulaient lentement, rythmées par les craquements de leurs pas dans la neige, illuminées par deux faisceaux de lampes torches fendant les ténèbres. Les deux compagnons de fortune se turent pendant le trajet. Le film des dernières heures se répétait en boucle dans l'esprit de Phoebe. Le fournisseur mort... les créatures... la fuite... Evy... La petite Evy, seule et sans défense aux mains de ces immondes bêtes. La gorge de Phoebe brûlait toujours d'une douleur noyée de rage.

Petit à petit, les traces se faisaient plus estompées. Chaque minute apportait ses nouveaux flocons, ses nouvelles cendres qui se mélangeaient au sol et effaçaient la cohue des créatures... Lorsque cela fit plus de vingt minutes qu'ils marchaient, Phoebe commença doucement à perdre espoir. Quand bien même les goules n'avaient pas tué Evy sur place,

combien de temps était-il raisonnable d'espérer qu'elles ne lui aient fait aucun mal ?

Mais Valérien ralentit et fit signe à Phoebe de ne pas faire de bruit. Sa voix n'était qu'un murmure :

— Qu'est-ce que c'est que ça... ?

Bercée par la monotonie du trajet à travers les bois, Phoebe n'avait pas remarqué que la forêt avait perdu en densité. Elle n'avait pas non plus remarqué l'étrange forme dans le sol. Étrange car artificielle : un gros rectangle de six mètres sur quatre qui s'élevait légèrement de la terre. Une régularité géométrique qui détonait dans l'enchevêtrement chaotique des arbres et de leurs branches malingres.

Ils s'approchèrent silencieusement, d'un pas lent et prudent. Les traces des goules étaient presque entièrement effacées maintenant, mais l'on pouvait encore deviner leurs pas sur cette forme.

— On dirait un... un bunker, remarqua Phoebe. Un abri enterré.

— Oui... Je n'en ai jamais vu de mes propres yeux, mais cela ressemble aux images qu'on nous montrait au début de... de la Catastrophe. Se pourrait-il que nos créatures se soient réfugiées là-dedans ? Si c'est le cas, ce bunker n'aura servi à rien... Les personnes qui avaient pu s'y abriter n'auront été protégées des radiations que pour être décimées par une armée de goules. Regardez ça...

Les traces de pas des créatures s'arrêtaient au niveau d'un orifice qui perforait le milieu du grand rectangle au sol. Une trappe devait l'avoir obstrué un jour, mais elle avait visiblement été arrachée. Valérien pointa sa lampe torche vers le gouffre. Une longue échelle y plongeait à la verticale et disparaissait dans des ténèbres que le faisceau ne pouvait vaincre. L'odeur fétide que les créatures dégageaient

semblait y régner. Il n’y avait pas de doute possible : elles étaient à l’intérieur.

Phoebe fut prise d’un sentiment de nausée. Imaginer sa petite sœur, sa petite Evy, perdue dans cet enfer au milieu de ces bêtes puantes... Valérien capta son regard et n’y vit qu’une détermination sans faille : Phoebe aurait été chercher Evy jusqu’au fin fond de l’enfer. Valérien acquiesça en silence. « Une fois là-bas, il faudra aviser » avait-il dit.

3. Rien ne guérit, rien ne grandit

Sans dire un mot, Phoebe s’accrocha à l’échelle et entama sa descente. Au-dessus d’elle, Valérien suivait à quelques barreaux d’écart. Leurs pas lourds tintaient en écho dans le boyau. La puanteur s’intensifiait à mesure qu’ils s’éloignaient de la surface. Combien de créatures grouillaient dans ce bunker ? Combien d’obstacles entre Evy et ses sauveteurs ?

Arrivés au bas de l’échelle, Phoebe et Valérien observèrent en silence les environs. Un long couloir s’étendait devant eux et distribuait des pièces fermées par de grandes portes blindées de chaque côté. Le bunker semblait abandonné : s’il avait effectivement servi pendant la Catastrophe, ses habitants n’avaient pas dû y survivre bien longtemps.

Phoebe dégaina son arme et avança prudemment dans le couloir aux côtés de Valérien qui avait toujours son fusil dans les mains. De faibles bruits retentissaient mais il était difficile d’en deviner la nature ou la source. Un ronronnement sourd et continu paraissait émaner d’une activité soutenue quelque part dans le bunker. Sur combien de mètres carrés s’étendaient ses galeries ? Ils n’auraient su le dire.

La première porte sur la gauche était verrouillée. Phoebe pointa son arme vers le mécanisme de fermeture mais Valérien l'interrompit en levant son fusil :

— Permettez...

La serrure explosa sous l'action de l'arme de Valérien dans un grand fracas. Phoebe acheva la porte d'un coup de pied qui l'ouvrit à la volée en arrachant ce qui restait de la serrure. La pièce qui se dévoila devant eux était éclairée par de vifs néons et ils poussèrent une commune exclamation de surprise : l'électricité était devenue rare dans leur monde. La plupart des centrales d'avant la Catastrophe avaient été détruites ou abandonnées. Certains regroupements d'être humains se débrouillaient avec des installations locales de fortune : groupes électrogènes, barrages artisanaux, batteries... Les autres s'en passaient tout simplement.

S'il était évident qu'un bunker comme celui-ci devait avoir été conçu pour permettre une autarcie et donc produire sa propre énergie, il était inattendu qu'il soit encore en fonctionnement vu son état de délabrement général.

Ils s'avancèrent dans la pièce en essayant d'habituer leurs yeux à cette soudaine clarté qu'ils n'avaient plus connue depuis si longtemps. Elle était assez grande bien qu'aussi basse de plafond que le couloir dont ils venaient. De grandes caisses étaient empilées les unes sur les autres un peu partout, séparées par de grandes allées laissées vides pour permettre de circuler entre elles. L'ensemble donnait une étrange impression d'hygiène qui tranchait franchement avec la décrépitude de ce qu'ils avaient vu du bunker... et avec le chaos général du monde extérieur. Cette pièce était comme un vestige du passé, comme une salle d'opération chirurgicale flambant neuve au beau milieu d'un champ de ruine. Cela n'avait aucun sens. Ni Valérien ni Phoebe n'arrivaient à mettre des mots sur ce qu'ils ressentaient en

pénétrant dans cet endroit. Les bruits du bunker et l'odeur nauséabonde s'estompaient presque, comme si même l'air de cette pièce ne pouvait se mélanger à celui du couloir.

Phoebe marchait entre les caisses en essayant de faire taire la sensation de malaise qui lui picotait la nuque. Ce qui aurait ressemblé à un havre de paix pour tout être humain d'avant la Catastrophe était trop singulier pour être rassurant dans ce contexte.

Valérien s'approcha d'une caisse dont le haut semblait branlant et lui envoya un coup de crosse. L'une des planches céda. Il plongea une main à l'intérieur et en ressortit un petit sachet transparent.

— Nom de Dieu... Phoebe, regardez ça.

Il lui lança le sachet qu'elle attrapa au vol. En une seconde, elle comprit l'air abasourdi de Valérien.

— Des antirads? Est-ce que toute la caisse en est... Est-ce que toutes *les* caisses... ?

Valérien fit sauter le couvercle d'une autre caisse et en sortit d'autres sachets identiques. Phoebe fit de même et trouva le même contenu. Ils examinèrent les sachets sous tous les angles, en extirpèrent des pilules, les soupesèrent et les observèrent avec attention. Il n'y avait pas de doute possible :

— Une réserve d'antirads... De quoi fournir une ville entière pendant des mois...

Ils n'en croyaient pas leurs yeux. De l'or en sachet. Le médicament dont la totalité de ce qui restait de l'humanité était devenue dépendante. La rareté ultime, étalée en quantités astronomiques dans la pièce la plus improbable possible. Phoebe ne put s'empêcher de glisser quelques sachets dans les poches de son manteau. Elle voulait croire que c'était l'instinct de survie, mais c'était surtout la dépendance qui guidait ses gestes.

— Il faut qu'on mette tout ça à l'abri, il faut qu'on en prenne autant que possible et...

— Phoebe ?

— Comment est-ce qu'on peut transporter tout ça ? On pourra tenir des mois avec ça et ensuite...

— Phoebe ?

— QUOI ? s'écria-t-elle d'une voix plus agressive qu'elle ne l'aurait voulue.

Valérien la dévisagea un instant. Elle avait le regard fou et le souffle court, des dizaines de sachets d'antirads serrés dans ses bras.

— Phoebe, nous sommes ici pour Evy. Pour sauver votre petite sœur, vous vous souvenez ?

La voix calme et rationnelle de Valérien lui fit l'effet d'une claque. Elle lâcha les sachets qui tombèrent lourdement sur le sol. Elle avait oublié Evy. Ces maudites pilules lui avaient sorti sa petite sœur de l'esprit. Elle se sentit écoeurée par sa propre attitude. Était-elle devenue à ce point accro ?

— Vous avez raison, fit-elle piteusement. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Ce sont des drogues, Phoebe. Elles nous protègent contre les radiations, mais il y a un prix à payer. Nous sommes dépendants. Vous avez déjà connu l'état de manque. Ici, vous avez ressenti l'effet inverse face à l'abondance. Ne vous en voulez pas... Quel autre choix avons-nous ? Quelle alternative y-a-t-il à prendre ces médicaments ? Se laisser irradier et devenir une de ces sales goules puantes ?

— Alors là, je vous trouve un peu dur.

Ce n'était pas Phoebe qui avait parlé. Elle et Valérien se retournèrent d'un même mouvement. Au fond de la salle se trouvait une porte ouverte qu'ils n'avaient pas remarqué. Un homme venait d'entrer par là. Il était grand et mince, portait une blouse blanche et des lunettes rondes teintées. Ses courts

cheveux noirs plaqués vers l'arrière de son crâne luisaient de cire. Aucune expression n'anima son visage. Par instinct de préservation, Phoebe pointa son arme vers lui.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme eut un petit rire dénué de joie qui provoqua un frisson chez Phoebe.

— C'est plutôt moi qui devrais poser cette question... Vous entrez chez moi sans y avoir été invités... Vous défoncez mes portes... Vous pillez mes réserves... Vous insultez mes enfants...

— Vos enfants ? l'interrompit Valérien.

— « Sales goules puantes », dit-il en détachant bien chaque mot. Ce sont vos paroles. Je les trouve blessantes. Mes enfants n'ont aucun problème d'hygiène et je peux vous garantir qu'ils sont tout ce qu'il y a de plus humains. Et pour l'odeur eh bien... je suppose qu'on ne peut pas vraiment les tenir responsables de ce qui émane de leurs corps. Vous non plus ne sentiriez plus très bon si votre peau se décomposait sur votre chair.

Il avait prononcé cette dernière phrase avec le même petit rire. Il était terrifiant. Sa voix était douce mais froide, sans vie. Sa simple présence dans la pièce donnait des hauts-le-cœur à Phoebe et Valérien. Il était beau, propre et net, mais d'une certaine manière il était plus répugnant que les goules.

— Oh, ne prenez pas ces airs, poursuivit-il. Bien sûr que ce ne sont pas mes *vrais* enfants. Mais c'est un petit peu ma famille, pas vrai les enfants ?

Il s'était retourné sur ces mots et quatre créatures similaires à celles qui avaient attaqué Phoebe et Evy dans les bois firent leur entrée. La lumière artificielle les rendait encore plus repoussantes qu'à l'air libre. Leur odeur fétide envahit la pièce. Elles poussaient toujours leurs râles immondes mais restaient calmes, en retrait. « Le calme avant

la tempête » pensa sombrement Phoebe. Sur un simple mot de l'homme en blouse blanche, elles déchaîneraient leur folie meurtrière, cela ne faisait aucun doute.

— Vous avez d'étranges façons de traiter votre « famille », fit remarquer Valérien. Vous les laissez subir les radiations et se transformer en... en *ça*... alors même que vous avez de quoi les soigner. En quantités démentielles, d'ailleurs...

L'homme prit un sourire moqueur. Il semblait s'amuser énormément de la situation, comme une personne consciente de sa supériorité et qui joue avec des insectes avant de les écraser.

— Les radiations? C'est une idée cocasse. Je dois admettre que le nom est trompeur : antirad pour anti-radiation, n'est-ce pas? Encore faudrait-il qu'il y ait des radiations contre lesquelles se protéger...

— Qu'est-ce que vous racontez? dit Valérien d'un air agacé. La Terre est devenue une poubelle radioactive, tout le monde le sait. Nous ne pouvons pas survivre sans antirad.

— Parce que vous avez essayé? se moqua l'homme doucement. Vous prétendez savoir ce qui arrive lorsque l'on ne prend pas mes petites pilules. Quelles preuves avez-vous?

— Eux, dit Phoebe avec véhémence. Vos glorieux *enfants*. Voilà ce qui arrive quand on ne prend pas d'antirad.

— Perdu, dit l'homme en affichant toujours un sourire glacé. Voilà ce qui arrive quand on en *prend*.

En riant devant l'air estomaqué de Phoebe et Valérien, il sortit une poignée d'antirads de la poche de sa blouse et les jeta par terre. En un éclair, les quatre créatures se jetèrent féroce­ment dessus, se griffant les unes les autres en essayant d'attraper les cachets. En moins de trois secondes, il n'y avait plus un antirad sur le sol. Valérien et Phoebe restèrent figés, frappés d'horreur. L'homme continuait de jubiler :

— C'est l'histoire d'une tribu d'une région désertique qui remercie chaque jour leur Dieu de ne pas faire tomber le déluge sur eux. Ils n'ont aucune assurance qu'il se mettrait à pleuvoir s'ils cessaient de prier, mais pourquoi prendre le risque ? Sauf bien sûr, si le revers de la médaille c'est...

— Se transformer en une bête immonde, murmura Valérien d'un air accablé.

— Je vous ai déjà dit de ne pas être insultant avec mes enfants, fit l'homme d'un air faussement grondeur. Mais vous avez saisi l'idée. Bien entendu, il faut des semaines, des mois de travail pour arriver à ce beau résultat. Et ne pas lésiner sur les doses...

Il indiqua les quatre créatures qui avaient repris leurs places derrière lui. Phoebe comptait silencieusement dans sa tête. Combien de temps s'était-il écoulé depuis la Catastrophe ? Depuis combien de temps avaient-elles, Evy et elle, commencé à prendre des antirads ? Combien en prenaient-elles par jour ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'homme ajouta :

— Mais pour une raison étrange, il semble que le processus soit plus rapide si le sujet est jeune. La croissance aide, vous voyez...

— Evy, fit Phoebe dans un souffle. Qu'est-ce que vous avez fait d'elle ?

— Moi ? Rien du tout. C'est vous qui avez tout fait. Jour après jour, pilule après pilule... elle est déjà à un stade avancé, même si cela ne se voit pas encore. Je ne voulais que vérifier ce que je savais déjà. Mais en définitive, vous êtes la seule responsable.

— Espèce de salopard, s'écria Phoebe en essayant de faire taire l'horrible sentiment de culpabilité qui l'envahissait. Où est-elle ? OÙ EST-ELLE ?

— Au fond du couloir, porte de droite. Mais vous avez tort de vous énerver. Elle sera probablement plus à son aise ici, avec les siens.

Phoebe avait la main crispée sur son arme toujours braquée sur l'homme. Son doigt pressait doucement la détente, à la limite du coup de feu. Elle tremblait de tous ses membres. Ça ne pouvait pas être vrai, il mentait. S'était-elle empoisonnée chaque jour un peu plus ? En entraînant Evy dans sa spirale infernale ? Mais non. Les radiations étaient réelles. La Catastrophe, la Catastrophe... Elle s'en souvenait, elle y était. Et pourtant... comment avait-elle commencé à prendre ces antirads ? Les jours qui avaient suivi la Catastrophe étaient flous dans son esprit. Se pouvait-il... ? Valérien était tout aussi livide, et elle pouvait presque voir son esprit suivre le même cheminement que le sien. Était-ce le traumatisme de la Catastrophe qui rendait leurs souvenirs flous ou bien... ?

— Et d'ailleurs, reprenez l'homme, vous aussi, vous seriez chez vous ici. Oh, bien sûr, la petite va évoluer plus vite que vous deux, mais vous y viendrez, soyez-en certains. On ne décroche pas de mes petites pilules comme ça... Vous êtes les bienvenus parmi les vôtres. Je peux sans doute vous trouver un matelas dans un coin, ajouta-t-il en ricanant.

Cette fois, ce fut Valérien qui perdit son sang froid. Il leva son fusil vers l'homme en le fixant d'un regard noir. Les créatures commençaient à s'agiter en comprenant le danger qui guettait leur maître.

— Mon bonhomme, dit Valérien d'un air assuré, je suis flatté de ta proposition. Mais si tu veux m'allonger quelque part, il faudra que ce soit dans un cercueil, parce que je n'ai pas franchement l'intention de rejoindre ta sale troupe de cireurs de pompes en décomposition.

L'homme perdit son sourire et prit pour la première fois un air résolument menaçant. Si l'on avait pu distinguer ses yeux derrière ses lunettes teintés, on y aurait vu des éclairs.

— Cela peut s'arranger, dit-il d'un air glacé.

Et il attrapa une autre poignée d'antirads dans sa poche et la lança en direction de Valérien et Phoebe. Alors que les cachets rebondissaient sur eux, les créatures s'élançèrent dans leur direction, un air dément et affamé sur leurs visages.

— Phoebe, cria Valérien, courez ! Allez chercher la petite, vite ! MAINTENANT, PHOEBE !

Sans réfléchir, Phoebe se jeta vers le couloir. Un coup de fusil retentit derrière elle. L'une des créatures était à terre. Elle n'eut pas le temps d'en voir plus. Elle ralluma sa lampe de poche et se rua vers le fond du couloir sombre qu'ils avaient à peine exploré un peu plus tôt.

Elle dépassa plusieurs portes fermées puis se retrouva face à un mur. Dernière porte à droite... Pourquoi l'homme lui aurait-il dit la vérité ? S'il avait menti sur le reste ? Et s'il n'avait pas...

Elle cessa de s'interroger. Derrière elle, des bruits de lutte continuaient à résonner. Est-ce que Valérien pourrait avoir le dessus sur ces sales bêtes ? Et sur l'homme démoniaque qui semblait leur servir de maître ? Elle ouvrit la porte d'un coup de pied en braquant sa lampe et son arme vers l'intérieur. La pièce était éclairée par des néons, tout comme la réserve à antirads. La même étrange impression de propreté s'en dégageait. Cette pièce était plus petite et bordée de plans de travail couverts de ce qui ressemblait à du matériel médical. Au centre trônait une sorte de table d'opération.

— Evy !

La petite était allongée sur la table, inconsciente mais entière. Elle ne portait aucune marque de maltraitance. Phoebe se précipita pour la prendre dans ses bras.

— Evy, réveille-toi !

La petite ouvrit doucement les yeux et les referma presque aussitôt. Elle n'était qu'endormie, probablement droguée. Phoebe poussa un soupir de soulagement et quitta la salle sans demander son reste, Evy dans ses bras.

Seuls le couloir et la longue échelle les séparaient de la surface. Les bruits s'étaient tus, le bunker était redevenu silencieux. Phoebe s'avança avec hâte. La petite se réveillait petit à petit dans ses bras, insensible aux battements de cœur frénétiques de sa grande sœur. Elle poussait de petit gémissements que Phoebe ne connaissait que trop bien : elle ressentait les effets du manque. Le ventre qui se tord de douleur. . . le sang qui bat aux tempes. . . la sensation d'avoir la tête qui éclate. . . et le désir fou et incontrôlable d'avaler un petit cachet.

Lorsqu'elle arriva au niveau de la salle où elle avait laissé Valérien, elle constata que la bataille s'était rapidement terminée. Dans l'entrebâillement de la porte gisait le corps sans vie de Valérien. Des plaies béantes luisaient sur son torse et son cou. Phoebe s'accorda quelques instants de tristesse en regardant la dépouille de celui qui l'avait sauvée et l'avait aidée à récupérer Evy. Le pauvre vieux aurait sans doute terminé tranquillement sa vie s'il n'avait pas croisé sa route. Mais les sentiments de culpabilité qui habitaient Phoebe ne pouvaient enfler plus. Il était trop tard pour réparer bien des choses.

Elle continua à avancer dans le couloir en jetant un œil dans la pièce où le combat avait eu lieu. Deux des quatre créatures gisaient mortes sur le sol. Il n'y avait aucune trace des autres. Evy se mit à gémir de plus belle et Phoebe poursuivit sa marche. Mais elle s'arrêta très vite : l'homme en blouse blanche lui barrait le chemin. Il se tenait droit avec son éternelle expression narquoise sur le visage, juste devant

l'échelle qui menait à la surface. Phoebe se sentit à nouveau submergée par la haine.

— Laissez-moi passer! cria-t-elle en braquant l'arme sur lui pour la seconde fois.

— Ça ne changera rien, dit l'homme dans un rire glaçant.

Le processus est en marche.

— C'est faux! Nous ne prendrons plus jamais d'antirads, le processus s'arrête là!

L'air amusé de l'homme se faisait de plus en plus franc. Il ne faisait aucun doute qu'il prenait un plaisir sadique à torturer ses victimes.

— Une bien jolie histoire, mais vous n'en aurez jamais la force. Écoutez-la pleurer, la petite. Pouvez-vous le supporter? N'avez-vous pas envie de lui donner juste une toute petite pil... .

Il ne put finir sa phrase. Phoebe avait pressé la détente. La balle traversa l'un des verres teintés des lunettes de l'homme et alla se fichier dans le mur en béton derrière lui. Les lunettes brisées et la grande blouse blanche s'étalèrent par terre, mais il n'y avait aucun corps. L'homme s'était volatilisé, ne laissant que des habits vides derrière lui.

Phoebe resta interdite plusieurs secondes, le bras toujours en l'air, le canon de son arme fumant. Qu'était donc cet être qui pouvait disparaître ainsi? Aucun autre bruit n'agita le bunker alors que résonnait encore le coup de feu. Il était réellement parti. Evy ouvrit les yeux et regarda Phoebe avec un regard implorant.

— Beebe... j'ai mal.

— Je sais, ma puce, je sais.

Phoebe enjamba les vêtements du mystérieux homme et entreprit de gravir l'échelle, Evy accrochée à son cou. Le froid glacial de l'extérieur s'engouffrait avec force dans le conduit.

— Ça va aller, ça va aller... On sera bientôt dehors...

Mais la petite continuait de pousser des plaintes et des gémissements. À chaque barreau de l'échelle, Phoebe sentait la douleur d'Evy grossir, grossir... La surface semblait s'éloigner à chaque pas.

— Beebe...

La voix d'Evy était de plus en plus faible et de plus en plus suppliante. Phoebe tentait de garder son calme et de ne pas montrer sa panique à la petite. Seuls quelques mètres les séparaient de la sortie.

Et puis la petite se mit à pleurer pour de bon. Phoebe ne l'avait jamais entendue pleurer ainsi. Elle pleurait comme une adulte, comme si sa douleur était celle d'une personne âgée en fin de vie. Phoebe ne put en supporter d'avantage. Elle sortit de sa poche l'un des cachets antirads qu'elle avait volés dans la réserve en bas. Sa main tremblait lorsqu'elle introduisit la pilule dans la bouche de la petite Evy. Juste une, pensa-t-elle, la dernière... la dernière...

— Ne t'inquiète pas, lui dit-elle en commençant à pleurer elle aussi. Tout ira bien...

La petite commença à mieux respirer et cessa ses gémissements. Elle sembla presque se rendormir avec un air serein sur le visage. Phoebe reprit doucement son ascension, tremblante.

— Tout ira bien...

Un vent froid parsemé de flocons commença à lui caresser le visage. Au-dehors, la neige continuait de tomber.

Le point de départ de chaque nouvelle est différent. Pour La Planète éteinte, c'est à partir de la situation initiale que j'ai inventé le récit; l'histoire de Steve est principalement orientée vers la révélation du twist final; Mars bipolaire s'articule autour d'éléments symboliques de l'âge d'or de la SF.

Pour Et l'enfer était si froid, c'est tout d'abord une ambiance qui a motivé l'écriture, bien plus qu'une histoire. J'avais en tête ces images de forêts désolées, de cendres qui tombaient, cet univers très sombre et angoissant... et au milieu, deux silhouettes perdues et qui luttent pour survivre. Il y a probablement une inspiration lointaine de la scène des Misérables où Jean Valjean vient aider la petite Cosette, terrorisée dans la nuit noire, à porter son seau. Quant à l'histoire en elle-même, elle est très librement basée sur le mythe d'Orphée et Eurydice (les noms des personnages aussi).

J'ai eu beaucoup de mal à trouver le titre. Finalement, j'ai utilisé des fragments de paroles traduites de la chanson Great Big White World de Marilyn Manson, à la fois pour le titre et pour les noms des chapitres. Il se trouve que l'atmosphère et les paroles de cette chanson collent très bien à l'ambiance de la nouvelle.

On va d'ailleurs changer complètement d'ambiance avec la nouvelle suivante. Elle donne le titre au recueil car c'est ma nouvelle préférée et celle dont je suis le plus fier. C'est aussi la plus longue. Lorsque j'étais en train de l'écrire, je me suis à de nombreuses reprises demandé si je ne devais pas carrément la développer sur tout un roman. Et puis je suis finalement resté sur l'idée d'une simple nouvelle, histoire de ne pas me disperser au beau milieu de ce Projet 10 nouvelles.

C'est encore une vieille histoire qui traînait dans ma tête depuis longtemps que j'ai reprise. J'en avais écrit une version très courte en mode « conte de Noël » quand j'étais au lycée : elle était très différente et résumait à peu près les 2 ou 3 premiers chapitres de la version finale. Malheureusement je n'ai pas réussi à retrouver le

texte d'origine, il a probablement dû finir à la poubelle lors d'un déménagement, ce qui m'a obligé à repartir de zéro.

L'Enfant sans bouche

1.

Lorsqu'il vint au monde, Tim était tout ce qu'un parent pouvait espérer. Un petit bébé tout rose, tout rond, avec des cheveux épars qui lui faisaient une houppette. Deux bras, deux jambes, dix doigts, dix orteils, un petit nez retroussé de deux yeux rieurs. L'ennui, c'est que rien d'autre que ses yeux ne pourrait jamais rire ou même sourire : Tim était dépourvu de bouche. Entre son nez et son menton s'étirait la même peau rose que sur ses joues, sans aucune paire de lèvres pour faire vibrer ses premiers cris.

Les plus petits détails provoquent souvent les réactions les plus disproportionnées et cette affaire ne dérogea pas à la règle : la sage-femme hurla de surprise et le médecin tomba dans les pommes. Le glorieux papa prit la fuite et la pauvre maman se laissa mourir de chagrin. Oui, l'absence d'orifice buccal fut alors le moindre des malheurs du petit Tim.

En d'autres temps, c'est en bête de foire qu'on l'aurait exposé, mais les foires étant alors passées de mode, ce fut en rat de laboratoire qu'il vécut ses premiers mois. Les médecins, experts et spécialistes accoururent, l'examinèrent, le testèrent, l'analysèrent. Puis ils cédèrent la place à d'autres médecins, à d'autres experts de moindre expertise et d'autres spécialistes sans aucune spécialité. D'innombrables articles furent publiés, de la plus honnête des analyses aux plus éhontés des canulars, à tel point qu'il est aujourd'hui difficile de démêler le vrai du faux : l'enfant possédait-il une bouche complètement close avec une langue et des dents cachées derrière ? Ou était-ce une absence totale de cavité ? Comment pouvait-il s'alimenter sans aucune voie d'accès à son système digestif ? Les bruits les plus fous ont couru sur tous ces sujets, et nous ne pouvons maintenant que nous perdre en conjectures... On raconte même que le moindre rhume

pouvait s'avérer fatal à l'enfant et que la catastrophe avait été frôlée plus d'une fois. Un nez bouché devient sensiblement plus problématique lorsque aucun autre canal respiratoire n'est disponible. . .

La naissance de l'enfant sans bouche fit aussi grand bruit dans la presse pendant quelques jours avant d'être détrônée par les frasques d'un idiot télévisuel standard. L'histoire ne marqua que légèrement l'imaginaire collectif et fut vite reléguée au rang de légende urbaine. Petit à petit, les curieux cessèrent de s'attouper à l'hôpital que l'enfant n'avait jamais quitté. Les tests et les expériences, par contre, continuaient inlassablement.

Le petit semblait destiné à passer sa vie entière à l'hôpital mais par bonheur, il se trouva une personne pour le considérer comme un être humain et non comme un sujet d'étude. Le vieux médecin qui avait eu la faiblesse de défaillir lors de l'accouchement fut le premier à s'opposer à la poursuite des examens réalisés sur le petit Tim. Il dut pour cela batailler ferme avec certains de ses collègues beaucoup moins compatissants. Son opposition devint au fil des semaines une telle source de tension qu'on lui fit comprendre qu'il faudrait choisir entre son poste et l'enfant sans bouche.

C'est ce qu'il fit deux jours plus tard. Il prit sa retraite et adopta le petit Tim dans la foulée. On ne revit plus jamais ni le vieux médecin ni le jeune enfant sans bouche franchir le seuil de cet hôpital.

2.

Loin des néons blafards des couloirs de l'hôpital, la vie du petit Tim se rapprocha autant que possible d'une enfance

« normale ». Le vieux médecin fraîchement retraité prit son rôle de père adoptif très au sérieux. Il savait que son vieil âge ne lui laisserait que peu d'années à passer avec le petit : il était assez âgé pour être son grand-père – voire son arrière-grand-père – mais n'avait lui-même jamais eu d'enfant. Il offrait donc à son fils toute l'attention et tout le soin dont il avait besoin.

Toutefois, marqué par le souvenir amer des premières semaines passées à l'hôpital, le vieux médecin faisait en sorte que l'enfant ne sorte presque jamais. Il le laissait profiter du grand air à loisir dans le grand jardin aux hautes haies derrière sa maison, mais ne lui faisait franchir que rarement le seuil de la propriété. Ce n'était que lors des jours de grand froid qu'une grosse écharpe nouée jusqu'en bas du nez lui permettait de cacher l'infirmité de son fils et de se promener avec lui sans attirer les regards des curieux.

Le petit Tim ne souffrait d'aucun retard de développement et d'aucun handicap particulier à l'exception de son absence de bouche. C'était un petit garçon calme et affectueux. Il avait bien sûr de grandes difficultés à communiquer, ce qui le rendait assez renfermé sur lui-même, mais rien de plus insurmontable qu'un autisme très léger. Néanmoins, Tim semblait souffrir de voir son père parler et d'entendre parfaitement sa voix sans pouvoir l'imiter. S'il ne pouvait encore imaginer le concept d'infirmité, il devint malgré tout très vite conscient de sa différence.

Un jour, le regard du petit Tim fut attiré par la couverture d'un livre dans la bibliothèque de son père. On y voyait un homme porter un étrange objet à sa bouche sous les yeux fascinés d'une troupe d'enfants. Il le prit et l'apporta à son père. « Ah, dit celui-ci, *Le joueur de flûte de Hamelin*... Une histoire intéressante, c'est certain. Veux-tu que je te la lise ? » Le petit acquiesça et son père lui raconta toute l'histoire.

Comment la ville de Hamelin avait engagé un joueur de flûte pour la débarrasser des rats ; comment celui-ci avait joué de la flûte jusqu'à hypnotiser les rats pour les faire se noyer dans une rivière non loin de la ville ; comment les habitants refusèrent de le payer et comment, pour se venger, celui-ci réitéra son hypnose en visant cette fois les enfants de la ville...

Cette histoire fit forte impression sur l'enfant. Cet organe dont il était dépourvu avait donc de si incroyables propriétés ? Il pouvait être utilisé pour faire de la musique ? Il pouvait entraîner les autres, soulever des foules ? Sans même comprendre le sens de toutes ces questions, l'enfant ne sentit qu'avec plus de vigueur le manque qui l'affectait. On le voyait souvent porter la main à son visage et caresser cette partie plate entre son nez et son menton.

En revanche, l'une des conséquences heureuses de son handicap fut qu'il apprit à lire et à écrire très tôt. Son père lui lisait de nombreux contes comme *Le joueur de flûte de Hamelin* et il lui fallut beaucoup moins de temps qu'aux autres enfants pour comprendre qu'un mot n'avait pas besoin d'être énoncé pour avoir un sens. Lorsqu'il eut maîtrisé la lecture, il se rendit compte que les mots écrits pouvaient combler son manque : il avait un moyen de communication à sa portée. S'il ne pouvait espérer parler ni même jouer de la flûte, il avait, après tout, des mains parfaitement fonctionnelles !

Il apprit à écrire en un temps record, motivé par l'idée de pouvoir enfin s'exprimer sans limite. Il restait aussi peu adroit de ses mains que les enfants de son âge, mais arrivait à écrire d'une manière suffisamment intelligible pour que son père puisse le lire. L'écriture fut ainsi la toute première lueur d'espoir de l'enfant sans bouche. Malgré les années qui passaient, son écriture resta hâtive et biscornue : les mots étaient bien plus longs à écrire qu'à dire, et dans sa hâte

pour parler, Tim ne pouvait perdre une seconde à former de jolies lettres. « Bah ! disait son père en rigolant. On en fera un médecin ! Il maîtrise déjà l'écriture des ordonnances ! »

Et les années s'écoulèrent ainsi, paisiblement.

3.

Le petit Tim grandissait, aussi heureux qu'un enfant pouvait l'être en étant plongé dans l'isolement, la lecture et l'écriture. Parfois, il passait des heures à observer les gens passer dans la rue devant la maison. Il se demandait comment étaient ces gens, s'ils ressemblaient à son père ou bien aux personnages des livres qui s'entassaient sur sa table de nuit. Son père le surprenait parfois ainsi, et le petit Tim faisait alors mine de n'avoir jeté qu'un rapide coup d'œil au dehors et s'en retournait à ses lectures.

Le vieux médecin n'était pas dupe. Il savait bien que son fils ne pourrait rester éternellement cloîtré entre quatre murs, même s'il faisait tout pour oublier cette évidence. À la lecture et l'écriture s'étaient ajoutées des leçons de piano. L'histoire du *Joueur de flûte* avait continué d'intriguer l'enfant qui s'y découvrit par la même occasion une passion pour la musique. Les instruments à vent lui étaient indubitablement inaccessibles, aussi son père lui avait-il ouvert le vieux piano droit qui prenait la poussière dans le salon.

Il fut bientôt à court d'idées pour occuper son fils : des journées de lecture et de musique ne suffisaient plus à assouvir sa curiosité. Un jour qu'il regardait mélancoliquement les gens passer devant la fenêtre de sa chambre, son père entra et, cette fois-ci, l'enfant ne se détourna pas de la fenêtre. Il jeta un œil à son père et pointa du doigt quelque chose à l'extérieur. Celui-ci s'approcha et

vit, à travers la vitre, un groupe d'enfants marcher dans la même direction. « Ils vont à l'école » expliqua-t-il. L'enfant agita alors le doigt en direction de son torse. « Tu veux aller à l'école aussi ? » Le petit acquiesça d'un mouvement de tête.

Cela devait bien finir par arriver, pensa le vieux médecin. Il avait jusqu'alors assuré lui-même l'éducation du petit. Mais il devait se rendre à l'évidence : la confrontation avec le monde extérieur était inévitable. Le petit Tim ne pouvait être enfermé dans une bulle à tout jamais. Il devait avoir l'occasion de rencontrer d'autres enfants, de se lier à eux... et de subir les inévitables méchancetés et moqueries.

À la rentrée suivante, Tim avait déjà huit ans. Son père l'avait inscrit à l'école du quartier, et c'est avec une appréhension certaine qu'il l'y conduisit au début du mois de septembre. Il avait pris soin de prévenir le personnel de l'école mais ne pouvait présumer des réactions des autres enfants... et de leurs parents.

Lorsqu'ils arrivèrent devant les portes de l'école, la foule déjà attroupée devant manifesta un cortège de réactions somme toute très attendues. La plupart, après un regard surpris vers l'enfant sans bouche, feignaient l'indifférence et semblaient prétendre que tout était parfaitement normal. D'autres ne pouvaient s'empêcher de lancer constamment des regards ahuris avec toute la discrétion dont ils étaient capables – c'est-à-dire d'une manière incroyablement voyante. La plupart rappelaient leurs enfants à l'ordre lorsque ceux-ci pointaient du doigt le jeune Tim d'un air fasciné.

Le vieux médecin essayait de garder le sourire pour ne pas transmettre son malaise au petit Tim. Celui-ci leva la tête et lui lança un regard interrogateur. Il s'agenouilla auprès de lui. « Les gens te regardent parce qu'ils n'ont pas l'habitude de voir un enfant sans bouche. Ça ne veut pas dire que c'est

un problème. C'est juste différent et ils n'y sont pas habitués. Dans quelques semaines, ils ne le remarqueront même plus. Et s'ils continuent à te regarder, eh bien... c'est que tu es quelqu'un d'intéressant. Et c'est une bonne chose. »

Le petit Tim fit alors une chose étrange que son père avait déjà vue auparavant à plusieurs reprises : il sourit. Oh, bien sûr, il ne pouvait s'agir d'un sourire *normal*, mais ses joues se plissaient d'une certaine manière et ses yeux se faisaient plus rieurs. Tout comme les aveugles compensent leur handicap par un développement accru de leurs autres sens, Tim transmettait à son visage entier les émotions qu'il ne pouvait exprimer par une bouche.

La cloche sonna, les enfants embrassèrent leurs parents et entrèrent dans la cour de l'école. Là, libérés des surveillances paternelles et maternelles, les petits se mirent à chuchoter avec excitation en lançant des regards de côté à l'enfant sans bouche. Le petit Tim ne s'en émut pas outre mesure : aucun n'avait l'air franchement moqueur ou agressif, c'était une simple vague de curiosité qui se répandait à travers les élèves. Un petit nouveau fait toujours parler de lui, mais rarement à ce niveau d'intensité!

Les élèves furent invités à se mettre en rang deux par deux. Chaque enfant rejoignit son ou sa camarade favori. Même les quelques malchanceux qui souffraient déjà du rejet des groupes pouvaient s'organiser en paires et ne pas être isolés. Lorsque tous se furent rassemblés, le petit Tim se retrouva seul avec une petite fille qui n'avait elle non plus trouvé aucun camarade à qui tenir la main. Il lui tendit la sienne et entendit alors les autres enfants se mettre à rire. La petite fille ignore les moqueries et lui prit la main.

Le vieux médecin avait mis le petit Tim en garde contre les réactions des autres enfants quant à son handicap. Ironiquement, il n'avait pas pensé à le prévenir que les

moqueries pouvaient surgir pour bien d'autres choses... comme le fait le plus banal pour un petit garçon et une petite fille de se tenir la main.

Tim garda la tête baissée sur le chemin qui les mena à la salle de classe. Les rires s'évanouirent rapidement sous les remontrances de la maîtresse. Il s'assit à une table en la choisissant la plus banale possible : ni trop devant, ni trop derrière. Proche de la fenêtre pour avoir l'impression de pouvoir s'échapper à tout instant. La petite fille à qui il avait tenu la main vint s'asseoir à côté de lui. Il n'y avait de toute façon pas d'autre place libre, mais quelques élèves se retournèrent en pouffant discrètement.

Le petit Tim tourna la tête vers sa camarade. Elle avait de longs cheveux noirs qui tombaient sur ses épaules, la peau légèrement bronzée et un bindi sur le front. Elle le dévisageait d'un air étrange. Il n'y avait ni moquerie ni curiosité dans ses yeux. Elle semblait juste chercher à savoir si Tim était vexé des rires des autres élèves, ou même si cela le dérangeait d'être assis à côté d'elle. Il lui sourit à sa manière bien à lui. Elle plissa les lèvres dans un sourire bien plus classique mais non moins chaleureux. Et le petit Tim comprit qu'il s'était fait une amie.

Les enfants furent invités à indiquer leurs prénoms sur un petit écriteau en papier et il apprit ainsi que sa nouvelle amie s'appelait Sara. La maîtresse rappela à l'ordre plusieurs élèves qui se retournaient un peu trop souvent pour regarder Tim, mais dans l'ensemble, les premières heures de cours se déroulèrent sans incident.

Quand ce fut l'heure de la récréation, les enfants se précipitèrent dehors pour aller jouer au ballon ou simplement pour se raconter leurs vacances d'été. Le petit Tim sortit aussi discrètement que possible, après tous les autres. Lorsqu'il se trouva un coin tranquille à l'écart, dans la

cour de récréation, il s'aperçut que la petite Sara était restée à ses côtés. Ils se sourirent à nouveau et Tim sortit un petit carnet et un crayon de sa poche – il gardait toujours de quoi parler sur lui.

« Tu es nouvelle, toi aussi ? » écrivit-il. Il tendit le carnet à Sara qui lut le message. Mais alors, elle fit quelque chose d'inattendu : elle sortit un stylo de son blouson. Il resta interdit un instant puis compris : elle n'allait pas lui répondre à voix haute. Elle voulait écrire, elle aussi. Jamais son père n'avait répondu ainsi... il *parlait*, tout simplement. Elle griffonna très vite une réponse. Il constata qu'elle aussi avait une écriture hachée, biscornue, comme si elle essayait d'écrire plus vite qu'elle ne pensait. L'encre verte était encore humide lorsqu'elle lui tendit le carnet.

« Oui, mais je change souvent d'école, j'ai l'habitude qu'on se moque. Et toi ? »

— Moi, je n'ai jamais été à l'école, lui répondit-il par le même moyen. Pourquoi ils se moquent ?

— Parce qu'ils sont idiots. » Puis elle arrêta d'écrire quelques secondes et ajouta : « je suis contente que tu ne sois pas idiot. »

S'il avait pu, le petit Tim aurait rit. Mais son expression fut suffisamment explicite et la petite se mit à rire pour de bon.

Le reste de la journée se déroula de la même manière. Les cours de manière studieuse et silencieuse, le repas à la cantine et la récréation de l'après-midi en compagnie de la petite Sara, à se parler par carnet interposé. À la fin de la journée, plusieurs pages étaient remplies.

Les deux enfants se firent un signe de la main pour se dire au revoir devant la grille de l'école. Sara s'en alla entourée par ses parents et Tim rejoignit son père qui le reconduisit à la

maison. « Alors ? dit celui-ci avec une certaine appréhension, ça s'est bien passé ? »

Tim repensa aux regards, aux sourires moqueurs, aux rires. Puis il pensa à Sara et sourit. « Oui, lui écrivit-il, très bien ! » Il eut beaucoup de mal à dormir cette nuit, trépignant d'impatience de retourner à l'école et de revoir Sara. Il y avait une fanfare qui résonnait en lui, un grand hymne qui hurlait : eh, tout le monde ! J'ai une amie ! J'ai une amie ! Il était déjà tard lorsqu'il parvint à s'endormir.

Malheureusement, le lendemain, lorsqu'il arriva dans la cour de l'école, la petite Sara n'était pas là. Il ferma le rang des enfants deux par deux tout seul et s'installa à la même table que la veille, seul également. Il passa une grande partie de la journée à épier le chemin qui menait à l'école par la fenêtre, mais Sara ne vint pas.

À la fin de l'après-midi, quand tous les enfants se dirigeaient vers la foule de parents qui attendait devant la grille, Tim alla à la rencontre de la maîtresse avec un petit mot écrit sur son carnet : « Où est Sara ?

— Ah, dit celle-ci en lisant le mot. Je suis désolée, Tim, mais elle ne viendra plus, ses parents l'ont changée d'école. Apparemment, elle ne s'en sortait pas ici, ils ont du mal à trouver un établissement qui leur convienne. »

Elle haussa les épaules d'un air impuissant. Le petit Tim reprit son carnet et sortit de la salle de classe d'un pas lent. Les fanfares de la nuit précédentes s'étaient définitivement arrêtées. Il sentit comme un grand vide dans son ventre. Son père s'inquiéta devant son air triste mais le petit lui assura que tout s'était à nouveau bien passé. Ce qui, d'une certaine manière, était vrai, puisque rien de spécial n'était arrivé. Mis à part le fait que Tim avait passé ses récréations et son repas de midi seul, cette fois. . .

Pendant les semaines qui suivirent, le petit Tim continuait à chercher du regard son amie Sara un peu partout. Hélas, il ne la revit pas, et les semaines et les mois passèrent en estompant peu à peu le souvenir de son amie d'un jour, jusqu'à ce qu'il finisse par presque l'oublier.

4.

Au fil des années, Tim avait développé une stratégie de socialisation prudente : être le plus discret possible, tout faire pour ne pas se faire remarquer. Ce qui était de toute façon facilité par son mutisme. La curiosité de ses camarades de classe se mua peu à peu en une relative indifférence. Il ne se fit pas d'ami proche, mais ne souffrait d'aucune animosité non plus. Il participait aux jeux de la récréation et se trouvait souvent un camarade lorsqu'il fallait se mettre en rang deux par deux. Il s'était en quelque sorte fondu dans le paysage, même s'il restait en retrait la plupart du temps.

Les choses se gâtèrent lorsqu'il entra au collège. La petite zone de confort qu'il avait réussi à s'aménager en assumant la place du petit élève discret qui ne gêne personne vola en éclat. Il fut plongé dans un nouvel établissement où d'innombrables enfants inconnus rejouèrent avec passion les scènes de la découverte des autres et de la distribution des rôles. À huit ans, son absence de bouche n'avait provoqué qu'une curiosité innocente bien vite éclipsée par son amitié avec une fille mais au collège, il eut pour la première fois le sentiment d'être une bête de foire. Son handicap était – assez ironiquement – sur toutes les lèvres : il était l'attraction principale de l'établissement.

Ses tentatives pour se faire oublier furent bien vaines. Lorsque l'on vous a collé le rôle du phénomène au sujet

duquel il est de bon ton de rire, il ne suffit pas de se faire le plus discret possible pour arrêter le film : ce rôle, il est permanent. Seul le passage des années et de la jeunesse l'effacera, petit à petit. . . Tim savait qu'il devait se préparer à plusieurs années difficiles. Les plus forts s'attaquent toujours aux plus faibles, et quoi de plus faible qu'un enfant qui n'a même pas la capacité physique de répliquer aux railleries qu'on lui lance ?

Le groupe qu'il avait plus ou moins réussi à intégrer à l'école primaire s'était dilué dans les nombreuses classes et ses anciens camarades préféraient se joindre à la tendance générale – qui consistait à faire de Tim l'objet de tous les quolibets – plutôt que de risquer de nager contre le courant. Tim se dit avec amertume qu'il pouvait difficilement leur en vouloir.

Il se rendit compte, avec le temps, qu'il haïssait purement et simplement le collège, et pas seulement à cause de ce que lui y vivait : l'intégralité des élèves semblait entraîné dans une course à la popularité, à la vanité. Des clans se formaient, des couples aussi, des rivalités, des amitiés. Puis ces clans se disputaient, se défaisaient, se détestaient et se vengeaient les uns des autres. Et tout recommençait, en boucle, dans un cortège de petitesesses et de méchancetés gratuites. Comme si ses camarades s'imaginaient filmés dans un grand jeu de télé-réalité où le plus idiot et le plus dominant était sacré vainqueur à la fin. Et d'où il était impossible de sortir même si l'on méprisait cet état d'esprit. Piégé pour de longues années.

Les mêmes garçons qui l'avaient moqué lorsqu'il avait tenu la main d'une fille en primaire semblaient maintenant en compétition pour réaliser cet exploit. . . et réservaient leurs rires gras aux rares occasions où deux garçons ou deux filles se tenaient la main. Les codes changent, la bêtise reste.

Ce fut à cette période que Tim commença à se renfermer un peu plus sur lui-même. Sa hâte de rencontrer les autres enfants de son âge lui semblait maintenant bien naïve. Alors qu'il avait tout fait pour entrer à l'école quelques années auparavant, il comptait désormais les heures qui le séparaient de la délivrance de pouvoir rentrer chez lui. La maison était son havre, il y passait des heures à jouer sur le vieux piano de son père.

La musique devint pour lui associée à la paix et au calme après la tempête. Le collègue était un vacarme de peur et de ressentiment, mais lorsqu'il s'asseyait devant son piano, il sentait une bulle se former autour de lui et le protéger. Petit à petit, la musique se mit à le suivre comme une carapace jusque dans les couloirs du collège. Il arrivait à étouffer le bruit des réflexions en récitant les mélodies dans sa tête. Ce motif de tierce mineure descendante qu'il entendait tourner et tourner encore, comme une berceuse. La... fa dièse... la... fa dièse... il pouvait s'évader, s'imaginer être ailleurs... la... fa dièse... ne pas être là, sur cette chaise en bois... la... fa dièse... ne pas voir cette horde d'adolescents hostiles sans raison... la... fa dièse... Il avait enfin une échappatoire, un bouclier contre la brutalité dont il était l'objet.

Le vieux médecin s'aperçut très vite que son fils commençait à s'enfermer dans la solitude et s'en inquiéta, pourtant personne ne semblait vouloir affronter le problème. On trouvait des excuses aux camarades de classe de Tim : « il faut bien que jeunesse se passe... et vous savez comment sont les garçons... et ils sont juste taquins, il ne faut pas se vexer pour un peu d'humour... » Tim avait déjà entendu ce déballage de clichés suffisamment souvent pour savoir l'ignorer et ne pas se laisser atteindre, mais son père tomba de haut.

Malheureusement, ce fut aussi la période où l'âge de celui-ci le rattrapa. Lorsque son fils fut âgé de douze ans, il tomba gravement malade et se retrouva cloué au lit avec peu d'espoir d'en sortir un jour. Au moment où il aurait été dans l'ordre des choses qu'il prenne soin de Tim, ce fut à l'enfant de s'occuper de son père. Il prit alors bien soin de laisser ses souffrances sur le palier de la maison avant de rentrer pour ne pas accabler le vieil homme.

Et le petit Tim, qui était d'ailleurs de moins en moins petit, attendait patiemment que l'orage passe, dans son refuge intérieur fait de musique et, parfois, de silence. Redoutant à la fois l'avenir pour son pauvre père et espérant des jours meilleurs pour lui-même...

5.

Le collège se passa aussi mal qu'il avait pu s'y attendre. Il était un élève dans la moyenne, plutôt doué mais trop renfermé sur lui-même pour faire des éclats. Les années qui passaient affermissaient sa carapace et sa résistance aux railleries. Son père continuait lui de s'affaiblir mais survivait toujours, comme s'il voulait s'assurer que tout irait bien pour Tim avant de partir.

Le lycée arriva et Tim eut l'impression de revivre encore la même histoire, le changement d'établissement, la découverte des autres élèves... En revanche, les habituelles railleries semblèrent moins oppressantes, comme noyées dans la masse. Tim ne savait si sa résistance accrue faussait ses perceptions ou si les élèves se comportaient objectivement mieux que lors de son entrée au collège. Avec le temps, il eut avec soulagement la confirmation que sa situation s'améliorait notablement : il pouvait, d'une certaine manière,

retrouver une zone de confort similaire à celle qu'il s'était forgée à l'école primaire.

Néanmoins, même si les réflexions et les moqueries avaient peu à peu cessé, Tim n'avait jamais pu être un membre à part entière de la communauté formée par les élèves. Lorsque l'on avait cessé de le considérer comme un phénomène de foire, on avait aussi cessé de le considérer tout court. Tim ne s'en portait certes pas plus mal, mais il savait que même lorsqu'il passait du temps avec ses camarades, il était en dehors. En dehors du jeu, en dehors du scénario de leurs vies qu'ils s'inventaient jour après jour. Il était celui auquel on ne pense pas. Celui que l'on n'envisage pas d'inviter à une fête. Celui que l'on n'envisage pas comme petit ami. En définitive, celui que l'on n'envisage pas, tout simplement. Il était devenu transparent.

Dès lors, le reste de son adolescence se passa sans heurt. Il n'en garda aucun souvenir particulièrement heureux ni aucune nostalgie, mais au moins avait-il passé le cap difficile du collègue. Son humeur s'améliora sensiblement, il envisageait l'avenir avec plus de sérénité. Il se mit même à écrire de la musique, lui qui avait l'habitude de toujours jouer les mêmes mélodies qui l'aidaient à se sentir mieux.

Alors qu'il traversait sa dix-septième année, la maladie finit par emporter son père. L'enterrement se fit en comité réduit, le vieux médecin n'ayant d'autre famille que Tim et s'étant lui aussi peu à peu enfermé dans la solitude pendant les dernières années de sa vie. Rares étaient ses anciens collègues qui ne lui avaient pas tourné le dos lors de son départ de l'hôpital. Au milieu des quelques quidams occupés à se recueillir, Tim remarqua une personne qui ne semblait pas avoir de raison d'être là. C'était une jeune fille qui devait avoir le même âge que lui, mais il n'avait pas souvenir de l'avoir déjà vue au collège. Il la dévisagea un instant. Elle

était plutôt mignonne avec ses longs cheveux noirs, sa peau légèrement hâlée et...

Le souvenir le frappa comme un éclair. Sara! Son amie d'un jour à l'école primaire! Elle avait 16 ans comme lui à présent et avait bien changé, mais c'était elle, il le savait. Il n'avait jamais pu totalement oublier son premier jour d'école... ni la première – la seule – personne de son âge dont il s'était senti proche un jour. Pourquoi était-elle donc là? Pour lui? C'était une idée ridicule, elle l'avait probablement oublié! Tout comme lui l'avait presque oubliée jusqu'à cet instant... Et elle n'avait en tout état de cause pas l'air de l'avoir remarqué, les yeux rivés sur le cercueil qui descendait doucement vers la tombe.

Il tenta de lui faire signe discrètement, mais le moment était assez mal choisi. Il se ravisa assez vite, honteux de s'être un instant détourné de la peine qui aurait dû l'habiter du début à la fin de cette journée... Il baissa les yeux sur le cercueil et se força à repenser à des moments heureux passés avec son père, comme pour se punir de l'avoir sorti de son esprit au moment où il devait lui dire au revoir.

Les minutes passèrent et, lorsque les quelques personnes rassemblées commencèrent à s'éloigner, Tim se dit qu'il avait attendu assez longtemps, mais lorsqu'il leva les yeux, Sara n'était plus là. Il la chercha du regard, affolé d'avoir si vite perdu la trace de celle qu'il avait mis tant de temps à retrouver. Il la vit marcher vers un autocar : elle était déjà sortie du cimetière. Il regarda avec hésitation la boîte en bois qui contenait le corps de son père et décida de remettre sa culpabilité à plus tard : il fonça vers la grille du cimetière.

Il aurait voulu l'appeler, lui faire signe, n'importe quoi pour la retenir, mais il ne pouvait pas. La porte de l'autocar se refermait et Tim sentait le désespoir le gagner. Lorsqu'il atteint enfin la porte du cimetière, le moteur de l'autocar

vrombit. Impuissant, il ne put que regarder Sara s'installer à l'intérieur. Celle-ci jeta un regard dehors et se figea un instant en voyant Tim qui lui faisait signe. Le car partait déjà mais Tim vit passer dans les yeux de Sara le même souvenir de cette rentrée de primaire. Sara n'eut que le temps de lui faire un signe de la main et un sourire, et elle était partie. À l'arrière de l'autocar, des diodes épelaient la destination : aéroport.

Tim resta sur place un moment, incapable de bouger. L'apparition avait été aussi inattendue que brève. Il n'avait même pas pu lui parler. . . lui écrire. Lui demander son nom complet, où elle habitait. Rien. Elle était repartie prendre un avion pour une destination inconnue. Il l'avait perdue pour une seconde fois après un temps encore plus ridiculement court que la première fois. Il se sentit idiot de cette soudaine obsession pour cette rencontre. Après tout, il ne la connaissait à vrai dire pas du tout : ils n'avaient passé qu'une petite journée d'école ensemble, huit ans plus tôt. . .

Avec peine, il se retourna vers l'enceinte du cimetière où plusieurs personnes se recueillaient encore. Il allait lui aussi y pleurer plusieurs minutes, mais à cet instant précis, il s'en voulut beaucoup de sourire en songeant avec rêverie « elle se souvient de moi ».

6.

Le vieux médecin avait laissé un confortable héritage ainsi que sa maison à Tim qui put ainsi continuer à y vivre seul et de manière autonome. La perte de son père fut une épreuve pour lui qui n'avait que peu de relations avec d'autres personnes mais, d'une certaine manière, cela le poussa aussi à aller un peu plus vers les autres. Fort heureusement pour

lui, la fin du lycée et le début des études lui apportèrent un peu plus de tranquillité. Les années du collège étaient loin et l'ambiance malsaine qu'il avait honnie là-bas n'était plus qu'un souvenir : chacun, en définitive, s'occupait de ses propres affaires. Respect, tolérance ou simple indifférence, Tim s'en fichait, pourvu qu'on le laisse tranquille.

N'ayant pour passions que l'écriture et la musique, il entra au conservatoire. Ce fut là que, pour la première fois de sa vie, il se sentit enfin à sa place. Personne ne semblait s'émouvoir de son handicap, ou alors d'une simple curiosité dénuée de malice. Il présentait par ailleurs d'excellentes capacités de musicien, aidé par les années de solitude à jouer, écrire et écouter de la musique seul chez lui. Plongé au milieu d'une foule d'individus partageant les mêmes centres d'intérêt que lui, il se fit des amis, de *vrais* amis. Très vite, ils décidèrent de fonder un groupe de musique tous ensemble.

Tim jouait du clavier et composait la musique et les paroles des chansons. Il ne pouvait bien entendu pas les chanter, rôle qui était délégué à son meilleur ami Romain, également bassiste. Le groupe était complété par deux filles : Polly à la guitare et Émilie à la batterie, formant ainsi l'un des rares groupes mixtes du conservatoire.

Les répétitions étaient fructueuses, principalement grâce à – ou à cause de – Tim : en temps normal, il communiquait toujours par écrit avec ses amis proches, mais la technique s'avérait difficilement transposable dans des conditions de jeu en groupe. Aussi Tim s'exprimait-il le moins possible à l'aide de mots malgré le tableau blanc disponible dans la salle de répétition. Les autres membres s'étaient pris au jeu et les répétitions se déroulaient donc presque entièrement sans une parole – à l'exception du chant de Romain. Les musiciens jouaient, s'écoutaient avec attention, et cela suffisait.

L'exercice, qui était une sorte de jeu au départ, devint vite une force puisqu'il évitait toute dispersion et centrait les répétitions sur la musique, rien que la musique. Le groupe, guidé par les compositions inspirées de Tim et par la profonde complicité entre ses membres, jouissait d'une forte cohésion et développa au fil des répétitions une identité unique. Lorsqu'ils commencèrent à jouer dans les différents bars de la ville, les quatre camarades virent leur réputation grimper en flèche : on les considéra bien vite comme l'un des meilleurs groupes locaux.

Les années du collège étaient bel et bien terminées, enfouies au fond de l'esprit de Tim, le souvenir un peu flou d'un moment difficile auquel on préfère penser le moins possible. Il était grisé par un optimisme qu'il n'avait jamais connu et cet optimisme semblait pouvoir gommer toutes les affres du passé. Même le pincement au cœur qu'il éprouvait chaque fois qu'il repensait à Sara ne semblait plus si aigu. Il l'oubliait même complètement lorsqu'il s'intéressait à d'autres filles... et que celles-ci, c'était incroyable, semblaient s'intéresser à lui !

Tim se doutait bien qu'il s'agissait sans doute de « l'effet musicien » et que tous ces gens qui l'admiraient ne l'auraient sans doute jamais regardé s'il n'avait pas été le compositeur d'un groupe populaire. Mais après tout, devait-il s'en vouloir d'être apprécié pour ce qu'il faisait ? Pour ce en quoi il était doué ?

« Tu ne penses pas, parfois, que c'est le contraire ? » lui demanda un jour son ami Romain avec un air vaguement soucieux sur le visage. « Peut-être que l'on n'est pas si bons... Peut-être qu'en fait les gens nous admirent parce qu'ils veulent, ben... te voir ? »

Tim sentait l'hésitation de Romain qui craignait de le vexer d'une telle question. Oui, il y avait déjà songé. Peut-être que les gens ne venaient pas aux concerts pour le groupe. Peut-être était-ce pour pouvoir observer le fameux « enfant sans bouche », même si on avait cessé de l'appeler « enfant » depuis pas mal de temps. Il lui répondit en griffonnant sur son carnet : « on s'en fiche, non ? Tant que ce qu'on fait nous plaît à nous... Tu trouves qu'on est bons, toi ? »

— Moi ? Oui, mais je ne sais pas si je suis très objectif.

— On a un compositeur de génie, fit remarquer Polly en faisant un large sourire à Tim qui rougit légèrement, c'est une très bonne base !

— Arrêtez de vous tracasser, ajouta Émilie qui avait entendu Romain parler, j'ai entendu nos démos tourner pendant une soirée des pharmas, la semaine dernière... Alors à moins qu'ils ne soient capable d'*entendre* le fait que tu n'aies pas de bouche, je pense qu'ils nous suivent parce qu'ils aiment ce qu'on fait. »

Et cela clôt la discussion. Le débat fut de toute façon réglé quelques mois plus tard lorsque le groupe se trouva sélectionné pour un tremplin régional de jeunes talents. Les meilleurs groupes locaux d'étudiants étaient invités à se produire sur une grande scène devant un jury de musiciens chevronnés : le groupe vainqueur remporterait le droit d'enregistrer un album court dans un studio professionnel et d'en voir un extrait diffusé sur une radio nationale. Tim, Polly, Émilie et Romain savaient qu'ils jouaient là l'une de leurs plus grandes chances de se faire connaître beaucoup plus largement que dans les pubs qu'ils fréquentaient chaque semaine.

Lorsque le jour arriva, c'est avec une excitation teintée d'appréhension qu'ils montèrent sur scène. Beaucoup de leurs amis étaient dans le public, mais la majorité des

personnes présentes ne les avait jamais entendu jouer. Ce fut Tim qui eut l'honneur d'ouvrir le bal en faisant résonner une nappe de synthétiseur en *crescendo*. Leur chanson d'ouverture commençait de manière très planante afin de poser une ambiance particulière dès le début. Les trois camarades de Tim restaient immobiles, plongés dans la demi-obscurité de la scène, alors que s'étirait le son aérien du clavier. Puis Émilie entra dans le jeu, égrenant un rythme rapide en double-croches sur son *charleston* serré d'un pied ferme. Et lorsqu'enfin ils furent rejoints par les lourdes notes de la basse de Romain et les arpèges très aigus que Polly égrenait avec un long effet d'écho, le public commença à bouger.

La chanson prenait forme et gagnait en puissance alors que le chant Romain s'intensifiait à chaque couplet, entraînant le public dans un mouvement qui semblait à mi-chemin entre une danse et un pogo. Après de longues minutes où le groupe prit le temps de bâtir un son de plus en plus profond et de plus en plus dense, l'ambiance explosa dans un déluge de cymbales que faisait pleuvoir Émilie. Polly s'avança vers le devant de la scène et se lança dans un solo endiablé qui semblait fasciner le public qui en oubliait presque de danser. Tim ressentit un bonheur tel qu'il n'en avait jamais connu : il était enfin à sa place et n'aurait voulu être nulle part ailleurs. La chanson se termina et le public combla instantanément le silence par un tumulte d'applaudissements. Polly se retourna vers Tim avec un sourire radieux sur le visage qu'il lui rendit à sa manière. Tous les membres du groupes étaient aux anges. Peu importait alors qu'ils remportent ou non le prix : l'expérience même était déjà un cadeau d'une valeur inestimable.

Le reste du concert se déroula dans la même atmosphère. Lorsqu'ils sortirent de scène, tous sautillaient comme de

grands enfants, heureux. « On a réussi, on a réussi! s'écriait Polly.

— C'était *vraiment* excellent » dit Romain d'une voix roque et fatiguée par le concert qui fit éclater de rire Polly et Émilie. Et puis soudain, sans prévenir, Polly se jeta au cou de Tim et l'embrassa. Il y eut un moment de flottement, un silence stupéfait. Puis ce fut Émilie qui brisa la glace en disant d'un ton goguenard : « Bon... je crois qu'on va vous laisser entre vous alors. À tout à l'heure ?

— À tout à l'heure » répondit Polly en détournant le regard d'un air gêné.

Tim était pétrifié, le cerveau à l'arrêt. Techniquement, il n'avait pas eu la capacité de lui renvoyer son baiser. Mais s'il avait pu ? Il l'aurait assurément fait. Polly et lui s'étaient clairement rapproché au cours des semaines qui avaient précédé le concert, aussi cela n'était pas une si grande surprise. Tim ne s'était en tout cas pas imaginé que cela arriverait... si vite. Et dans de pareilles conditions ! Une toute autre forme de joie se glissa alors dans le cœur du jeune homme, comme une cerise sur le gâteau qu'était cette merveilleuse journée.

Il sourit à Polly et la prit dans ses bras. Ils restèrent un moment ainsi enlacés, en silence. Puis, main dans la main, ils sortirent des coulisses pour rejoindre le public et écouter les autres groupes qui participaient au tremplin. La vie était belle.

7.

Une fois n'est pas coutume, l'euphorie dura. Après une enfance solitaire et une adolescence malheureuse, le vent avait tourné de manière spectaculaire pour Tim.

Quatre années s'écoulèrent à une vitesse folle. Le groupe, après avoir gagné le tremplin des jeunes talents, acquit rapidement une énorme popularité. Les quatre amis mirent fin à leurs études au conservatoire lorsqu'il devint évident qu'ils pourraient vivre de leur musique, et même en vivre confortablement. Deux albums et deux longues tournées nationales assirent leur réputation solidement. Certes, chaque interview à laquelle ils répondaient contenait inlassablement au moins une question sur le handicap de Tim, mais leurs talents musicaux éclipsaient rapidement une particularité aussi futile. Après tout, qui s'était donc soucié de la cécité de Ray Charles, à l'époque ?

Mais la célébrité restait une chose avec laquelle Tim n'était pas à l'aise. Une sensation étrange d'être constamment égaré le tiraillait, comme une impression de perdre pied avec la réalité. Il était devenu le *Joueur de flûte*, celui qui a le pouvoir d'embarquer les foules aveuglées. Était-ce là son rêve ? Il cherchait la reconnaissance, oui, mais il ne pouvait s'empêcher d'avoir toujours à l'esprit ses souffrances d'adolescent tourmenté par l'impitoyable compétition des vanités. Était-il devenu ce qu'il haïssait ? Une simple image, une coquille vide de sens, un être superficiel et cynique ? Ces questions le suivaient à chaque instant, tapies dans son esprit, comme un avertissement, une ligne à ne pas franchir.

En plus de ces inquiétudes, Tim sentait poindre une grande lassitude provoquée par les longs mois passés sur la route, une impression d'avoir été pressé comme un citron et d'être vidé, incapable de continuer. Les concerts avaient débuté en fanfare dans une ambiance de fête mais étaient devenus au fil des semaines une routine. Et puis, après de longs mois de route, la routine était devenue une corvée. Une corvée dont il était impossible de se plaindre, parce que

cela aurait été indécent pour toutes les personnes beaucoup moins chanceuses.

Polly ne semblait pas ressentir cela, Émilie et Romain non plus... En définitive, Tim avait la sensation d'être le seul à souffrir de la situation. Mais lorsque la tournée s'était achevée et que ses trois camarades s'étaient précipités en hâte vers le studio, Tim n'avait pu continuer à jouer la comédie plus longtemps : il avait expliqué aux autres qu'il devait faire une pause, qu'il ne se sentait pas capable d'enchaîner immédiatement. De toute manière, il était resté le principal auteur du groupe et il n'avait plus rien composé depuis des mois. Ses trois camarades avaient été surpris et quelque peu déçus. Aucun d'entre eux ne souhaitait faire de pause mais, était-ce le hasard ou le destin, un évènement régla la question : Polly découvrit qu'elle était enceinte. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait probablement continué à jouer avec le groupe aussi longtemps que possible, mais Tim fit de cette grossesse un argument de poids pour mettre la musique entre parenthèses.

Tous les quatre se séparèrent donc en se donnant rendez-vous un an plus tard. Polly et Tim rentrèrent ensemble dans leur maison et s'isolèrent pour attendre tranquillement l'arrivée de leur futur enfant. Le ressentiment qu'avait pu éprouver Polly lorsque Tim avait en quelque sorte utilisé sa grossesse pour arriver à ses fins s'effaça rapidement : elle aussi avait, malgré les apparences, besoin de repos.

Le couple, qui s'était formé au moment où le groupe décollait, se retrouva pour la première fois seul et au calme et y découvrit une sérénité nouvelle. Les semaines et bientôt les mois passèrent aussi paisiblement que possible, dans une atmosphère qui tranchait nettement avec celle, survoltée, des concerts. Le couple en éprouvait une sensation de flottement, d'être dans une sorte de bulle hors du monde. Tim ne reprit

pas la musique mais le sentiment d'être vidé disparut petit à petit, à mesure que diminuait sa fatigue, bien plus mentale que physique.

Le grand jour de l'accouchement arriva bien vite, ou plutôt le grand soir. Noël approchait, et c'est sous les flocons, sur une route à peine dégagée, que Tim conduisit Polly à l'hôpital. Il aurait pu jurer voir des paparazzis en embuscade sur le chemin mais il se convainquit très vite qu'il s'agissait de son imagination. De toute façon, le harcèlement journalistique était bien le cadet de ses soucis à ce moment-là !

Ils arrivèrent à l'hôpital sans encombre malgré quelques frayeurs sur la route sinueuse et glissante qui menait au parking. La longue épreuve de l'accouchement commença alors pour Polly. Tim lui tenait la main mais se sentait inutile : probablement encore plus qu'un autre compagnon qui aurait pu au moins murmurer des mots d'encouragement... Malheureusement, tout ne se déroula pas dans les meilleures conditions : le bébé était mal placé et il fut décidé de procéder à une césarienne en urgence.

Polly fut emmenée en salle d'opération accompagnée de Tim qui lui lançait des regards qui voulaient dire « tout va bien se passer » à défaut de pouvoir lui dire. Dans le couloir, sur le chemin qui menait au bloc, tout le personnel médical affairé autour de Polly tentait de la rassurer, beaucoup mieux que Tim n'était capable de le faire. Il leur laissa la place et continua d'avancer à côté du lit qui roulait dans le couloir.

C'est alors qu'en tournant la tête vers une salle qui n'était séparée du couloir que par un mur vitré, il la vit. Sara. Il s'immobilisa immédiatement. Sara ! Elle était assise sur un brancard et parlait avec deux infirmiers. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Tim avait le chic pour la croiser dans les situations les plus inattendues... Mais cette fois-ci, Sara

l'aperçut presque au même moment. Elle eut d'abord un air aussi surpris que lui puis lui fit un signe de la main avec un grand sourire.

« Tim! » C'était Polly qui l'avait appelé. Elle s'éloignait dans le couloir et il s'était laissé distancer. Il fallait qu'il la rejoigne, qu'il soit avec elle. Mais Sara! Il indiqua d'un air désespéré à celle-ci qu'il devait partir en pointa du doigt le chemin du bloc opératoire. Elle lui répondit... en langue des signes. Tim se serait mis des baffes : jamais il n'avait pris la peine de l'apprendre. Certes, cela lui aurait sans doute été pratique dans certaines situations, mais il n'avait jamais trouvé de motivation à tenter de comprendre les signes que lui faisaient des gens qu'il *pouvait* entendre. Il voyait les choses bien différemment à présent...

« Monsieur, par ici s'il vous plaît. » Une infirmière avait rejoint Tim et l'invitait à la suivre vers le bloc. Tim, la mort dans l'âme, fit un signe d'au revoir à Sara et partit rejoindre Polly.

La césarienne se passa sans complication. Tim et Polly étaient parents d'un petit garçon qu'ils appelèrent Vincent. Il avait les mêmes yeux rieurs que Tim mais aussi, fort heureusement, la bouche de Polly. Tim en oublia presque aussitôt la rencontre éclair avec Sara : il était papa! Malgré la soudaine montée d'inquiétude qui avait accompagné la nouvelle de la césarienne, les parents nageaient en plein bonheur. Peu importaient photos du petits qui allaient, sans qu'ils ne sachent comment, fuir dans la presse dès le lendemain. Il n'y avait qu'eux trois au monde, et c'était parfait comme ça.

Lorsqu'ils quittèrent l'hôpital quelques jours plus tard, Tim repassa à tout hasard dans les couloirs qu'ils avaient traversés le soir de l'accouchement. Nulle part il ne vit

Sara. Était-elle déjà sortie ? En d'autres circonstances, il aurait cherché à en savoir plus.

Pourtant, il essayait de ne pas penser à elle, de ne pas penser à ce qu'il ressentait. De faire taire la petite pointe de tristesse qu'il sentait en lui : Vincent était né, et c'était tout ce qui comptait. Il devait être heureux. Pourquoi Sara arrivait-elle toujours à détourner ses sentiments de ce qu'ils devaient être à des moments aussi fondamentaux ? À le rendre heureux lorsque l'on enterrait son père et triste lorsqu'il devenait lui-même papa ?

Il l'avait rencontrée à huit ans, puis à seize ans... Mais il avait vingt-quatre ans maintenant et était le père d'un petit enfant. Il était temps de tourner cette page absurde qu'était son obsession pour Sara. Alors que Polly et lui passèrent le seuil de leur maison et montrèrent sa chambre au petit Vincent, il décida de ne plus y penser.

Et inconsciemment, en réalisant qu'il tombait sur Sara tous les huit ans, un petit compteur dans sa tête se mit en place en attendant la prochaine rencontre...

8.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Polly. Tim avait un air triste sur le visage. Certes, Polly était habituée à le voir ainsi : même dans les moments les plus heureux, Tim avait toujours cette nature mélancolique sous-jacente. Polly ignorait ce qui l'avait rendu ainsi, mais elle ne l'avait jamais connu autrement. Après huit années de vie en couple, elle avait fini par s'y faire. Mais cette fois, Tim semblait réellement ailleurs, dans son monde. « Qu'est-ce qui se passe ? Ça n'a pas l'air d'aller. Tu peux m'en parler, tu sais. »

Tim griffonna rapidement que tout allait bien et qu'il était juste un peu fatigué. C'était un mensonge, et tous deux le savaient. C'était le genre de mensonge auquel, dans une sorte d'accord tacite, ils faisaient mine de croire. Le genre de mensonge qui voulait simplement dire « je n'ai pas envie d'en parler, mais ne t'inquiète pas ».

L'ambiance entre Polly et lui était devenue morose avec les années. Même si elle faisait son possible pour le cacher, Tim savait qu'elle lui en voulait d'avoir interrompu leur grande ascension vers la gloire : le groupe ne s'était jamais vraiment remis de la pause qu'ils avaient faite quatre ans auparavant. Après la naissance de Vincent, la difficulté de conjuguer la vie de famille et les tournées n'avait pas arrangé la situation. Le groupe continuait d'enregistrer des albums et de tourner mais n'enflammait plus les foules. La magie des débuts était passée. Le *Joueur de flûte* n'attirait plus que les paparazzis avides de prendre une photo du couple et de leur enfant, attendant la moindre frasque à commenter dans leurs torchons. La musique était devenue secondaire et n'offrait même plus à Tim le refuge dans lequel il s'emmitouflait au collège.

Sans qu'il ne comprenne pourquoi, les moments où Polly s'inquiétait pour lui comme elle venait de le faire lui faisaient l'effet de crissements d'ongles sur un tableau. Il avait résolu de s'enfermer autant que possible dans le mutisme, ce qui n'était pas à franchement parler une prouesse pour lui. Il savait qu'elle ne méritait pas cela et qu'il n'avait aucune raison de la maltraiter, mais il avait besoin d'être seul avec lui-même.

Malheureusement pour lui, cette fois-ci, Polly n'avait pas l'air décidée à lâcher l'affaire. « Tim, ça fait des mois que nous sommes rentrés de tournée. Tu ne fais rien, tu ne dis rien. . . tu ne *me* dis rien. Tu ne joues même plus avec Vincent.

Pourquoi est-ce tu persistes à... » Elle hésita un instant. Il leva les yeux vers elle avec un air de défi et elle conclut : « à faire la tronche. Voilà. Tu me fais la tronche, et franchement je ne sais pas pourquoi. Mais même si tu as des griefs contre moi, tu pourrais au moins ne pas les reporter sur notre fils. »

Tim déglutit avec difficulté. Elle avait raison bien sûr, mais le problème, c'est qu'il n'avait pas de réponse à cette question. Pourquoi se sentait-il encore mal ? Pourquoi était-il d'une humeur massacrant ? Il ne le savait pas et n'était pas sûr de vouloir le savoir. Il se saisit de son carnet pour y répondre que, bien sûr, il ne faisait pas « la tronche », mais en tournant la page, il se rendit compte qu'il était arrivé au bout. Il releva les yeux vers Polly sans pouvoir empêcher un air moqueur de passer dans ses yeux. Elle le remarqua instantanément. « Oh, comme c'est spirituel. Ton carnet est fini, donc tu peux te permettre de ne pas me répondre, hein ? »

Elle se leva, furieuse. « Si jamais il te vient l'idée d'en ouvrir un autre, je serai dans la jardin avec ton fils ! Dans l'hypothèse où il aurait encore de l'intérêt à tes yeux... » Et elle claqua la porte. Tim ressentit une bouffée de soulagement bien vite effacée par la culpabilité d'avoir déclenché une dispute sans raison. Mais pourquoi tu fais ça, abruti ? pensa-t-il. Il se rendit dans le bureau avec l'intention ferme de trouver un nouveau carnet et un moyen de se faire pardonner. Les tiroirs étaient vides. Mince, plus de carnet vierge.

Il parcourut les étagères qui bordaient les murs : tous ses anciens carnets étaient stockés là, en vrac. Il n'avait même pas pris la peine de les classer chronologiquement. Près de deux décennies de ses propres paroles enregistrées et archivées précieusement. Il ne s'expliquait pas son incapacité à jeter ces carnets : la plus grande partie de leur contenu était sans intérêt, de simples paroles adressées à des interlocuteurs qui

avaient alors répondu à l'oral. Ce n'était pas à proprement parler des journaux intimes auxquels il aurait pu attacher de l'importance... D'ailleurs, il ne s'était jamais aventuré à les relire. Il en tira quelques-uns de la bibliothèque d'une seule main et les parcourut rapidement dans l'espoir d'en trouver un qu'il aurait rangé avant de l'avoir terminé. Cela arrivait lorsqu'il en égarait un et ne le retrouvait que plus tard, après en avoir entamé un autre.

Replonger dans ces pages du passé était une expérience assez étrange. Son écriture était restée aussi brouillonne et biscornue au fil des années, mais il voyait différentes phases de sa vie défiler dans le bruissement des pages. Plus les carnets étaient anciens, plus les traces de crayon étaient estompées, blanchies par les années. Ce carnet datait de l'année dernière... cet autre d'un été de son adolescence... celui-ci...

Tim se figea soudain. Au hasard des pages, quelque chose lui avait sauté aux yeux. De l'encre. De l'encre verte. Jamais Tim n'utilisait d'encre dans ses carnets. Il retourna les pages dans l'autre sens pour essayer de retrouver la page. Se pouvait-il...

Les pages arrêtaient de tourner. Sous les yeux de Tim s'alignaient les seuls mots inscrits sur un de ses carnets qu'il n'avait pas écrits. Des mots écrits plus de seize ans plus tôt. Des mots écrits à l'encre verte. Des mots écrits avec les pattes de mouches d'une autre enfant. Sara. Le cœur de Tim s'emballa. Toutes ces années, il avait eu ce carnet, cette page, cette connexion avec elle, avec celle qui retournait sa vie à chaque fois qu'il la croisait. Il s'assit en tailleur sur le sol se mit à lire. Il pouvait lire toutes les conversations de cette journée de septembre, ses propres paroles en gris à demi-effacé et les réponses de Sara dans un vert qui tournaient légèrement au turquoise. Les mots étaient simples et naïfs.

Des mots d'enfants de huit ans. Alors qu'il déchiffrait ceux de Sara, il revoyait son visage, ses longs cheveux, ses grands yeux marrons et son petit bindi sur le front. Il la voyait aussi âgée de seize ans puis de vingt-quatre... Comment pouvait-il se sentir si connecté à une personne qu'il n'avait croisée qu'en trois occasions extrêmement brèves ?

Il termina très vite de lire la conversation mais s'y replongea immédiatement. Plusieurs fois. Dehors, à travers la fenêtre du bureau, il pouvait entendre Polly qui jouait avec Vincent dans le jardin. Pourtant, ils semblaient loin, ailleurs, et chaque page qui se tournait les éloignait un peu plus... comme si un univers entier grossissait et séparait le bureau du jardin. Ou peut-être était-ce Tim qui était ailleurs, parti dans des souvenirs piégés entre les lignes d'un carnet d'enfant.

Il prit soudain conscience qu'il était vieux, cela le frappa sans prévenir. Pas au sens absolu du terme, bien sûr, il pouvait espérer n'en être qu'au tiers de son existence. Mais il se rendit compte que les années avaient filé sans qu'il ne les voie passer. Il se sentait encore l'enfant sans bouche mais il était père à présent. Le tremplin des groupes lui semblait hier et pourtant huit années s'étaient déjà écoulées depuis. Tant d'années passées sans Sara... Comment cela avait-il pu lui convenir si longtemps ? Lorsqu'à seize ans, il l'avait rencontrée à nouveau, il lui avait semblé avoir toute la vie devant lui. Avec cette idée romantique et stupide qu'un jour, d'une certaine manière, il finirait par être avec elle pour de bon. Que le destin les rassemblerait. Quel con ! Il avait vingt-huit ans maintenant, était engagé dans une famille tout comme Sara devait sans doute l'être de son côté. Quelles chances leur restait-il ? Polly *devait* être la femme de sa vie. Vincent *devait* être le centre de ses préoccupations. Mais il regardait sa famille par la fenêtre et voyait la vie d'un autre.

Un autre Tim, qui aurait eu une bouche, qui aurait eu une enfance normale, qui aurait *été* normal, insouciant, sociable. . . heureux. Il pensait à Sara avec un gros poids dans le ventre en prenant conscience que cela aurait dû être elle, dehors, avec leur enfant. Il s'était laissé porter par le courant pendant toutes ces années : il avait parié sur une vie simple et sans risque.

Il avait perdu.

9.

La speakerine portait un tailleur impeccable, les cheveux relevés en arrière et son sourire s'émaillait de dents plus blanches qu'il n'était humainement possible de les conserver. Les projecteurs ne semblaient pas avoir d'effet sur elle mais Tim transpirait à grosses gouttes. Il tapota sur un clavier d'ordinateur qui retranscrivait ses paroles par synthèse vocale : « pouvez-vous répéter la question ? »

La speakerine, professionnelle, gardait le sourire. « Je voulais savoir – et je suis sûre que le public le souhaite aussi – si cette chanson était adressée à une personne en particulier ? » Tim avait parfaitement entendu la première fois mais voulait se laisser le temps de réfléchir à une réponse. Il se sentit assez idiot de ne pas avoir anticipé la question : la chanson *Sara* était devenue un *hit* absolument incroyable tout juste trois ans auparavant. C'est avec cette chanson que le groupe avait fait son grand retour sur le devant de la scène en marquant durablement les esprits, jusqu'à éclipser leurs succès passés. Elle était encore sur toutes les lèvres. Mais les paroles étaient énigmatiques, bien qu'immanquablement romantiques, et seul Tim connaissait

réellement la signification qu'il fallait leur donner. Il décida de rester évasif : « c'est possible.

— Et si cette chanson est adressée à une personne particulière, a-t-elle eu le message? A-t-elle entendu la chanson? Est-ce qu'elle vous en a parlé? »

Non, pensa Tim. Et c'était bien là son plus grand regret. La chanson avait été la plus vendue, la plus téléchargée, la plus échangée, la plus jouée de l'année. Il était impossible d'y échapper, à tel point que Tim lui-même en avait parfois assez de l'entendre. Mais aucune trace de Sara, la vraie. Il semblait impossible qu'elle ne l'ait pas entendue et, voyant Tim dans le groupe, qu'elle ne l'ait pas comprise. Mais jamais elle ne s'était manifestée. Tim répondit simplement : « question suivante, s'il vous plaît. » Il n'aimait pas répondre ainsi, comme une diva effarouchée, mais il ne voulait, il ne *pouvait* pas répondre à cela.

Son intervieweuse ne se démonta pas : « le public a été assez surpris de voir le groupe dissout seulement quelques semaines après la sortie de cette chanson et le succès que l'on connaît. Pourquoi avoir arrêté en pleine gloire? Le groupe venait de traverser un passage à vide, mais tout semblait s'arranger, non? »

— Je pense que nous étions arrivés au bout de ce qu'on pouvait faire ensemble, dit la voix synthétique en lisant les mots de Tim. Après le succès de *Sara*, il nous a paru évident que tout ce qu'on pourrait faire par la suite ne risquait que de décevoir le public. Nous nous sommes dit qu'il était préférable d'arrêter au moment où nous étions les meilleurs plutôt que de risquer le syndrome du groupe vieillissant. »

Cela faisait des années que Tim servait les mêmes arguments bidons aux journalistes en espérant qu'ils lâchent l'affaire. Quel importance cela avait-il, qu'ils se soient séparés pour une raison ou pour une autre? La chanson *Sara* avait été

leur baroud d'honneur. Tim savait que c'était là la meilleure chanson qu'il avait jamais composée. Pourquoi ne pas juste les laisser avec cela, leur permettre de partir sur un succès sans l'entacher de polémique ?

« Pourtant » reprit la speakerine qui n'était pas décidée à passer à autre chose, « votre séparation d'avec Polly, la guitariste, a été officialisée peu de temps après. Est-ce votre séparation en tant que couple qui a causé la fin du groupe ? » Tim sentit sa nuque le picoter. Bien sûr que tout cela était lié. Tout le monde le savait. Mais Tim ne pouvait pas l'admettre, pas comme ça. Polly souffrait déjà suffisamment, honnie par les fans d'avoir provoqué la dissolution du groupe. On la comparait à Yoko Ono ou à Courtney Love, on la traitait de succube, de mangeuse d'homme. Hors de question pour Tim de donner plus d'arguments à la misogynie crasse de certains de ses fans.

« Non, ça n'avait rien à voir. J'avais beaucoup de problèmes à ce moment-là... de problèmes personnels, ça n'avait rien à voir avec le groupe. Mais vous savez de quoi je parle... » La cure de désintoxication de Tim avait fait les gros titres de la presse à scandale peu de temps après la fin du groupe. Il était devenu accro à la morphine qu'il inhalait sous forme de poudre. Lui qui n'avait jamais pu tester l'alcool ou la cigarette... Le parfait cliché de la rock star décadente. Il s'écoeurait lui-même. « Bref. Polly a été une sainte de me supporter si longtemps. Notre séparation était la meilleure décision à prendre, même si ce n'est jamais facile.

— Et aucune "Sara" n'y a joué de rôle ? » demanda la speakerine d'un air vaguement taquin.

Nous y voilà, pensa Tim. La rumeur était persistante, il fallait bien qu'un ou une journaliste finisse par l'y confronter. Il fixa intensément la speakerine en tapant sur son clavier : « aucune. » Ce n'était pas totalement faux, d'un certain

point de vue. Oh, bien sûr, Polly avait ressenti un certain malaise lorsque Tim avait proposé au groupe sa dernière composition, une chanson d'amour sur une femme nommée *Sara*. Comment aurait-il pu en être autrement? Mais toutes les chansons de Tim n'étaient pas autobiographiques et il avait pu facilement justifier le titre par les rimes... Non, la chanson *Sara* n'avait pas eu d'effet notable sur le couple. Sara, la personne, par contre... Tim n'avait jamais pu la sortir de sa tête. Écrire la chanson avait été une catharsis pour lui, mais ses relations avec Polly s'étaient déjà largement dégradées au cours des premières années de la vie de Vincent et la séparation avait fini par s'avérer inévitable. Sara n'était pas pour autant revenue dans sa vie par la suite.

L'interview se conclut sur quelques questions beaucoup moins personnelles sur l'avenir musical de Tim. Ses réponses, par contre, restèrent évasives. Tim sortit du studio et n'appela pas de taxi. Il se mit à marcher dans la rue, un peu perdu. Et maintenant? Sa chanson était restée lettre morte. Il avait cherché partout, demandé à tous les camarades d'enfance qu'il avait pu retrouver s'ils se souvenaient d'une Sara. Il avait même essayé de retourner à l'hôpital où il l'avait aperçue lors de la naissance de Vincent, pour savoir si quelqu'un se rappelait d'elle. Demander à un hôpital s'ils avaient eu une patiente du nom de Sara huit ans plus tôt? La réponse aurait été « oui » dans n'importe quel établissement. Tim avait fini par laisser tomber, en désespoir de cause.

Il avait eu 33 ans la veille. Le dernier clou dans le cercueil qui contenait son espoir de retrouver Sara : si le destin voulait qu'il rencontre Sara tous les huit ans, le destin s'était foutu de lui. Il avait passé son anniversaire seul avec Vincent, le rare être humain dont il appréciait encore la compagnie. Il le voyait peu, et il ne pouvait pas en vouloir à Polly de l'éloigner de lui. Une star déchue à tendance *junkie* n'était

pas à proprement parler le modèle de père que Vincent aurait mérité. Pauvre Vincent... En pensant à cela, il tâta machinalement le flacon qui traînait au fond de la poche de sa veste. Au moins la morphine était une amie fidèle.

Il continuait à marcher dans la ville. Au détour d'une rue, il entendit sa chanson, diffusée par la radio dans une boutique de prêt-à-porter. Et encore une fois, malgré les déceptions, malgré les espoirs envolés, malgré les années, il se mit à espérer que Sara l'entende, où qu'elle soit. Pourquoi n'avait-elle jamais répondu ?

10.

Les lumières dansaient sous les yeux de Tim. Ou plutôt *sur* ses yeux. Il était allongé sur le dos, à demi-inconscient. Un plafond de néons roulait au-dessus de lui, agité de soubresauts. Tim se sentait comateux, comme engourdi. Comment était-il arrivé là ? Ses souvenirs immédiats étaient confus. Quelle heure était-il ? Combien de temps s'était-il écoulé depuis son souvenir le plus récent ? Il n'était pas fichu de le savoir. L'agitation tout autour de lui l'empêchait de penser.

Tim. Tu t'appelles Tim. Se rappeler de son nom, c'est déjà un bon point. Il essaya d'incliner légèrement la tête mais c'était comme si son corps ne répondait plus. En bougeant les yeux, il vit, à travers les fenêtres qui défilaient, des flocons de morphine dégringoler du ciel... Non non non, ça ne va pas du tout. Reprends-toi, Tim, c'est de la neige ! La neige tombe du ciel ! La neige, pas la morphine ! La morphine tombe... non, la morphine te *fait* tomber. Voilà un souvenir ! Il était en train de prendre sa dose quand...

Un hôpital. Voilà le pourquoi de toute cette agitation. Il était à l'hôpital, sur un brancard. Une overdose? Probablement. Il n'aurait su le dire, mais c'était la conclusion logique. Les néons clignotaient dans ses yeux à mesure que le brancard progressait dans le couloir. D'autres lumières attiraient son œil sur le côté. Un sapin décoré. Noël. Oui, il s'en souvenait, c'était bientôt Noël. Il avait prévu de le passer seul, comme d'habitude. Vincent était avec sa mère, il avait fêté ses douze ans quelques jours auparavant, mais Tim ne le voyait pas beaucoup. En vérité, il ne voyait plus beaucoup de monde.

Alors que le personnel médical s'agitait autour de lui, il se sentit partir. Était-ce la mort ou le coma? Il semblait encore pouvoir penser. « Je pense donc je ne suis... pas mort? » Il pensait à Vincent. À Polly aussi, un peu. À tout le mal qu'il avait pu leur faire. Est-ce que quelqu'un les préviendrait? Est-ce qu'ils viendraient? Est-ce qu'ils seraient tristes, même légèrement? Et les autres? Et ses fans? Était-il possible que l'on pleure le *Joueur de flûte*? Y aurait-il un hommage national? Il eut un petit rire intérieur en pensant à tout cela. Il se trouvait vraiment pathétique. S'inquiéter de sa petite renommée alors qu'il était peut-être en train de mourir. Voici le destin de la rock star déchue, pensa-t-il. Il aurait été plus rock'n'roll pour lui de mourir dans son vomi, mais enfin, ça restait une overdose, une mort honorable dans sa situation. En tout cas, il pourrait vivre avec. Il rit à nouveau en ayant cette pensée. Il ne savait pas si c'était la mort ou la morphine qui le rendait blagueur. Je devrais mourir plus souvent, pensa-t-il.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il eut la confirmation qu'il était mort. Parce que ce n'était pas possible, ça ne pouvait pas être réel : Sara ne pouvait pas se tenir là, devant lui. Il était mort et il avait atteint le nirvana des groupes de rock où toutes les

chansons deviennent incarnées en personnes et les flocons de morphine forment la mousse des jacuzzi. Mais il était dans un lit d'hôpital et Sara n'était pas une chanson mais une ravissante femme de 36 ans qui le regardait, bien réelle. Elle lui tendit une feuille qui disait « salut Tim, dit-elle, c'est Sara. Tu te souviens de moi? » Tim aurait éclaté de rire s'il avait pu et sentit des larmes couler sur ses joues. Il se saisit de la feuille et écrit : « bien sûr que je me souviens ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— À ton avis ? Je suis ton médecin. C'est moi qui m'occupe de toi depuis ton arrivée. Tu ne peux pas imaginer ma surprise quand je t'ai vu allongé sur ce brancard ! Je me demandais si tu te souviendrais de ta vieille copine de l'école primaire... J'ai l'impression de ne pas avoir cessé de te rater pendant toutes ces années, comme si on n'arrêtait pas de se croiser sans pouvoir se parler. » Tim lut les mots et se comprit à quel point il avait été idiot : elle n'avait pas été une patiente de l'hôpital où Vincent était né ! Elle était médecin !

« Moi aussi ! » écrivit-il. « Pourquoi est-ce que tu n'as jamais répondu à mes appels ?

— Tes appels ? Mais je n'ai jamais rien reçu.

— Je parle de ma chanson ! La chanson *Sara* ! Tu n'as pas pu ne pas l'entendre.

— Ta chanson ? Tu veux dire que c'est toi qu'ils appellent tous *la rock star* dans l'hôpital ?

— Mais... tu ne sais donc pas qui je suis ? » Tim avait écrit ces derniers mots à la va-vite, abasourdi. Il vit Sara faire la moue et il se rendit compte à quel point ses mots pouvaient être prétentieux. Elle eut l'air amusée en voyant son expression désolée. Avec un sourire, elle souleva ses longs cheveux noirs de chaque côté de son visage. Là, à l'endroit où auraient dû se trouver deux oreilles, il n'y avait

rien. La même peau bronzée de ses joues se poursuivait, lisse, jusqu'à la racine des cheveux.

Tim resta figé, estomaqué sur son lit. La révélation s'imprimait lentement dans son esprit : Sara était née sans oreille, tout comme lui était né sans bouche. Et soudain, tout devint clair. Pourquoi elle n'avait jamais communiqué avec lui que par écrit. Pourquoi, petite, elle changeait d'école régulièrement. Pourquoi elle n'avait jamais pu entendre la moindre de ses chansons. Pourquoi elle ignorait même sa carrière de musicien. Pourquoi elle connaissait la langue des signes. Et pourquoi elle était présente à l'enterrement de son père : il l'avait sans aucun doute suivie et aidée lorsqu'elle était petite, lui qui avait une tendresse particulière pour les enfants diminués ! Si ses géniteurs l'avaient abandonnée comme ceux de Tim, peut-être l'aurait-il eue pour sœur. . .

La chanson. . . bien sûr que cela n'avait servi à rien. Même si des amis de Sara l'avaient entendu, rien dans la chanson ne pouvait suggérer qu'il s'agissait d'elle en particulier. Seul *elle* aurait pu faire le lien avec son ami d'enfance. . .

Tout cela lui paraissait tellement stupide maintenant. Il attrapa son téléphone et se mit en quête des paroles de *Sara*, la chanson, sur Internet. Elle ne pouvait pas l'entendre mais elle pourrait la lire ! Et tant pis si le moment serait extrêmement gênant pour Tim : il avait laissé trop d'occasions passer, il ne pouvait pas la laisser repartir comme ça. Il lui tendit et elle lut avec attention. Il observa sur son visage passer différentes émotions : elle sembla tour à tour surprise, gênée puis touchée. Le silence dans la chambre était lourd lorsqu'elle finit de lire, troublé seulement par le ronronnement des machines de l'hôpital. Tim avait le cœur qui battait la chamade et griffonna sur la feuille : « qu'est-ce que tu en penses ? »

Après un instant, elle le regarda dans les yeux. Il n'arrivait pas à déchiffrer ce qu'elle pensait. Que s'imaginait-il ? Qu'elle allait se jeter dans ses bras, l'embrasser fougueusement et lui dire : « grand fou, je t'ai attendu toute ma vie » ? C'était stupide. Au lieu de cela, elle attrapa la feuille avec un air qui semblait amusé mais sincère. Elle écrivit simplement « j'en pense que tu es un peu fou ». Elle se leva en posant le téléphone de Tim sur la table de chevet. Elle lui fit comprendre qu'elle reviendrait vérifier son état plus tard et quitta la chambre en lui adressant un dernier sourire.

Tu es un peu fou... Les mots s'imprimaient dans les yeux de Tim qui somnolait. Un peu fou... peut-être ? Après tout pourquoi pas. Ce n'était pas la pire des hypothèses. Tim pouvait se satisfaire d'être fou si cette folie s'appelait Sara. Quel sens y avait-il à tout cela ? Le garçon sans bouche amoureux de la fille sans oreille. Gâchant sa vie pour un souvenir d'enfance. Cela pourrait presque faire une comptine...

Gâchant sa vie ? Mais la vie était belle à nouveau. Tim eut un de ses sourires bien à lui en s'endormant. Les guirlandes clignotaient doucement alors qu'une musique de Noël retentissait dans les couloirs de l'hôpital. Au-dehors, la neige continuait de tomber.

Si cette dernière phrase vous laisse une impression de déjà vu, c'est normal : c'est exactement la même que celle de la nouvelle précédente, Et l'enfer était si froid. Pourquoi cela ? Eh bien c'est arrivé un peu par hasard. Au moment de terminer L'Enfant sans bouche, la même phrase m'est venue en tête et elle collait bien à l'atmosphère du dernier chapitre. J'ai hésité mais je l'ai finalement gardée car je trouvais cela assez amusant qu'elle évoque des choses diamétralement opposées dans la tête du lecteur : dans Et l'enfer était si froid, la neige évoque le danger, le poison radioactif et la mort lente ; dans L'Enfant sans bouche, on pense au confort d'être installé au chaud à l'intérieur à regarder la neige tomber en attendant Noël. Tout est une question de contexte. . .

La première version de cette nouvelle (perdue, comme je l'expliquais en introduction) était beaucoup plus courte et différait sur beaucoup de points. Le titre Enfant avait plus de sens puisque l'on n'y suivait que l'enfance de Tim. Sara restait dans la même classe que lui et ils tombaient amoureux assez vite (et c'est à ce moment-là que Tim se rendait compte qu'elle n'avait pas d'oreille, ce qui concluait également l'histoire). C'était beaucoup plus proche d'un conte très court, avec une inspiration certaine puisée dans le recueil de poèmes La Triste Fin du petit enfant huitre et autres histoires de Tim Burton.

Comme cette histoire me tenait à cœur, j'ai décidé d'en faire une plus grande nouvelle et d'y aborder d'autres thématiques comme le harcèlement scolaire, le culte parfois malsain de la célébrité et, bien sûr, le rapport à la musique comme thérapie. Pour ce faire, j'ai mélangé cette idée avec une autre histoire que j'avais en tête depuis pas mal de temps, une histoire imaginée en écoutant l'album Kid A de Radiohead. Beaucoup de gens pensent que le titre Kid A fait référence au premier enfant cloné (l'enfant « A », l'enfant numéro 1). Je m'étais donc imaginé une histoire complète de cet enfant cloné en calquant chaque chanson de l'album sur un moment de sa vie,

une histoire que je me racontais à chaque fois que j'écoutais l'album (c'est-à-dire très souvent pendant une période).

C'est donc aussi cette histoire qui se retrouve dans L'Enfant sans bouche, à ceci près que l'enfant n'est donc pas cloné mais simplement différent. Vous pouvez d'ailleurs faire l'expérience de relire la nouvelle en écoutant Kid A, ou même simplement écouter l'album si vous ne le connaissez pas, c'est un bijou. Une chanson par chapitre. Chaque chapitre ayant été guidé par la musique et l'atmosphère de chaque chanson (et un peu par les paroles, parfois).

Repartons maintenant sur une nouvelle à mi-chemin entre le fantastique et la science-fiction (la barrière n'est pas toujours très nette, selon moi). L'histoire suivante est plus ou moins basée sur deux rêves un peu bizarres que j'avais faits, de manière très éloignée puisque les rêves, c'est de toute façon un matériau assez flou. Par conséquent, l'histoire est bizarre aussi, mais assez parlé, je vous laisse la découvrir !

Chaîne 43

Lorsque Iska se réveilla ce matin-là, elle sut immédiatement que c'était le début d'une mauvaise journée. Pour commencer, ce grand corniaud d'animateur qui s'égosillait dans son radio-réveil lui avait fait faire un bond dans son lit en annonçant une heure erronée. Elle vérifia, en panique, mais non : il n'était pas 9 heures mais bien 8 heures 30. Elle n'était pas en retard, mais le mal était fait : le petit sursaut de stress dès le réveil l'avait mise de travers.

Ensuite, elle n'eut même pas la consolation de se brûler la langue avec un bon café : le fond de paquet qu'il lui restait était complètement frelaté et puait la poudre de chocolat chaud. Elle trouva cela assez étrange puisqu'à sa connaissance, aucun frelatage ne transformait du café en *Nesquik*. Mais enfin, elle ne passait pas son temps à respirer des aliments périmés, alors après tout qu'en savait-elle ? Elle balança le paquet dans la poubelle en se disant qu'elle se paierait un café au distributeur à son travail. Une bonne douche la réveillerait bien assez jusque là.

Seulement, le ruissellement de l'eau sur son corps encore engourdi ne fut pas aussi agréable qu'elle l'avait espéré : l'eau avait une texture étrange, huileuse, comme si on l'avait épaissie avec une petite quantité de gélatine. À tel point que Iska se sentit presque moins propre en sortant de la douche. Elle se dit avec amertume que sa journée s'annonçait décidément bien pénible et quitta son F2 en ruminant sur son sort. Elle ne pouvait alors pas se douter que tout ceci n'était que le début d'une aventure bien singulière.

En consultant son téléphone du coin de l'œil, elle se rendit compte qu'elle avait vérifié le fameux principe qui veut que, lorsqu'une personne est trop en avance, elle finit par se mettre en retard. Elle pressa le pas dans la rue pour atteindre sa station de métro et manqua de se faire renverser

par une voiture dont elle insulta copieusement le conducteur. Celui-ci n'eut même pas l'air de la remarquer et elle ricana avec méchanceté en constatant que la voiture était marquée, à l'arrière, du signe indiquant les jeunes conducteurs. Mais à y regarder de plus près, ce n'était pas le bon signe : c'était un gros « B » rouge sur un rond blanc là où les jeunes conducteurs affichent un « A ». Iska se demanda avec curiosité ce que ce symbole pouvait signifier. Elle ne se souvenait pas l'avoir déjà vu ailleurs.

Elle reprit sa route avec un haussement d'épaules qui balaya l'interrogation de son esprit. Elle était encore trop absorbée dans le doux cocon soporifique de sa routine matinale pour remarquer une redondance d'événements étranges autour d'elle. Elle ne vit pas, par exemple, que la ligne de métro qu'elle prenait était maintenant signalée en jaune orangé et non en rouge comme c'était le cas auparavant. Elle ne sembla pas non plus troublée outre-mesure lorsqu'un mendiant joua d'une guitare qui avait un son étonnamment proche de celui d'une contrebasse.

Après son quart d'heure de transport habituel, elle arriva dans les locaux de l'entreprise où elle travaillait comme développeuse informatique. Le grand *open space* était encore à moitié vide et elle s'en voulut un peu de s'être pressée : peu de ses collègues avaient un sens de la ponctualité aussi prononcé que le sien et aucun ne semblait rencontrer de problème avec la hiérarchie pour autant.

Elle grommela dans sa barbe et s'assit à son poste de travail. Sur l'écran clignotait la notification d'un nouveau courriel qu'elle ouvrit. Elle poussa un soupir désabusé en constatant qu'il s'agissait d'un spam qui n'avait pas été bloqué par son filtre : « Votre invitation à la grande soirée de lancement de la Chaîne 43. » Elle le supprima d'un clic et se mit au travail.

Là encore, il ne lui fallut pas longtemps pour remarquer que quelque chose clochait. Cela faisait presque dix ans qu'elle développait en langage C++, et jamais encore elle n'avait vu la syntaxe suivante dans un code source :

```
return that->size();
```

Le mot-clef pour désigner l'objet courant, pour ce qu'elle en savait, avait toujours été `this`, certainement pas `that` ! Quel enfant de saloplaud avait bien pu toucher à son code pour introduire ce genre de stupidité... Elle interpella l'un de ses collègues qui passait à côté de son bureau à ce moment-là :

— Hé ! David ! Tu aurais un moment pour regarder ça ?

— Salut Iska, dit celui-ci en remuant le café qu'il venait d'aller se chercher. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Il y a un petit rigolo qui a touché à mon code source. Regarde ça : `that`. Hilarant, non ?

David la regarda sans avoir l'air de comprendre.

— Eh bien quoi ? Où est la plaisanterie ? `size()` n'est pas une méthode de la classe ?

— Mais non mais, balbutia-t-elle. Enfin David... `that` ! `that` ! Il n'y a rien qui te choque ?

— Mouais. C'est sûr que j'aurais juste appelé `size()` directement, mais pourquoi pas. Enfin bon, pas de quoi en faire un scandale ! Tu t'es levée du mauvais pied, ce matin ?

Iska scruta le visage de David. Il avait l'air sincèrement dubitatif. Était-il novice à ce point en programmation ?

— Pour tout te dire, oui, finit-elle par répondre. Entre le réveil qui déconne et le café frelaté, on ne peut pas dire que la journée ait commencé sur les chapeaux de roues...

— Tu devrais t'en prendre un ici alors, dit-il en indiquant son gobelet, le café au lait de la machine est très bon !

Puis il regagna son poste de travail un peu plus loin. Iska se dit qu'effectivement, elle n'avait toujours pas pris le café qu'elle s'était promis et elle se dirigea vers la salle de

pause. Elle était vide et seul le faible bruit des publicités qui passaient sur la chaîne de radio que captait l'équipement hifi allumé troublait le silence. Puis ce fut le distributeur qui fit son boucan habituel en faisant apparaître un gobelet bien vite aspergé de café au lait brûlant. Elle le porta à ses lèvres mais fut immédiatement assaillie par une odeur écœurante : on aurait juré que ce n'était pas du lait mais du fromage fondu qui avait été ajouté au café!

— Mais c'est pas vrai!

De rage, elle envoya valdinguer le gobelet plein dans la poubelle. Ce n'était certes pas très charitable pour la personne qui allait devoir la sortir, mais après tout il n'y avait pas de raison pour qu'elle soit la seule à passer une sale journée. Elle commençait à se demander si elle n'était pas en train de perdre les pédales. Deux cafés provenant de deux machines différentes mais chacun avec une odeur délirante? David en avait pourtant bu devant elle et l'avait trouvé bon. Et il n'avait pas non plus été choqué par la grossière faute sur son code source...

Ses pensées furent interrompues par la radio qui diffusait une publicité un peu plus forte que les autres :

— Chaîne 43, crachait la chaîne hifi. La télévision qui vous parle, à vous et seulement vous! Bientôt sur vos écrans!

Elle appuya sur le bouton d'extinction de l'appareil – inutile de le laisser en marche alors que personne ne l'écoute, se dit-elle, surtout si c'est pour débiter des âneries – et elle regagna l'*open space*. Elle garda un moment les yeux rivés sur son écran d'ordinateur sans bouger puis décida d'en avoir le cœur net. Voyons si ce code fonctionne, pensa-t-elle. Elle lança la commande pour compiler le code en un programme exécutable par l'ordinateur.

Aucune erreur. Mince. Tout compilateur digne de ce nom aurait dû grincer des dents en lisant ce morceau de code.

Elle lança le programme généré par ce code dégénéré. Pas non plus d'erreur *runtime*. De plus en plus étrange. Elle vérifia sur son gestionnaire de version : qui avait donc pu faire les dernières modifications sur son code ? La réponse la rendit encore plus dubitative : c'était elle, la veille. Personne n'y avait touché depuis qu'elle avait terminé sa précédente journée de travail. Mais c'était pourtant catégoriquement impossible qu'elle ait tapé cette erreur elle-même.

Elle essaya de remplacer `that` par `this` et cette fois-ci, le compilateur protesta : c'était le monde à l'envers ! Elle passa le reste de la matinée à lire de la documentation sur le sujet sur Internet, mais tout semblait confirmer la validité de ce code qui était pourtant de toute évidence faux ! C'était à n'y rien comprendre et Iska envisageait de plus en plus l'idée qu'elle était en train de tourner la carte.

Lors du repas de midi à la cafétéria, ses collègues remarquèrent qu'elle avait l'air ailleurs, comme perdue dans ses pensées.

— Eh bien, Iska, t'es avec nous ? rigola l'un d'entre eux.

— T'es juste crevée ou bien t'as encore passé une soirée bien arrosée ? s'esclaffa un second.

— Ah, désolée, fit-elle, je ne suis pas trop dans mon assiette aujourd'hui. C'est juste que...

Elle se rendit soudain compte qu'elle avait un goût extrêmement désagréable dans la bouche. La sauce pesto de ses pâtes... elle sentait la cacahuète !

— Mmh, mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? s'écria-t-elle soudain en manquant de recracher sa bouchée.

— Euh, des pâtes au pesto ?

— Mais elles sont dégueulasses !

— Pas plus que d'habitude.

Elle regarda ses collègues avec perplexité. Elle avait déjà vu des recettes de pesto où les pignons de pain étaient

remplacés par des noix de cajou, mais tout de même! Des cacahuètes! Et personne d'autre ne semblait dérangé par le goût. L'enchaînement d'anomalies dont elle était la seule à s'apercevoir commençait à devenir trop important pour qu'elle l'ignore : quelque chose de vraiment perturbant était en train de se passer.

— Ouais, grommela-t-elle en posant résolument sa fourchette, bah moi je les trouve immonde.

— T'es peut-être juste malade, fit remarquer une de ses collègues. C'est quoi déjà, la maladie qui altère ta perception du goût?

— La gastro? fit un autre.

— Non, dit Iska, ça c'est ce qui te fait gerber. Remarque, ça ne va sans doute pas tarder pour moi si je continue à manger ça.

Ils la regardèrent tous avec étonnement et continuèrent à manger leurs pâtes au pesto-cacahuète sans broncher. Elle décida de garder ses impressions pour elle-même afin de ne pas se retrouver internée avant la fin du repas.

L'après-midi fut peu productive : Iska écumait les forums de discussions en ligne et les sites web douteux pour essayer de comprendre ce qui lui arrivait. En quelques heures, elle eut tour à tour la conviction d'avoir un cancer du cerveau, d'avoir été enlevée par des extraterrestres durant son sommeil et enfin d'être victime d'un gigantesque complot impliquant les services secrets d'une douzaine de pays. Elle allait fermer cette dernière page quand un détail attira ses yeux : une publicité qui clignotait dans un coin de l'écran. « Ne manquez pas le lancement de la Chaîne 43! Ce soir à 17 heures! Enfin toutes les réponses à portée de télécommande! » Elle poussa un juron à demi-voix en maudissant son bloqueur de pubs qui avait laissé passer l'encart, puis se dit que cette Chaîne 43 disposait décidément

d'un bon budget de communication : elle avait été assaillie depuis le début de la journée! Elle qui n'avait pas le moindre récepteur TV chez elle et qui considérait la télévision en général comme un média mourant...

Elle quitta le bureau beaucoup plus tôt que d'habitude, incapable de se concentrer sur son travail. Il était à peine 16 heures lorsqu'elle éteignit son ordinateur. Au moment où l'écran devint noir, elle aurait pu jurer apercevoir des parasites et voir l'image se réduire à un point blanc au centre de l'écran, comme sur les vieux modèles cathodiques. Ce qui n'avait aucun sens sur un écran plat comme le sien.

Tout en essayant de se convaincre que c'était – encore! – son imagination qui lui jouait des tours, elle franchit le seuil du bâtiment et se retrouva dans la rue illuminée par le soleil encore haut du mois de juillet. Elle se sentait perdue et doutait de sa propre santé mentale. Elle allait traverser la route lorsqu'un nouveau détail incohérent lui sauta au visage : le feu pour piétons n'avait pas les bonnes couleurs. Le personnage à l'arrêt était jaune au lieu d'être rouge. Et lorsque ce fut au tour des piétons de passer, le personnage normalement vert s'alluma d'un bleu éclatant!

Sentant l'angoisse monter alors que la réalité toute entière s'effondrait, elle regarda avec désespoir autour d'elle : aucun passant n'avait remarqué l'étrange signal lumineux. Elle ne pouvait pas, en une seule journée, être devenue à la fois intolérante au café, au lait et au pesto... et daltonienne avec cela! D'autant plus qu'aucune intolérance alimentaire et aucun daltonisme n'avait ce genre d'effet...

Et puis soudain, elle le vit. Gros comme le nez au milieu de la figure. Un panneau publicitaire lumineux et démesuré, incrusté dans la façade d'un immeuble un peu plus loin : « Vous avez des questions. Nous avons les réponses. Chaîne 43. Parce que les goûts changent. » Ça

ne pouvait pas être une coïncidence. Ou plutôt, si : ça *aurait dû être* une coïncidence, un jour normal. Or, ce jour n'était pas normal, et Iska remarqua qu'elle n'avait jamais entendu parler de cette nouvelle chaîne avant le début de cette journée. Et voilà que les slogans se mettaient à parler de questions, de réponses et de goûts qui changent.

L'espoir était fou, mais Iska n'avait rien d'autre à quoi se raccrocher. Rien d'autre que l'idée que quelqu'un ou quelque chose tentait de communiquer avec elle par le biais de messages publicitaires. Dans un monde devenu fou, l'hypothèse était presque banale. Quand cette chaîne devait-elle être lancée ? Iska se souvenait vaguement l'avoir lu quelque part. Elle saisit son téléphone, rechercha le mot-clef « Chaîne 43 » et trouva immédiatement le site web officiel de l'entreprise, statique et pratiquement vide à l'exception d'une grande page d'accueil en forme de plaquette publicitaire. On y voyait un logo et des couples-clichés souriant façon « jeunes cadres dynamiques et ménagères de moins de 50 ans », exactement ce que l'on s'attendrait à trouver sur un site de ce genre. Pour une fois que la réalité semblait cohérente...

Iska lut : « Découvrez en exclusivité la nouvelle Chaîne 43. Soirée de lancement ce soir à 17 heures. Pass VIP sur invitation seulement. » Pass VIP sur invitation... Elle était certaine de... oui ! Elle accéda rapidement à son compte mail et chercha les courriels supprimés dans la corbeille. Il était là ! « Votre invitation à la grande soirée de lancement de la Chaîne 43. » Une soirée VIP avec des invitations envoyées par un vulgaire robot spammeur ? C'était pour le moins original...

Le courriel en question ne contenait pas d'information majeure, juste un numéro d'invitation et une adresse. C'était à l'autre bout de la ville et Iska se félicita d'avoir quitté

son travail plus tôt. Elle prit immédiatement le métro, sans prendre le temps d'y réfléchir. Elle qui avait toujours eu une vie bien tranquille et sans surprise se voyait maintenant traverser la ville sur les instructions d'un spam dans l'espoir de comprendre une série d'hallucinations... quelle journée!

Elle arriva sur les lieux et ne trouva aucun immeuble moderne, aucune pancarte pompeuse pour indiquer la présence d'une chaîne de télé. Au numéro indiqué ne se trouvait qu'un bâtiment résidentiel d'un style plutôt daté. Il n'y avait personne, ni dans l'immeuble, ni dans la rue. Rien ne laissait présager qu'une « soirée VIP » pour le lancement d'une chaîne de télé était censée s'y dérouler.

La grande porte en fer forgé était verrouillée. En-dessous de l'interphone, un petit clavier numérique permettait de taper un code pour entrer. Iska jeta un œil à son numéro d'invitation : 49674. Elle le tapa et la porte se déverrouilla dans un cliqueti sonore. Elle entra dans l'immeuble. La cage d'escalier était sombre et exigüe. Iska s'y aventura lentement, cherchant du regard les noms affichés sur les sonnettes des portes qui défilaient sur sa droite, à mesure qu'elle parcourait les étages.

Enfin, au cinquième étage, elle lut sur une porte : « Chaîne 43 », écrit à la hâte sur un post-it. Iska pensa avec amusement que la chaîne devait avoir explosé le budget communication avec les publicités et qu'il ne restait plus un centime pour la décoration du siège de l'entreprise. Elle appuya sur la sonnette et le carillon retentit. Pas de réponse. Elle réessaya puis frappa doucement à la porte, sans succès. En se disant qu'il serait tout de même rageant d'avoir parcouru tout ce chemin pour rien, elle tourna la poignée : la porte n'était pas verrouillée et s'ouvrit dans un grincement.

L'appartement était une grande pièce vide. Ou plutôt, une petite pièce qui paraissait plus grande justement *parce*

qu'elle était vide. On aurait dit un petit studio qui n'avait pas été habité depuis des lustres. Quelques raies de lumière filtrées par la couche de saleté accrochée aux fenêtres révélait un sol poussiéreux. Contre le mur du fond trônait un vieux téléviseur tout aussi poussiéreux, posé sur un meuble à pied pivotant. L'appareil était antique avec son écran bombé et ses deux antennes fièrement tendues sur le dessus. Iska n'y reconnut un téléviseur que parce qu'elle en avait déjà vu de tels dans de vieux films en noir et blanc. La pièce toute entière aurait pu être une relique du passé, un petit cube de la réalité bloqué un demi-siècle en arrière. Et soumis aux mêmes dérèglements que le reste de la réalité ?

Iska y pénétra lentement, avec l'impression désagréable de briser une tranquillité et un silence établis depuis des décennies. Ses pas ne faisaient pourtant aucun bruit sur le sol. Étaient-ils étouffés par l'épaisse couche de poussière ? Ou était-ce une nouvelle anomalie ?

Elle eut soudain l'impression de savoir ce qu'elle devait faire. Elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient du poste de télévision et appuya sur le petit interrupteur. L'appareil, contre toute attente, fonctionnait encore et s'alluma dans un bruit insensé. Elle pensa que cela ressemblait au bruit des vieux postes de radio à lampes – mais elle n'était pas certaine d'avoir déjà entendu une radio de ce genre dans sa vie. La télécommande était aussi un modèle extrêmement simpliste sans aucun chiffre : un bouton d'allumage, deux pour régler le volume et deux pour passer d'une chaîne à l'autre. La télévision avait démarré sur la chaîne 1 et il fallu donc presser plus de quarante fois ce fichu bouton pour atteindre la fameuse chaîne 43. Et comme si cela n'était pas suffisamment agaçant, chaque changement de chaîne s'accompagnait inlassablement d'une pause d'une demi-seconde pendant laquelle le téléviseur ne répondait

plus et où il fallait alors attendre pour presser à nouveau le bouton et passer à la chaîne suivante.

À mesure que les chaînes défilaient sur l'écran, la luminosité de la pièce semblait baisser. Iska se dit tout d'abord qu'elle se faisait des idées, mais arrivée à la chaîne 21, il lui devint impossible de distinguer le fond de la pièce. Ce n'était pas une illusion, la pièce s'assombrissait à vue d'œil tandis que le téléviseur donnait l'impression de briller de plus en plus, projetant sa lumière comme un halo sur son visage de Iska.

Le numéro 43 écrit dans une police rétro en chiffres verts s'afficha enfin dans le coin supérieur gauche de l'écran. Iska se rendit bien vite compte qu'il ne s'agissait pas d'une chaîne ordinaire : l'image suivait les mouvements de sa tête, si bien qu'elle avait l'impression de regarder non pas un écran mais une fenêtre ouverte sur un autre univers. Elle s'approcha et son angle de vision dans la scène de l'écran s'agrandit. À l'intérieur, il n'y avait qu'un homme. Ou était-ce une femme ? Il était difficile de le dire. La personne avait les traits les plus neutres imaginables : aucun ne faisait pencher la balance des genres dans un sens ou dans l'autre. « Iel » était vêtue d'une tunique verte serrée à la taille par une large ceinture en tissu. À bien y regarder, quelque chose d'indéfinissable faisait presque douter de sa nature humaine. Derrière iel se mouvaient plusieurs silhouettes qui semblaient affairées derrière un plan de travail, mais Iska ignorait ce qui les occupait ainsi. La personne qui faisait face à l'écran prit la parole :

— Bonjour, vous.

Iska sursauta en s'entendant interpellée ainsi à travers un écran de télévision. Même si l'écran ne semblait pas en être un. Même si à chaque événement étrange de la journée, sa surprise s'était en quelque sorte atténuée. La possibilité que

ce téléviseur soit un moyen de communication vers un autre monde ne lui était pas venue à l'esprit.

— Vous m'entendez? hasarda Iska.

— Bien sûr. Bienvenue sur la Chaîne 43. Nous sommes heureuses que vous soyez venue. Nous sommes certains que vous avez beaucoup de questions à nous poser.

C'était la cerise sur le gâteau. Ou bien le monde entier était vraiment en train de partir à la dérive, ou bien Iska était définitivement cinglée. Mais cinglée ou pas, puisqu'on s'adressait à elle...

— Je vous avoue que j'ai du mal à choisir par où commencer. Il va déjà falloir que je me fasse à l'idée que la télé me parle.

— Une messagerie instantanée somme toute très classique. Vous ne trouvez pas?

— Une messagerie instantanée sur un écran cathodique en ondes hertziennes, ce n'est plus classique, c'est carrément baroque.

— On fait avec ce qu'on trouve.

Iel avait évacué la question d'un air peu intéressé et Iska sentit qu'elle n'en apprendrait pas plus sur ce sujet.

— Bon. Mais admettez tout de même que ce n'est pas commun. D'ailleurs, ce n'est pas la première bizarrerie que je croise aujourd'hui. En fait, pour tout vous dire, j'espérais que vous auriez des réponses à ce sujet. Pourquoi est-ce que le monde semble complètement... détraqué? Ce n'est pas le chaos total, mais tout a l'air un peu... décalé, changé. Bizarre.

— Oui, nous avons espéré que quelqu'un le remarquerait.

— Quoi? Alors c'est vous qui...

— Nous ne sommes pas responsables des bizarreries que vous avez constatées, si c'est votre question. Ou plutôt... pas

volontairement. Ce sont, comme vous l'avez sans doute déjà deviné, des *bugs*.

Iska resta interdite un instant en essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle avait un million d'histoires de science-fiction qui lui venaient en tête. Les petites silhouettes s'agitaient toujours dans l'ombre derrière son interlocutrice et une idée désagréable lui vint à l'esprit.

— Attendez une minute, là... vous n'allez pas me rejouer *Matrix*, quand même? L'histoire que notre univers est une illusion créée de toute pièce pour nous cacher la réalité?

— Absolument pas. Votre univers est bien réel – bien que cela dépende de votre conception de la « réalité », notez bien. Mais en quoi cela serait-il incompatible avec le fait d'avoir été créé de toutes pièces? Avec, potentiellement, des bugs? Nous sommes douées, mais tout le monde fait des erreurs à l'occasion.

— Vous êtes sérieux? Donc votre conception du bug, c'est du café qui pue le chocolat ou un autocollant de jeune conducteur « A » qui devient « B »? Donc vous là, vous êtes... Dieu le père? Ou la mère hein, c'est dur à dire... et vous vous inquiétez du goût du *café*?

— Ça aurait pourtant du sens que Dieu *l'amère* s'inquiète du café.

— Hilarant.

— Merci. Remarquez, si vous tenez à me donner un genre, le féminin de Dieu, c'est Déesse, mais peu importe. Je ne m'inquiète pas spécialement du goût du café, mais s'il faut donner un nom à ce phénomène – un nom qui ait du sens de votre point de vue, j'entends –, eh bien bug me semble correspondre. Lorsque que votre code ne modifie pas la bonne variable en mémoire, vous corrigez le problème : ça ne veut pas forcément dire que vous vous *inquiétez* de la

variable en question, mais si cela nuit au fonctionnement de l'ensemble, alors c'est un bug, non ?

— Oui. Mais entre une variable incorrecte et une faille qui fait planter le programme en permanence, je vais plutôt chercher à corriger ce second bug !

— Vous sous-entendez qu'il existe des bugs de gravité plus importante que les bizarreries que vous avez constatées aujourd'hui. C'est une théorie intéressante mais il va falloir m'en dire plus.

— Oh, eh bien, mmh, je ne sais pas, dit Iska en faisant mine de se creuser la cervelle. La mort, par exemple ? La souffrance, la maladie, les catastrophes naturelles ?

— Justin Bieber ? Patrick Bruel ? Oh pardon, je pensais que vous alliez enchaîner sur la touche d'humour cynique d'usage. J'ai bien une réponse à vous apporter, mais je doute qu'elle vous plaise.

— Essayez toujours.

— « *It's not a bug, it's a feature.* »

— C'est tout ? C'est ça votre excuse ? Tout marche comme prévu ?

— Mais oui. La preuve, c'est que personne n'a l'impression que ce soit un problème. Oh bien sûr, ces choses que vous évoquez – la mort, la maladie – sont considérées comme *mauvaises* par la plupart des gens... mais aussi dans l'ordre des choses. Personne ne se dit en se levant, « tiens, c'est étrange, cette mort ».

— Personne n'a eu l'air très déconcerté par le goût du café ou du pesto non plus, si vous allez par là.

— À part vous, fit remarquer son interlocuteur avec malice.

— À part m...

Iska s'interrompit car elle comprit immédiatement où iel voulait en venir.

— Vous tenez vraiment à votre version personnelle de *Matrix*, c'est pas possible... Je suis l'Élue, c'est ça ?

— Sans vouloir être vexante, dit l'interlocutrice, il faudrait peut-être s'acheter deux ronds de culture au-delà des block-busters américano-débilissants... ne me blâmez pas pour des termes et des références que *vous* utilisez.

— Très bien. Mais alors, je suis quoi moi ? Le Messie ?

— Si ce terme vous convient... En tout cas, vous arrivez à voir les bugs, à les sentir, les ressentir. C'est très rare que cela arrive. Les êtres humains, habituellement, sont parfaitement aveugles et ne perçoivent pas les altérations de leur univers. Pour ainsi dire, ils continuent à vivre comme si rien ne s'était passé. Mais vous... Vous, vous avez une mémoire transcendante. Vous ne voyez pas seulement la réalité telle qu'elle est, mais aussi telle qu'elle était et telle qu'elle devrait être. En fait, cela n'était pas arrivé depuis des siècles.

— Super. Donc en fait, ça fait des siècles que le café change de goût régulièrement et que tout le monde s'en fout. Et il y a une pauvre pomme qui s'en rend compte, et c'est moi. Super, vraiment. Je le savais que j'aurais dû rester couchée, ce matin...

— Eh bien, pas vraiment, et c'est là tout le côté épineux du problème... Habituellement, de tels bugs ne se produisent pas, ou alors à la marge et nous les corrigeons alors très vite. Mais dans notre cas de figure actuel, les bugs semblent apparaître un peu partout de manière imprévisible.

— Je ne sais pas comment ça fonctionne chez vous, dit Iska, mais de mon expérience, un bug n'arrive jamais par l'opération... du Saint-Esprit, si je puis dire. C'est toujours la faute de quelqu'un.

— Précisément, répondit l'autre avec le ton de quelqu'un qui est enfin arrivé au cœur du sujet.

— Vous voulez dire... que quelqu'un est en train de *pirater* l'univers? D'introduire des bugs sciemment? Mais qui?

— C'est toute la question. Nous ne savons pas. Mais vous voilà avec votre don extra-sensoriel... et ces altérations de la réalité qui se produisent au même moment...

Une soudaine crainte passa sur le visage de Iska. Il y avait du soupçon dans la voix de son interlocutrice. Derrière iel, les ombres s'étaient immobilisées, comme dans l'attente de ce que Iska allait répondre.

— Sans blague, vous ne pensez tout de même pas que *je* suis le pirate?

— C'était une hypothèse, mais le fait que vous soyez venue à notre rencontre nous prouve le contraire. Celui ou celle qui est responsable de ce désordre devrait logiquement se cacher et dissimuler sa capacité à altérer l'univers. Mais cela n'est certainement pas un hasard que vous deux soyez apparus dans l'univers au même moment. C'est parce que nous le soupçonnions que nous avons lancé ces hameçons publicitaires un peu partout.

— C'est le destin, c'est ça? dit Iska d'un air narquois. Ou alors « la prophétie » qui se réalise? Vous avez bien une prophétie derrière les fagots, non?

— Non, dit l'autre en se retenant de remarquer à nouveau l'étroitesse culturelle de Iska. Reste un fait indéniable : quelqu'un a le pouvoir d'altérer l'univers dans lequel vous vivez. Vous avez le pouvoir de remarquer ces altérations. La suite est logique. Il faut que vous trouviez cette personne. Et que vous l'arrêtiez.

Iska eut un petit rire.

— C'est quoi ça, un ordre divin? Et si je refuse?

— Vous mangerez du pesto à la cacahuète et prendrez des douches à l’huile de tournesol jusqu’à la fin de vos jours. C’est vous qui voyez.

Iska réfléchit un long moment. Au-delà de son énervement à rencontrer un « Dieu » si nonchalante et, de toute évidence, incompetent, elle commençait à assimiler le fait qu’elle venait malgré tout de rencontrer l’être qui avait créé tout ce qu’elle connaissait. Un fantasme de cul béni réalisé par une des femmes les plus athées de ce monde, se dit-elle en goûtant toute l’ironie de la situation.

Qu’elle accepte ou non de partir à la chasse au pirate de la réalité, une chose était sûre : sa vie ne serait plus jamais la même. Comment pourrait-elle retourner à son travail barbant, à sa petite vie tranquille maintenant qu’elle avait été illuminée ? Il était grotesque de l’imaginer. Et une idée se faufila alors jusqu’au plus profond de son esprit. . .

— Je dois leur dire, murmura-t-elle pour elle-même.

— Je vous demande pardon ? demanda l’être derrière l’écran.

— Aux autres. À tous les autres. À l’humanité. Je dois leur dire : vous, la réalité, les bugs, tout ça. Il faut qu’ils sachent.

— Le faut-il vraiment ? Vous croyez ?

— Même s’il ne le fallait pas... je ne pourrais tout simplement pas garder ça pour moi. C’est trop gros, trop important. Vous avez conscience du nombre de personnes qui s’écharpent en essayant de savoir qui est le vrai Dieu ? Qui s’écharpent en votre nom, en quelque sorte !

— Ah. Donc, vous avez tranché la question : je suis Dieu.

— Peu importe le terme exact. En tout cas, vous remplissez le rôle que beaucoup de mes semblables attribuent à « Dieu ». Qui que vous soyez. C’est suffisant pour que la vraie nature de votre existence soit révélée.

— Ma vraie nature que vous élucidée dans votre sagesse infinie. Et le pirate, dans tout cela ?

— Si dans ma quête, je le rencontre – et je suis sûr qu’il finira par venir à moi si je me lance dans cette quête – alors tant pis pour lui.

— Et s’ils sont plusieurs ? Ou si ce pirate a des partisans ?

Iel regardait maintenant Iska dans les yeux avec une pointe d’inquiétude. Mais Iska ne s’en rendit pas compte : elle était déjà déterminée, son esprit déjà occupé à planifier son chemin. Oui, elle était spéciale. Ces anomalies qu’elle était la seule à voir : c’était son fardeau, mais c’était aussi un don. Elle *voyait*, et il était de son devoir de montrer la vérité aux autres. Rien ne pouvait se mettre en travers de cela.

— Alors tant pis pour eux, répondit-elle avec une lueur qu’elle n’avait jamais eu dans les yeux.

Et elle décida qu’il était temps de partir. Apporter la lumière, la vérité à 7 milliards d’êtres humains, cela ne pouvait plus attendre. Elle ne s’aperçut pas de la tristesse qui recouvrait maintenant le visage de l’être derrière l’écran comme un voile sombre. Elle tourna le dos à l’antique poste de télévision et se dirigea vers la sortie. Lorsqu’elle atteignit le pas de la porte, elle entendit la voix résonner à nouveau derrière elle :

— Bien sûr, avant de vous lancer dans la grande évangélisation de vos semblables, vous devriez aussi considérer l’hypothèse que tout ceci ne soit que le fruit de votre imagination.

Elle s’arrêta dans son mouvement et se retourna lentement vers le poste de télévision. À l’intérieur, iel la regardait avec des yeux perçants.

— Réfléchissez... un enchaînement d’événements bizarres... mais il n’y a que vous qui les trouviez bizarres. Une chaîne de télé qui vous parle et qui vous dit que vous

êtes la seule à voir la vérité et que les milliards d'autres êtres humains sont dupes. Et si c'était le contraire? Si vous ne cherchiez qu'à échapper à une réalité trop banale en vous inventant des anomalies à corriger? Quel moyen avez-vous d'être sûre qu'il ne s'agit pas d'une grande illusion dont vous êtes la seule à faire l'expérience? Que c'est *vous* la folle au milieu des sains d'esprit? Que cette Chaîne 43 n'est qu'un moyen de votre esprit malade d'offrir un cadre et un but à votre délire? Quel moyen avez-vous?

Sa voix était devenue froide. Derrière iel, les silhouettes étaient retournées à leurs occupations sans sembler se soucier le moins du monde de ce qui se passait dans cette pièce poussiéreuse. Iska réfléchit un instant mais elle n'eut pas besoin d'y songer très longtemps. La réponse était évidente :

— Aucun.

Et elle quitta la pièce en fermant la porte derrière elle, coupant le halo de la télévision qui l'avait illuminée jusque là. Elle n'avait pas de temps à perdre. Tant de gens à convaincre, tant de choses à accomplir. La Terre avait un nouveau prophète, le temps des révélations et du salut était enfin venu.

Comme je l'ai dit : une nouvelle basée sur deux rêves. Dans le premier, je vivais une journée banale mais avec des bizarreries un peu partout : le « B » à la place du « A » des jeunes conducteurs et le that à la place de this dans le code C++ sont directement extraits de mon rêve (il faut ici préciser que je suis développeur informatique). Sauf qu'au moment de rêver, bien sûr, je n'étais pas spécialement surpris par ces bizarreries...

Dans le second rêve (que j'ai fait bien avant, maintenant que j'y pense), je voyais, sur un poste de télévision, défiler des morceaux de ma très jeune enfance, comme si on m'avait filmé à mon insu dans la vie de tous les jours. Bien sûr, je n'ai pas repris cette idée dans la nouvelle, mais je me souviens avec exactitude que la télé était branchée sur la chaîne numéro 43. J'ai utilisé cet élément comme titre parce qu'il permettait aussi de faire une référence au célèbre 42 du Guide du voyageur galactique (transformé en 43 puisque l'univers est détraqué). Alors même qu'au moment où j'ai fait le rêve, je suis à peu près sûr que je n'avais aucune idée de la signification de ce 42...

Tout comme pour La Planète éteinte, la toute fin de cette nouvelle m'a un peu surpris moi-même : je n'avais pas du tout prémédité qu'elle se termine ainsi. J'avais juste dans l'idée que Iska rencontre un équivalent de « Dieu », pas qu'elle se transforme en une sorte de dangereuse intégriste ! Mais ça m'est venu un peu par hasard, et je me suis dit que c'était une fin qui ajoutait un peu de sel sur l'ensemble déjà doucement dérangé, alors je l'ai gardée.

Après cette nouvelle, j'avais un peu épuisé les vieux synopsis que j'avais en tête depuis longtemps, et je m'étais retrouvé en panne d'inspiration. Pour me relancer, je m'étais donc lancé un petit défi littéraire. Tout d'abord, j'avais décidé de tirer au sort (avec un dé à 6 faces, à l'ancienne) un certain nombre d'éléments de la nouvelle suivante :

- Le genre du personnage principal (1-2-3 = homme, 4-5-6 = femme)*

- *Son âge (dizaine 1-2-3-4-5-6 / unité 1-2-3-4-5-6)*
- *Le type de narrateur (1-2-3 omniscient / 4-5-6 personnage)*
- *Le genre :*
 1. *Science-fiction*
 2. *Fantastique*
 3. *Horrifique*
 4. *Réaliste*
 5. *Heroic Fantasy*
 6. *Historique (ou plutôt « réaliste dans le passé »)*
- *Le ton (1-2 Dramatique / 3-4 Épique / 5-6 Humoristique)*
- *Elle se passerait dans le même univers que :*
 1. *La Planète éteinte*
 2. *Steve*
 3. *Mars bipolaire*
 4. *Et l'enfer était si froid*
 5. *L'Enfant sans bouche*
 6. *Chaîne 43*
- *La fin serait plutôt (1-2 Pessimiste / 3-4 En demi-teinte / 5-6 Optimiste)*

Pour le fait de se passer dans le même univers, je m'étais laissé aussi une alternative (« fait référence à l'univers de ») en cas de grosse incompatibilité avec le genre (par exemple, une nouvelle réaliste dans l'univers de Steve, ç'aurait été compliqué). Et oui, l'âge était forcément compris entre 11 et 66 ans (et ne pouvait contenir les chiffres 7, 8 et 9).

Ce fut une expérience intéressante... et le plus drôle, c'est que le scénario s'est pratiquement formé immédiatement dans ma tête à partir du moment où j'ai eu ces éléments imposés par le tirage au sort. Histoire de ne pas en dire trop sur l'intrigue, je ne vous

révélerai les résultats du tirage qu'après la nouvelle (même si la plupart des résultats seront bien sûr évidents à la lecture).

Comme autre contrainte, j'avais également demandé à ce qu'on m'impose 10 mots à utiliser dans le texte ainsi que des phrases à placer en début de chapitre (pour les phrases, je me suis laissé le choix dans toutes les propositions histoire de ne pas être complètement bloqué). De même, je vous les donnerai après la nouvelle.

Le Grimoire de l'éternité

1.

— Mon cher, bien que vous soyez polymathe, vous êtes un odieux pédant.

Darogon tourna la tête vers son compagnon de route. Depuis le début de leur périple à travers cette forêt enneigée, il avait senti une certaine animosité de sa part, mais tout de même : le traiter, lui, Darogon Mustii, de pédant ? Il avait toujours trouvé ridicules les rumeurs selon lesquelles ce satané Pantor avait du sang de gobelin dans les veines, mais il comprenait petit à petit ce qui lui avait valu cette réputation.

— Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a de pédant à rechercher la sagesse plutôt que la richesse. Si vous m'aviez prévenu que vous n'étiez qu'un vulgaire pilleur de tombes, je vous aurais épargné le voyage.

— Je ne suis *pas* un pilleur de tombe, s'exclama Pantor d'un air indigné. Mais j'estime que lorsque l'on marche pendant des lieux dans la boue et les ronces pour trouver un vieux temple abandonné, il n'est pas scandaleux d'espérer recevoir une récompense.

— Recevoir une récompense ? s'exclama Darogon en ricanant. C'est comme ça que vous envisagez les choses ? J'avais plutôt l'impression que vous vouliez vous octroyer les richesses d'un site sacré.

— Oh non, pas vous Darogon. Ne me dites pas que vous êtes superstitieux *en plus* d'être pédant ?

— Mon pauvre ami, dit Darogon sans pouvoir empêcher son ton de se faire pompeux, si vous aviez autant de bouteille que moi, si vous aviez parcouru le monde, goûté à autant de merveilles, frémi devant autant d'horreurs... si vous aviez vous aussi combattu des créatures tellement dégénérées qu'on douterait que les enfers combinés de

toutes les religions puissent les engendrer... vous n'auriez pas la même légèreté vis-à-vis de ce que vous appelez « superstitions ».

— Dites donc l'ami! Vous avez de la bouteille? Je vous accorde ça. Il n'empêche : je n'ai peut-être pas 70 ans comme vous, mais je ne suis pas né de la dernière pluie non plus!

— 70 ans? rugit Darogon. Par Moubrog! J'ai 55 ans, petit freluquet! Et la discussion est close : si vous comptez profaner ce temple, vous aurez l'amabilité d'attendre que j'en sois sorti et déjà loin. De toute façon, je vous rappelle que si c'est une récompense que vous attendez, je vous en ai déjà promise une. 150 pièces d'or, c'était mon offre. Si elle ne vous intéresse plus, je ne vous retiens pas.

— Ça va, ça va, dit Pantor en agitant la main d'un air agacé.

Darogon resta de marbre mais faillit pousser un soupir de soulagement. Il avait beau ne pas porter son compagnon de route dans son cœur, il avait malgré tout besoin de lui. Pantor était une des rares personnes dans l'entourage de Darogon à parler le Moolek ancien. Les raisons qui avaient pu pousser un personnage aussi peu recommandable que Pantor à apprendre une langue aussi noble étaient obscures. On disait qu'il avait vécu plusieurs années comme érudit dans un monastère. On disait aussi qu'il avait fini par en avoir assez des simagrées religieuses, était entré en conflit avec les autres moines et en avait assassiné quelques-uns avant de fuir. Darogon ne croyait qu'à moitié à cette légende : il n'imaginait pas Pantor avoir le cran de tuer quelqu'un de sang froid.

— Vous devez tout de même avoir de l'argent à perdre, fit remarquer Pantor, pour vous asseoir sur autant de richesse *et* m'offrir 150 pièces d'or par la même occasion – non pas que je m'en plaigne.

— Je ne fais pas cela pour vos beaux yeux, figurez-vous...

— Ah oui, j'oubliais... *Le Grimoire de l'éternité*. Un vieux mythe sans intérêt, si vous voulez mon avis.

— Votre avis ne m'intéresse pas, Pantor. C'est pour vos capacités de traducteur que je vous ai amené et que je vous paierai. Il y a de grandes chances que *Le Grimoire* soit écrit en Moolek, sans parler des éventuelles indications pour le trouver...

— Vous pensez vraiment que ce livre vous apportera la vie éternelle ?

— Ce que je pense n'a aucune importance. Lorsque nous aurons trouvé ce livre, nous pourrons nous payer le luxe de nous en tenir aux faits.

— Et si nous trouvons ce bouquin, dans l'hypothèse où il ne s'agirait pas un mythe, et qu'il se révèle n'être qu'un banal tissu de bêtises ?

— Alors vous repartirez un peu plus riche que vous ne l'étiez venu et tout aussi peu soucieux de ce que cela peut bien me faire, à moi. Vous aurez tout le loisir de vous vautrer dans vos 150 pièces d'or comme un pacha en riant de ce grand benêt de Darogon Mustii et de son bouquin de pacotille. Mais arrêtons là cette conversation... nous y sommes.

Ils étaient tellement absorbés par leur joute verbale qu'ils avaient atteint leur but sans même le voir approcher. À leur décharge, le grand temple se fondait parfaitement dans la forêt : de la mousse verdâtre marbrait les vieux murs en pierre et dissimulait l'édifice. L'épaisse couche de neige qui le surplombait se poursuivait sur la cime des arbres sans discontinuer. Les quelques plantes nivéales qui parvenaient à pousser aux abords des murs achevaient de le camoufler. Pantor eut l'air dubitatif de ne trouver là qu'une ruine sans intérêt mais Darogon resta impassible. Il ne s'était somme

toute pas attendu à découvrir une légende millénaire dans un sanctuaire flambant neuf.

Ils passèrent en silence sous la grande voûte qui constituait l'entrée du temple. La neige au sol craquait sous leurs larges bottes de cuire et de fourrure tandis que des flocons continuaient de tomber doucement. Il n'y avait pas un bruit hormis celui d'un vent léger qui traversait l'édifice de part en part. Même Pantor gardait le silence, comme tenu en respect par la majesté de l'endroit.

L'intérieur du temple ne tranchait pas notablement avec la forêt. Si un toit avait un jour fermé l'édifice, il avait alors été détruit depuis. À ciel ouvert, le temple était tout autant enneigé que l'extérieur et la végétation parasite y courait également.

Le temple ne semblait constitué que d'un unique grand hall qui menait de la voûte d'entrée à une grande sculpture tout au fond. Des colonnes bordaient la longue allée pour n'y soutenir qu'un invisible plafond. Darogon les imaginait soutenir le ciel lui-même. Pantor et lui parcoururent l'allée lentement, en gardant un œil sur les alentours. Le bâtiment n'était pas particulièrement inquiétant, mais on n'était jamais à l'abri d'une embuscade ou d'un vieux mécanisme de piège toujours en état de marche.

Si Pantor était venu dans l'espoir de trouver des richesses, il était très certainement déçu : à part la structure en pierre du temple, il ne restait rien. Des formes en spirales gravées sur les pourtours des colonnes révélaient l'hypothétique présence d'ancienne moulures en or... aujourd'hui disparues. Sans doute volées par un autre Pantor d'une autre époque, se dit Darogon avec dégoût.

Ils stoppèrent leur marche en arrivant devant la sculpture du fond. À y regarder de plus près, c'était une fontaine. Elle était composée d'un large bassin circulaire rempli d'une eau

glacée et au centre duquel trônait une statue représentant une femme ailée. La créature en pierre avait une expression énigmatique sur son visage casqué par la neige. Elle avait le doigt pointé vers l'endroit où se tenaient Pantor et Darogon.

— Curieux, murmura Pantor. Vous avez déjà vu ce genre de chose, Darogon ?

— Pas de mes yeux... mais je crois deviner qu'il s'agit d'un archange. Une gardienne de la vie sur Terre. Placée ici pour nous protéger et pour protéger *Le Grimoire*... mais où est-il ?

Il se préparait mentalement à devoir répliquer à une réflexion désobligeante de Pantor sur sa foi inébranlable, mais celui-ci s'en abstint. Au contraire, lorsqu'il prit la parole, ce fut pour signaler un détail qui avait échappé à Darogon :

— On dirait qu'il y a une plaque sur le bord de la fontaine. Peut-être une inscription, une indication ?

Darogon s'approcha. Effectivement, un petit carré de pierre était surélevée et légèrement incliné vers l'extérieur sur le rebord qui faisait face à l'allée. Il était bien sûr recouvert par la neige et il était impossible de voir s'il y était inscrit quelque chose. Darogon leva la main mais hésita quelques instants. Était-ce autorisé, toucher un objet sacré ? Et si l'absence de toit était destinée à pouvoir foudroyer directement les imprudents qui s'y risqueraient ?

Il décida que si les Dieux voulaient foudroyer un pauvre péquin comme lui, ce n'était pas un toit qui les en empêcherait et balaya la neige qui recouvrait la plaque d'un mouvement de bras, arrachant au passage les pédoncules séchés de quelques fleurs mortes qui reposaient là. Un gecko qui avait trouvé refuge en-dessous se précipita au dehors et fila se faufiler dans une crevasse du mur un peu plus loin. Darogon reprit confiance : si de petites bêtes pouvaient

s'abriter dans cette fontaine, il n'y avait pas de raison que lui ne puisse y toucher.

Pantor s'approcha mais Darogon remarqua avec une pointe de regret que la présence de son déplaisant compagnon s'avérait finalement inutile : il y avait bien une inscription, mais elle était écrite dans la langue commune...

2.

« Je m'endors dans les rêves d'un autre
Alors que se tournent les pages du grimoire
Sachez que cet autre y inscrit mon histoire
Tandis que dans la mienne j'y ai écrit la vôtre »

Les vers scintillaient d'une blancheur nacrée et s'imprimaient doucement dans l'esprit de Darogon. Il n'y voyait aucun sens évident mais ne pouvait en détacher son regard, fasciné d'avoir trouvé une référence explicite au grimoire... dans sa propre langue! Oui, il s'en voulait de se répéter cela, mais s'il s'y était attendu, il se serait passé des services de cet énergumène de Pantor...

Je m'endors dans les rêves d'un autre... Qu'est-ce que cela pouvait-il bien vouloir dire? Darogon s'était attendu à trouver des références au temps et à la vie éternelle, mais les vers semblaient parler du grimoire lui-même, du livre en tant qu'objet.

— Vous y entendez quelque chose, Darogon?

— Absolument rien, murmura celui-ci. Ce doit être une énigme à résoudre... une indication de l'emplacement du grimoire y est très certainement cachée.

— Cachée dans quatre vers? Allons, Darogon, vous voyez bien qu'il n'y a rien ici. Ce sont juste des phrases qui

se veulent mystiques pour entretenir un mystère... et je sais de quoi je parle.

— Pantor, commença Darogon avec un énervement croissant dans la voix, si vous tenez à ce que je vous précise à nouveau ce que votre opinion me...

— Ça va, ça va, répéta à nouveau Pantor. Je vous laisse tranquille avec votre petit poème. Quand, implacablement, vous finirez par reconnaître votre échec et déciderez de repartir, ayez la gentillesse de me prévenir, d'accord? Je vais explorer un peu les environs, mais je ne voudrais pas taper la route du retour seul.

— On s'attache à moi?

— Allons Darogon, dit l'autre en s'éloignant, inutile de vous faire plus antipathique que vous ne l'êtes. Je vous aime bien quand même.

Darogon ne se donna pas la peine de répondre et posa un genou à terre pour étudier de plus près la petite plaque. Il relisait en boucle les quatre vers, essayant tout autant de les retenir que de les comprendre. Cette petit litanie était la clef, il en était sûr.

Je m'endors dans les rêves d'un autre... Le premier vers était assurément le plus énigmatique, quoique les autres n'arrivassent pas très loin derrière. Quel rapport entre un rêve et la vie éternelle? Vivre éternellement nécessitait-il de transférer son esprit vers un autre corps? Un corps immortel? Et s'endormir alors dans les rêves de cet autre corps?

Alors que se tournent les pages du grimoire... C'était sur ce vers que Darogon avait d'abord focalisé son attention, et pour cause : il s'agissait de l'unique référence explicite au grimoire. À part cela, Darogon ne voyait aucun intérêt à ce vers et n'y décelait en tout cas pas de sens caché. Les pages se tournent, et puis? Pour le coup, il aurait donné raison à

Pantor : cela ne semblait être qu'une figure de style sans autre intérêt particulier que la tournure.

Sachez que cet autre y inscrit mon histoire... Voilà qui était déjà plus intéressant. L'autre, c'est celui qui écrit dans le grimoire. L'autre? Le corps immortel qu'il faudrait prendre? À supposer que l'interprétation que Darogon avait faite du premier vers était correcte... Ce qui était déjà une hypothèse bien optimiste!

Tandis que dans la mienne j'y ai écrit la vôtre... Tout s'écroulait sur ce vers. Si l'autre écrit dans le grimoire, alors qui est ce « je » ici? Pourquoi y écrit-il aussi? Comment? La phrase donnait un aspect cyclique à l'ensemble, comme si plusieurs êtres écrivaient tour à tour dans le grimoire et que celui qui lisait ces vers, Darogon en l'occurrence, était l'un d'entre eux.

Ce n'était pas la première fois que Darogon avait cette intuition étrange que le grimoire n'était pas juste un objet divin : que quelque part, une fois le grimoire en sa possession, Darogon ferait lui aussi office de divinité et devrait le transmettre au suivant. Cela pouvait sembler d'une arrogance folle, mais Darogon y voyait au contraire une relativisation radicale de l'idée de divinité : n'importe qui était un Dieu potentiel.

Il leva les yeux vers l'archange fontinal, avec son doigt toujours pointé. Elle semblait désigner Darogon : « toi, oui! C'est toi! » Mais l'inscription restait un mystère pour Darogon. Et si le grimoire n'en était pas un? Si ce n'était qu'une métaphore pour tout autre chose? Les pages qui se tournent, était-ce juste la vie qui défilait? Pour la rendre éternelle, fallait-il arrêter de les tourner? Trouver cet autre qui y écrit et l'empêcher de le faire? Mais si la vie ne doit plus s'écrire pour être éternelle, alors quelle différence avec la mort?

Darogon commençait à avoir la tête qui tournait, étourdi par tant de questions dont il ne pouvait qu'effleurer les réponses, et encore, bien mal. Le fil de ses pensées fut interrompu par un lourd bruit métallique. Il tourna vivement la tête pour voir Pantor le regarder d'un air à moitié désolé, à moitié amusé, la main sur un gros coffre en bois qu'il venait d'ouvrir.

— Désolé, Darogon, je ne voulais pas vous déconcentrer.

— Qu'est-ce que vous fichez, Pantor ? Je vous ai dit de ne toucher à rien !

— C'est juste un vieux coffre en bois, dit l'autre. Inutile de s'énerver.

— Refermez ça, inconscient ! Vous n'avez aucune idée de ce que peut renfermer ce coffre ! Et s'il était piégé, hein ?

— Il ne l'est pas puisque je l'ai ouvert sans encombre. De toute façon, rassurez-vous, je ne compte rien en tirer : il n'y a que des bibelots sans valeur à l'intérieur. Regardez moi ce tas de ferr...

En disant cela, Pantor s'était saisi d'un objet dans le coffre. Au moment où il le souleva, un grondement sourd fit trembler les murs du temple. Le temps sembla suspendu l'espace de quelques secondes pendant lesquelles ni Darogon ni Pantor n'osèrent faire le moindre mouvement.

— Pantor, souffla Darogon, espèce de la sale petit...

Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase : une horde de créatures surgit de nulle part, comme propulsée directement depuis le sol. Darogon eut à peine le temps d'attraper la hache qu'il transportait sur son dos : l'une des créatures se jeta sur lui. Il ne l'évita que de justesse et lui planta sa hache dans le dos.

— DAROGON ! QU'EST-CE QUE C'EST QUE ÇA ? !

Pantor avait lui aussi sorti son arme, une épée courte à une main, et luttait déjà contre plusieurs créatures à la fois.

— Des aganars! Des démons du feu! Par Moubrog, prenez garde à leur souffle!

Et Darogon poussa un juron lorsque l'un des aganars lui envoya un jet de flammes en plein visage qu'il n'évita qu'à moitié en se jetant en arrière. Il roula au sol et plongea son visage dans la terre gelée pour contrer la brûlure. Le pétrichor lui assaillit les narines et il se releva vite avec l'envie ferme d'en découdre. En quelques secondes, la tête de son assaillant roula au sol, coupée nette d'un coup de hache rageur.

Pantor était en difficulté, entouré de quatre créatures et jouait d'une gymnastique un peu ridicule pour éviter les flammes. Les aganars étaient véritablement de hideuses créatures : on aurait dit des restes d'êtres humains carbonisés avec leurs lambeaux de peaux noirs qui pendaient et répandaient de la cendre partout autour. Leurs petits yeux vicieux étaient rouges comme les flammes qu'ils crachaient.

Darogon se précipita à l'aide de son compagnon, oubliant tout le ressentiment qu'il pouvait avoir envers lui. Pantor avait peut-être provoqué l'apparition de ces sales bestioles en profanant le temple, mais personne ne méritait de périr dans un brasier infernal comme celui-ci...

Il trancha les membres de deux des créatures qui menaçaient Pantor avant que les deux autres n'aient le temps de réagir. Pantor profita de leur confusion pour planter violemment son épée dans le ventre de l'une d'elle. La quatrième fut par contre plus rapide et envoya un coup de griffe dans le visage de Darogon qui fit quelques pas en arrière pour se protéger. Aveuglé, il courut se mettre à couvert derrière une des colonnes en se tenant le visage. Il sentit le souffle brûlant frapper la colonne de pierre et lui réchauffer le dos. Partout autour, la neige fondait et les murs donnaient l'impression de transpirer dans la fournaise.

La vue lui revint, quelque peu brouillée par le sang qui coulait sur son visage. Pantor avait réussi à occire la dernière des quatre créatures mais le combat était loin d'être terminé.

— Darogon! Attention!

Trois autres aganars était en train de courir dans sa direction et ouvrirent leurs bouches dans un même mouvement. Darogon sentit le sang lui battre aux tempes et roula sur le côté alors que la fusion de trois jets de flamme s'abattait sur la colonne qui, cette fois, ne résista pas et s'écroula.

— Par Moubrog! gronda Darogon. C'était juste!

Encore au sol, il fit tourner sa hache autour de lui et trancha les pieds de deux créatures qui s'affalèrent dans un concert de cris stridents. Il se releva en prenant appui sur son arme qu'il planta dans le visage d'une des deux créatures au sol. La troisième encore debout ouvrit à nouveau la bouche et Darogon se prépara à esquiver une autre déflagration. Mais Pantor, qui l'avait rejoint enfonça profondément son épée dans la gorge de l'aganar. Celui-ci poussa un dernier râle qui enflamma l'épée puis s'écroula à son tour. Pantor lâcha son arme devenue brûlante. À l'entrée du temple, une dizaine d'aganars supplémentaires avaient fait leur apparition et couraient vers les deux compagnons.

— C'est un véritable cauchemar! s'écria Pantor d'une voix blanche en essayant tant bien que mal de récupérer son arme en protégeant sa main dans sa manche.

Oui, un véritable cauchemar, pensa Darogon en levant sa hache à nouveau. « Je m'endors dans les rêves d'un autre... » Un déclic venait de se produire dans son esprit. C'était un cauchemar... et si ce n'était pas le leur? S'ils étaient « dans le cauchemar d'un autre »? Se pouvait-il que...

— DAROGON! QU'EST-CE QUE VOUS FAITES?!

Il sortit de sa torpeur : Pantor était aux prises avec un aganar particulièrement hargneux et avait du mal à tenir son épée encore chaude.

Darogon se jeta en avant mais il avait été distrait trop longtemps : Pantor n'eut que le temps de trancher le bras de la créature avant d'être soudain englouti par des flammes dévorantes. Il poussa un hurlement pendant quelques secondes à peine avant de mourir, dévoré par le feu. Lorsque ses jambes se replièrent sous son poids et qu'il tomba à terre, la partie supérieure de son corps ne ressemblait déjà plus qu'à un amas de cendres fumantes.

Darogon déglutit avec difficulté. Il était seul. La compagnie de Pantor n'avait jamais été source de joie pour lui, mais il allait maintenant devoir affronter cette horde de démons à lui tout seul. Une aventure cauchemardesque... « Tandis que dans la mienne j'y ai inscrit la vôtre... » Quelqu'un d'autre avait-il écrit ce cauchemar ? S'endormait-il dans les rêves d'un autre ?

Il sentait que la clef de l'énigme était à portée, mais il était impossible de réfléchir et d'éviter les flammes qui jaillissaient tout autour de lui. De grosses gouttes perlaient sur sa barbe maculée de sang et de terre. Il continuait à faire tourner sa hache dans tous les sens, arrachant un membre ici, tranchant une tête là. Mais le nombre de ses assaillants ne semblait pas diminuer malgré les cadavres qui s'empilaient.

Dans un énième mouvement d'esquive, il fit une nouvelle roulade et atterrit au milieu du temple. Il aurait tout aussi bien pu être en enfer. Du feu tout autour, une chaleur étouffante, des monstres qui l'attaquaient de toute part... et devant lui, la statue, l'archange sur la fontaine dont l'eau s'écoulait à nouveau, rendue liquide par les flammes. Et il se rendit soudain compte que la statue ne pointait pas son doigt vers lui, comme il l'avait cru au départ. Elle pointait

son doigt vers le sol, tout simplement. Et Darogon comprit qu'elle indiquait *Le Grimoire*.

Le Grimoire était là, c'était la Terre, c'était son monde, son univers. Il n'y avait pas de livre, Darogon était *dans* le livre. Dans les rêves, dans l'imagination d'un autre. « Sachez que cet autre y inscrit mon histoire... »

Darogon sentit l'illumination parcourir son esprit mais aussi le désespoir l'envahir : comprendre le sens de l'énigme maintenant, à deux secondes de la mort... l'ultime ironie. Les créatures étaient trop nombreuses, il fallait qu'il sorte du grimoire, mais comment faire pour...

Alors un souffle l'enveloppa entièrement et il n'y eut plus rien qu'un grand voile noir.

3.

« Les lois ne font plus les hommes, mais quelques hommes font la loi... »

Darogon entendait cette voix qui chantait mais qui lui parvenait bizarrement, comme étouffée, déformée. Comme si la voix traversait un tuyau métallique avant de parvenir à ses oreilles. Il était déboussolé et mit un instant avant de se rendre compte qu'il était allongé sur un sol mou et chaud. L'air était sec, étrangement agréable, il n'y avait pas un bruit à part cette chanson un peu étouffée. Plus aucune trace des aganars. Darogon était en sécurité. Ou mort.

Il se risqua à ouvrir les yeux. Il était dans une pièce à la lumière tamisée. Il se redressa en prenant appui sur ses mains et tâta ainsi le sol qui semblait recouvert d'une fine couche de poils. Étrange...

Si son interprétation de la litanie était la bonne... avait-il quitté son univers ? Avait-il quitté *Le Grimoire* ? Mais où avait-il donc atterri ?

« La vie ne m'apprend rien... J'aimerais tellement m'accrocher, prendre un chemin... »

Et qu'était-ce donc que cette musique si exotique ? Darogon se releva entièrement et reprit peu à peu ses esprits. Il était en un seul morceau et de toute évidence vivant. Sa hache ne l'avait pas suivi. L'endroit où il se trouvait ressemblait à une pièce à vivre classique, à ceci près qu'aucun meuble, aucun matériau utilisé ne lui était familier. Il avança prudemment. La musique semblait provenir de derrière une porte entrouverte. Il tenta de la pousser avec délicatesse mais fut surpris par le très faible poids de celle-ci : elle s'ouvrit d'un coup et claqua contre le mur. À l'intérieur de la pièce, un homme sursauta.

Darogon ne comprit pas très bien ce qu'il voyait. L'homme était torse nu face à un évier et semblait se brosser l'intérieur de la bouche avec un petit bâton. Il avait d'ailleurs la bouche pleine de mousse et Darogon eut soudain la crainte qu'il soit enragé. Il n'était en toute logique pas le chanteur que Darogon entendait puisque la musique, à peine moins étouffée, ne s'était pas interrompue. Elle semblait venir d'une petite boîte posée sur le rebord de l'évier.

— Aaaaah ! Mais vous êtes qui, vous ? Qu'est-ce que vous foutez ici ? s'écria l'homme avant de cracher sa mousse blanche dans l'évier.

— Attendez une minute, dit Darogon d'un ton gêné puisqu'il se rendait bien compte qu'il donnait l'impression d'être entré par effraction. Je suis désolé d'avoir pénétré dans votre demeure sans...

— Héloïse ! Héloïse ! se mit à hurler l'homme. Y'a un mec bizarre dans la salle de bain !

Darogon s'approcha en levant les mains d'un air conciliant pour tenter de calmer son interlocuteur mais ce geste eut l'effet exactement inverse. L'homme sursauta et plongea la main dans la poche de son drôle de pantalon bleu. Il en sortit un tout petit couteau.

Darogon se figea et et les deux hommes se fixèrent ainsi pendant quelques secondes. Puis Darogon ne put s'empêcher d'éclater de rire : le couteau était si minuscule qu'il se demandait s'il était même possible de couper un morceau de pain avec. L'homme en face sembla encore un peu plus inquiet en entendant ce rire.

— Steve, dit une voix derrière Darogon, qu'est-ce qui se...

Darogon se retourna et se retrouva nez à nez avec une jeune femme qui ne portait qu'un court vêtement en toile légère. Alors qu'il allait rapidement détourner le regard par courtoisie, celle-ci poussa un hurlement strident qui le fit sursauter à son tour. Décidément, il avait fait une entrée fracassante. Si seulement il avait...

— AAAAAAAAAARRGGGGHHHHHHHHH!

Cette fois, c'était Darogon qui avait crié. Une douleur soudaine dans l'épaule. L'homme l'avait attaqué par derrière – le lâche! – et lui avait enfoncé son couteau dans l'omoplate. Darogon s'en voulut d'avoir ri du petit instrument qui était de toute évidence suffisamment aiguisé pour faire quelques dégâts.

Il se retourna et, par réflexe, envoya un coup de poing dans le visage de l'homme qui fut projeté au sol. Il sentit alors une nouvelle douleur très vive à l'entrejambe : c'était maintenant la femme qui lui avait asséné un coup de pied rageur et fort bien placé.

Il tomba à son tour, à genoux, le souffle coupé. L'homme était inconscient à ses côtés et la femme recula vers la pièce à

vivre, horrifiée. Tentant de calmer sa douleur, Darogon retira le couteau planté dans son épaule d'une seule main, ce qui lui arracha un nouveau hurlement :

— AAAAARGH, par Moubrog!

La femme s'arrêta net, les yeux soudain écarquillés de surprise. Ce fut comme si toute l'agitation qui régnait dans l'habitation s'était tue en une seconde. Le chanteur invisible avait fini de déblatérer ses paroles et un ensemble de choristes tout aussi invisible l'avait remplacé sans sembler le moins du monde troublé par les événements :

« Nooooo-staaaaaal-giiiiiiiiiiiiiiiie! »

Darogon posa le petit couteau par terre et s'aperçut qu'il avait cassé le manche dans sa hâte pour le retirer. L'homme à ses côtés avait l'air de tout doucement reprendre connaissance mais restait néanmoins sonné. La femme s'approcha alors avec beaucoup d'hésitation et dit d'une toute petite voix :

— Da... Darogon?

Il en serait tombé par terre s'il ne se tenait pas déjà sur ses genoux : elle connaissait son nom! Comme cela était-il possible?

— Ma demoiselle... nous connaissons-nous?

— C'est pas possible, je suis en train de rêver, dit-elle d'une voix de plus en plus blanche.

Darogon se releva avec difficulté et essaya de détourner son attention de la douleur qui lui transperçait encore l'entrejambe. C'était elle qui était responsable de cela, et pourtant il ne lui en tenait soudainement plus rigueur : dans cet univers inconnu, dans ce lieu improbable, voilà que quelqu'un connaissait son nom!

— Ma demoiselle, je vous en prie! Expliquez-moi!

— Darogon est le nom du héros du roman que je suis en train d'écrire, dit-elle presque comme si elle se parlait à elle-même. L'un de ses traits de caractère. . . l'un des *gimmicks* de l'histoire est qu'il s'exclame régulièrement « par Moubrog ».

— Oui eh bien, il est courant de jurer sur le nom de Moubrog lorsque l'on. . .

— Non, non, vous ne comprenez pas : Moubrog, c'est *moi* qui l'ai inventé.

— Inventé. . .

Soudain, tout devint clair dans l'esprit de Darogon. *Le Grimoire*, le temple, la vie, *sa* vie. . . et la vie éternelle. Il avait eu raison : il était *dans* le livre. *Le Grimoire* était son monde et il l'avait maintenant quitté pour retrouver la réalité. La réalité, cet univers étrange. . . Et cette jeune femme. . .

— La Créatrice, lança-t-il dans un souffle en posant un genou à terre.

C'était elle qui avait tout créé. Le ciel et la terre, les loups, les oiseaux, les gobelins et les trolls. Elle avait même créé les divinités de sa réalité à lui, Golsin, Moubrog et les autres. Elle était la définition même d'une déesse, au sens littérale : la Créatrice de toute chose.

Elle se passa la main sur la nuque avec un sourire gêné. Il était à peine neuf heures du matin. Drôle de façon de commencer un week-end que de se retrouver face à un vieux barbu à la carrure massive, habillé de vêtements médiévaux, le visage ensanglanté, barbouillé de boue et tombé dans une sorte d'adoration divine devant elle.

— Allons allons, dit-elle finalement. Relevez-vous, je suis votre autrice, pas votre reine. . .

Darogon se releva et vit du coin de l'œil l'autre homme, qui avait émergé, faire de même en massant son nez qui saignait abondamment.

— Attends Héloïse, tu connais ce dingo ?

— Ce serait un peu long à t’expliquer, Steve, d’autant plus que je ne suis pas certaine de tout comprendre moi-même.

— On n’appelle pas les flics, du coup ?

— Certainement pas !

— Mais il m’a pété le nez ! protesta-t-il en agitant l’autre main. Et il a aussi cassé mon Opinel, tiens.

Darogon lui lança un regard venimeux qui le fit taire.

— Écoute Steve, dit Héloïse d’un ton doux, je suis désolée pour ton nez... et ton couteau. Mais ce monsieur est mon invité et il n’est pas... pas d’ici, disons. C’est juste un quiproquo. Pourquoi tu ne prendrais pas une bonne douche histoire de te calmer un peu ?

— Ce n’est pas moi qui devrait me calmer, dans l’histoire, fit-il d’un ton boudeur.

Héloïse savait être persuasive et il ne protesta pas beaucoup plus longtemps. Elle et Darogon sortirent de la salle de bain et Steve verrouilla la porte derrière eux.

— Je suis désolé si j’ai été un peu brutal, dit Darogon, je ne voudrais pas être source de problèmes avec votre mari.

— Mon mari ? Ah ! Mais non, ne vous inquiétez pas, c’était juste mon plan cul d’hier soir... Pas très malin d’ailleurs, mais bon, ce n’était pas franchement ce que je recherchais chez lui...

Darogon leva un sourcil. Il n’aurait jamais imaginé les mots « plan » et « cul » accolés l’un à l’autre et n’avait pas la moindre idée de ce qu’elle voulait dire. De toute évidence, elle n’était pas fâchée qu’il ait un peu amoché le visage de ce Steve, alors il ne chercha pas à comprendre.

Ils s’assirent tous deux sur les petits fauteuils de la pièce à vivre. Darogon fut agréablement surpris de s’y trouver très confortablement installé puisque le mobilier ne payait pas de mine, mais il se rendit vite compte qu’il était en train de tacher le fauteuil avec le sang qu’il avait sur les mains.

— Ce n'est pas grave, dit Héloïse en lui tendant une serviette, tenez. Il faudra vous emmener voir un médecin pour ce coup de couteau à l'épaule.

— Une égratignure, dit Darogon d'un ton bourru, ça m'a surpris, voilà tout, mais ce n'est pas profond.

— Oui, et puis ce n'est de toute évidence pas votre premier souci de la journée, fit-elle en indiquant les autres blessures de Darogon et l'état déplorable de ses vêtements.

— Ah, oui. Ça m'apprendra à m'associer avec des personnes peu recommandables comme ce gremlin de Pantor. Enfin, paix à son âme bien sûr. . .

— Fascinant, murmura Héloïse sans pouvoir détourner ses yeux du grand guerrier. Darogon, Pantor, le combat contre les aganars. . . tout ce que j'écris est donc vrai.

— Vous voulez dire que vous l'ignoriez ? dit Darogon. Ce n'est pas une création *consciente* ?

— C'est toute la question. Voyez-vous, ce n'est pas un hasard si j'ai décidé d'écrire l'histoire d'un homme qui recherchait *Le Grimoire de l'éternité*. C'est que, moi aussi, je le recherche. . .

— Pardon ? s'étonna Darogon en levant un sourcil. Mais vous avez créé *Le Grimoire*. Comment pourriez-vous le rechercher ?

— Non Darogon, *Le Grimoire* dans votre histoire n'est qu'un outil, un mécanisme qui vous a permis de quitter votre réalité. . . pour venir ici.

— Mais votre réalité est *la* réalité : j'ai quitté le monde fictif que vous aviez créé et je suis donc dans *la* réalité !

— Je n'en suis pas si sûre, dit Héloïse en se prenant le menton dans les mains. Voilà des années que je fais des recherches en métaphysique et j'ai à plusieurs reprises entendu parler de ce fameux grimoire. Il y est fait référence à plusieurs époques et en plusieurs endroits au cours de

l'histoire. Oh bien sûr, il n'est pas toujours nommé de la même manière : on en parle aussi comme du *Livre de l'infini* ou encore du *Recueil de l'éternel*... mais l'idée reste la même. Un livre qui contiendrait le secret de l'éternité. J'en suis venue à comprendre que notre réalité était une forme de fiction dans une réalité supérieure : notre réalité serait donc « contenue » dans ce livre et il faudrait en sortir pour atteindre la vie éternelle.

— C'est ce que j'ai fini par déduire également. Juste avant de me retrouver happé dans votre réalité.

— Oui, fit Héloïse d'un air songeur. Sauf que si votre monde est le monde fictif, cela signifie que ma réalité est *la* réalité, celle de la vie éternelle. C'est là où le bât blesse...

— Vous autres ici n'êtes pas éternels ?

Une lueur d'inquiétude passa sur le visage de Darogon et Héloïse lui lança un regard plein de tristesse et de compassion.

— J'ai bien peur que non... je suis tout aussi mortelle que vous, Darogon.

— Alors, tout est perdu, dit celui-ci. La vie éternelle est un mythe.

— Je ne sais pas... vous avez quitté votre réalité pour atteindre la mienne : cela semble confirmer l'idée que votre réalité était une fiction. Cela veut-il pour autant dire que la mienne n'en est pas une ?

— Vous voulez dire qu'il n'y aurait pas un mais de multiples niveaux de réalité ? Comment savoir alors si l'on se trouve au dernier niveau ? Y a-t-il seulement un dernier niveau ? Et combien de créateurs et de fictions différentes chaque niveau peut-il engendrer ? Cela donne le tournis...

— Le seul moyen d'en avoir le cœur net serait de trouver comment accéder à ces niveaux de réalité supérieurs. C'était tout l'objet de mes recherches mais je n'ai jamais rien trouvé

de probant. C'est pour cela que j'ai écrit votre histoire : je me disais que cela m'inspirerait, que si je racontais le cheminement d'un homme qui recherche *Le Grimoire*, cela me donnerait des idées à moi aussi. Et vous voilà maintenant... comment avez-vous fait pour arriver ici ?

Darogon resta songeur quelques secondes en essayant de se remémorer le combat contre les aganars, la mort de Pantor et sa soudaine compréhension.

— Je n'en sais rien, dit-il finalement. Je pense que c'est arrivé lorsque j'ai compris que ma réalité était *Le Grimoire*. Le fait d'en prendre conscience serait-il suffisant ?

— Si c'était suffisant, alors pourquoi serions-nous encore là ? Moi-même, pourquoi n'aurais-je pas déjà atteint mon niveau de réalité supérieur puisque j'ai pris conscience que *Le Grimoire* était ma réalité depuis longtemps déjà ?

— J'étais aussi en danger de mort, remarqua Darogon. Peut-être que notre esprit doit être poussé dans ses derniers retranchements pour... franchir la barrière.

— Peut-être...

Ils restèrent silencieux tous deux. Leurs pensées s'entrechoquaient, ils avaient eu une immense réponse à leurs questionnements métaphysiques, mais cette réponse apportait tellement plus de questions qu'ils en étaient comme abattus, assommés par le simple fait d'effleurer un univers qui les dépassait complètement. En même temps, ils avaient maintenant une certitude sur ce qu'il restait à faire : réussir à passer vers les réalités supérieures jusqu'à atteindre *la* réalité ultime, celle de la vie éternelle, en supposant qu'elle existe. Seulement voilà : comment l'atteindre ?

— Ou peut-être, dit Darogon finalement, faut-il que le « Créateur » de votre réalité supérieure décide que vous le rejoigniez.

— Je n'ai pas décidé que vous viendriez ici, Darogon, fit remarquer Héloïse, vous avez vous-même constaté ma surprise. En fait, je ne pensais même pas à l'histoire que j'écrivais comme à une histoire vraie : si j'avais fini par vous faire trouver *Le Grimoire*, vous seriez certes passé dans une autre réalité, mais toujours à l'intérieur de mon roman ! Comment se peut-il que je vous invente dans un univers fictif... mais que vous deveniez réel ?

— Je ne sais pas, ma demoiselle... mais peut-être les choses ne se passent-elles pas ainsi. Peut-être que vous ne m'avez pas inventé. Peut-être que les différents niveaux de réalités, les fictions imbriquées... peut-être que tout cela *existe*, de toute façon. Lorsque que quelqu'un, dans une de ces réalités, écrit un livre ou imagine une histoire, peut-être que cette personne n'invente rien : peut-être que son esprit capte un écho, une intuition de ce qu'il se passe dans une réalité inférieure. Ce que nous appelons « inspiration » n'est peut-être rien de moins qu'une sensibilité aux autres niveaux de réalité. Peut-être nos fictions ne font-elles que documenter les réalités inférieures.

— Cela fait beaucoup de « peut-être »... mais je trouve votre théorie très intéressante, murmura Héloïse, fascinée. Il faudrait donc que quelqu'un, dans la réalité supérieure à la mienne, soit *inspiré* par mon histoire ? Est-ce que cela doit être la mienne ? Que se passe-t-il si nous vivons dans la fiction d'un autre personnage ? Si nous ne sommes que des personnages secondaires ? Comment trouver le personnage principal ?

La porte de la salle de bain s'ouvrit et Steve en sortit, lavé et habillé. En voyant l'air perturbé qu'il avait sur le visage, Héloïse comprit qu'il avait entendu la plus grande partie de sa conversion métaphysique avec Darogon. Elle devait sans doute passer pour une folle, maintenant... non pas que

l'opinion de Steve à son sujet fût d'une grande importance pour elle.

— Ça va mieux? demanda-t-elle timidement.

— Ça va oui... tu sais qu'il est en train de saloper ton canapé avec son sang? Enfin moi je dis ça...

— Tu ne dis rien, je sais, dit Héloïse en levant les yeux au ciel. D'autant plus que c'est de ta faute s'il saigne.

— Hé, je suis responsable pour l'épaule, pas pour tout ce qu'il a pu se prendre dans la tronche avant, protesta Steve. Bon, et si ça ne te dérange pas, je vais rentrer chez moi... On s'appelle?

— C'est ça, dit Héloïse sans avoir la moindre intention de le rappeler. On s'appelle et on s'fait une bouffe. T'aimes la tartiflette?

Steve ne releva pas l'ironie et récupéra sa veste dans la chambre. Puis il passa tout de même déposer un baiser sur la joue de Héloïse. Alors qu'il s'approchait de la porte d'entrée et allait en franchir le seuil, Héloïse l'interpella une dernière fois :

— Au fait... ton nez a l'air d'aller mieux.

Steve se tâta le visage et eut un air satisfait : son nez, étrangement, ne semblait pas garder de séquelle du coup de poing pourtant dévastateur de Darogon. Il se retourna en lui souriant avec son air charmeur qu'il maîtrisait et dont il jouait si bien.

— Ah tu sais, j'suis comme ça moi, je ne me laisse pas abattre par les petits bobos!

— Oui, murmura Héloïse d'un ton moqueur. T'es un vrai héros...

Steve ferma la porte derrière lui. Les yeux de Héloïse et de Darogon s'illuminèrent au même instant : une nouvelle pièce du puzzle venait de se mettre en place...

Voici donc les résultats des tirages (mais vous en avez sans doute deviné la plupart) :

- Le genre du personnage principal : homme*
- Son âge : 55*
- Le type de narrateur : omniscient*
- Le genre : Heroic Fantasy*
- Le ton : dramatique*
- Elle se passe dans le même univers que : Steve*
- La fin est plutôt : optimiste*

Voilà, ça a été très très drôle de devoir faire de l'heroic fantasy dans l'univers de Steve! De toutes les combinaisons possibles, celle-ci était quand même vraiment stimulante et originale. Pour le ton, j'ai sans doute un peu dévié vers l'épique sur la deuxième partie, c'est vrai. . .

Voici les mots que je devais placer dans le texte (je vous avoue que j'en ai appris quelques-uns au passage) :

- pacha*
- fontinal*
- opinel*
- pétrichor*
- gecko*
- pédoncule*
- tartiflette*
- nivéal*

Pour les phrases imposées, ce sont les premières de chaque chapitre, je vous laisse les relire si besoin. Et voici celles auxquelles vous avez échappé :

- La crypto c'est rigolo.*
- Car savez-vous, Josiane, le camembert est un élément conducteur!*
- Je suis, mon cher ami, très heureux de te voir.*
- J'apprécie les fruits au sirop.*

La nouvelle suivante est un peu sortie de nulle part, comme dans un besoin d'extérioriser pas mal de choses. Avec le recul, elle était probablement liée à l'actualité de ce printemps 2016, avec ses guerres, ses crises de réfugiés... toute cette violence, toute cette souffrance à laquelle pas mal de mes concitoyens avaient l'air aveugles ou indifférents.

Bref, la nouvelle suivante n'est pas une nouvelle légère...

Terrés

— NOOOOOOOOOOOOOOOOOON!

Le hurlement de désespoir de Noor résonna dans l'immensité du désert environnant. À ses pieds gisait le corps sans vie de Sam, son fils. À peine 17 ans, le corps troué de part en part. Foudroyé par le Feu des Airs.

— Viens, Noor, viens! C'est fini, c'est fini! On ne peut plus rien faire pour lui! Viens, vite!

Mais Noor ne bougeait pas, ne pouvait plus bouger. Le monde venait de s'écrouler et rien de ce qu'elle ferait ne pourrait le remettre en état. Un éclair dans les nuages, une demi-seconde et Sam, son petit garçon, avait été effacé de la réalité, transformé en un immonde sac de chair percé et dont le sang se mêlait au sable chaud.

Derrière elle, Rasha s'agitait et finit par l'attraper par les épaules pour l'aider à se remettre à debout.

— Viens, maintenant! Vite! Ou nous serons foudroyées à notre tour!

— NOOOON, RASHA! Laisse-moi encore une seconde! Laisse-moi ramener son corps au moins!

— On n'a pas le temps! Tu sais que ça va recommencer! Il faut qu'on coure, il faut qu'on se cache, vite! VITE!

Dans un dernier gémissement, Noor fit l'effort surhumain de se mettre en marche et d'abandonner la dépouille de son enfant sur le sol brûlant. Rasha repéra rapidement un renforcement dans une colline rocailleuse un peu plus loin et s'y précipita en soutenant tant bien que mal Noor qui avait toutes les peines du monde à avancer.

Elles transpiraient toutes deux à grosses gouttes sous les épaisses étoffes qui les protégeaient du soleil. Lorsqu'elles atteignirent leur abri de fortune, quelques cailloux autour d'elles explosèrent dans un crépitement sonore. Le Feu des Airs avait frappé à nouveau. Il s'en était fallu de peu pour

qu'elles en soient victimes à leur tour. Pour l'heure, elles étaient en sécurité.

Rasha se laisser tomber lourdement sur le sol en soupirant et Noor s'écroula de tout son long, agitée de tremblements et de sanglots. Ses larmes chaudes s'évaporaient presque avant d'avoir touché le sol. Le soleil de l'après-midi tapait toujours sur les grandes étendues de sable. L'ombre que leur procurait leur cachette dans les rochers ne suffisait pas à faire baisser la température. L'atroce vérité s'imprimait lentement dans le cerveau de Rasha : Sam était mort. Foudroyé. Un énième innocent sacrifié par le Feu des Airs.

Chaque sortie à la surface était synonyme de danger de mort, tous au sein de la communauté le savaient. Parfois, il fallait pourtant sortir. Pour trouver d'autres sources d'eau ; de la nourriture ; pour communiquer et, pourquoi pas, commercer avec les autres communautés souterraines. Alors sans s'en rendre compte, lorsque la mort n'avait pas frappé depuis longtemps, on baissait la garde. On restait un peu plus longtemps dehors, à profiter de l'air pur et du soleil. Mais la mort n'était pas loin et ne tardait jamais à rappeler sa hideuse présence qui perçait ponctuellement le ciel.

Les sanglots de Noor continuaient à troubler le silence faussement paisible du désert. Rasha ne savait pas quoi faire pour la reconforter. Il n'y avait rien à faire. Juste être là, à ses côtés. Attendre que le choc se dissipe à travers les hurlements. Patiemment. Avant que la vie, ou plutôt la survie, ne reprenne ses droits.

Plusieurs heures passèrent. Le soleil et les pleurs de Noor déclinaient de concert. Bientôt ce fut le soir qui apporta un vent un peu moins brûlant et un ciel rougeâtre. Noor était calme. Elle avait séché ses larmes, ou peut-être en avait-elle tellement pleurées qu'il ne lui en restait plus une goutte. Rasha lui jeta un regard plein de compassion et vit dans ses

yeux qu'elle était prête à repartir. La douleur était encore vive, elle ne la quitterait sans doute jamais. Mais il n'y avait rien d'autre à dire.

Rasha l'aïda à se relever et elles se mirent en marche du pas le plus rapide qu'il leur était possible d'adopter. Le Feu des Airs était sans doute calmé à présent, mais il était inutile de tenter le diable. Elles n'avaient en tout état de cause pas le temps et sans doute pas la force de récupérer le corps de Sam sur le chemin.

La progression à travers les dunes de sable était moins éprouvante dans la relative fraîcheur du soir. Il ne leur fallut qu'un gros quart d'heure pour atteindre la trappe qui constituait l'unique voie d'accès à l'Abri. Elles passèrent le sas de sécurité, s'identifièrent auprès du garde et entrèrent dans le grand hall. En les apercevant, les nombreux habitants qui vaquaient à leurs occupations comprirent immédiatement ce qui s'était passé. Les yeux bouffis et les joues rouges de Noor rendaient toute explication superflue. Le silence se fit soudain dans le hall, chacun prenant lentement conscience de la nouvelle tragédie qui s'abattait sur leur communauté.

Un homme d'une quarantaine d'année, le visage à moitié dissimulé sous des cheveux noirs hirsutes, s'approcha des deux femmes.

— Noor... murmura-t-il en posant la main sur son épaule.

— Ramène-moi son corps, bredouilla celle-ci en gardant le regard au sol. Joram, je t'en prie, ramène-moi son corps.

Elle se jeta dans ses bras. Quelques sanglots se firent entendre au sein de la foule rassemblée là. Tous pleuraient leur frère sacrifié. Tous pleuraient Sam.

* * *

La pièce était plongée dans un silence de recueillement qui n'était rompu que par le crépitement du feu dansant en son centre. Les flammes projetaient des ombres mouvantes derrière les habitants de l'Abri venus se recueillir. La fumée s'échappait par un des petits conduits d'aération qui menaient à la surface. Le corps de Sam était allongé, recouvert d'un drap blanc, au fond de la salle.

Chacun gardait la tête baissée. Comme le voulait la tradition, le prêtre laissait passer un long moment de silence avant de commencer la cérémonie. Lorsqu'il prit la parole, la plupart gardèrent malgré tout la tête baissée.

— Aujourd'hui, c'est une nouvelle épreuve qui frappe notre communauté. Un autre de nos enfants qui s'en va. Un autre enfant rappelé par Dieu avant son heure au travers du Feu des Airs. Une autre famille qui pleure. Des amis, aussi. Sam était aimé parmi les siens. Pourquoi le Tout Puissant a-t-il décidé de le rappeler si vite auprès de lui? Aujourd'hui, nous nous rassemblons dans la foi et dans l'espoir de le comprendre un jour, lorsque nous rejoindrons à notre tour le Tout Puissant.

Les mots, tant de fois entendus pour d'autres pauvres victimes, étaient devenus banals pour la communauté. Pour Noor, ce jour-là, ils furent comme des coups de poignards. Elle les avait toujours trouvés réconfortants auparavant. Ils ne concernaient alors que *les autres*. Il était plus facile de consoler par la foi le malheur des autres que le sien. Comment pouvait-elle croire en un Dieu qui assassinait ses fidèles aussi arbitrairement et aussi aléatoirement? Elle aurait voulu cracher par terre, renverser la table et quitter la pièce en emportant la dépouille de son pauvre Sam. Seul le chagrin et, sans doute, une certaine pudeur l'empêchaient de troubler les funérailles de son fils.

Lorsque la cérémonie se termina, on emporta le corps de Sam dans une autre pièce. Il était compliqué d'enterrer les morts lorsque les vivants habitaient déjà sous terre, aussi avait-on pris l'habitude de les brûler et de disperser leurs cendres lors d'une sortie à la surface. Les vivants s'enterraient et « envolaient » leurs morts, en quelque sorte.

Noor passa la main sur le front glacé de Sam une dernière fois avant qu'il ne disparaisse dans l'autre pièce. Elle ne l'y suivit pas, c'était son adieu.

L'atroupement se dispersa par les différents couloirs qui se rejoignaient au niveau de la pièce de cérémonie. Noor en sortit également et fut vite rejointe par Joram.

— Ça va aller ? lui demanda celui-ci à voix basse.

— Pourquoi ? dit Noor en essayant de retenir ses larmes. Pourquoi est-ce qu'il nous fait ça ? Qu'avons-nous fait à Dieu pour mériter tant de souffrances ?

— Noor, je ne sais pas si cela atténuera ta peine, mais je doute que Dieu soit derrière cela... le Feu des Airs n'a rien de « divin » si tu veux mon avis. Je ne pense pas non plus que ce soit l'œuvre du Diable, ajouta-t-il précipitamment en voyant les grands yeux que Noor lui faisait.

— Le pouvoir de foudroyer depuis le ciel, n'est-ce pas nécessairement un pouvoir divin ?

— J'en doute. Tu sais bien qu'il existe des avions qui volent si haut qu'il est impossible de les distinguer depuis le sol. Et s'il s'agissait d'avions qui nous tiraient dessus ?

— Des avions, murmura Noor.

Elle n'en avait plus vu depuis des années. Plus depuis la guerre qui avait ravagé son pays et avait remplacé ses paisibles villages par des ruines si vite recouvertes par les sables du désert. Des années que la population avait fui les massacres et s'était terrée dans des abris comme le sien, taillés à même la roche... La guerre s'était achevée mais les

massacres avaient continué sous une forme nouvelle : le Feu des Airs. Les habitants des abris s'étaient peu à peu habitués à cette survie précaire sous terre, ce grand pas en arrière dans leur civilisation. Terminés, le confort, la technologie. Ils étaient retournés au Moyen Âge. Pire même, car au moins, au Moyen Âge, la surface était vivable.

— Mais qui piloterait ces avions ?

— Les mêmes qui conduisaient les chars et envoyaient les bombes qui ont rasé le pays, répondit Joram sombrement.

— Mais la guerre est terminée ! Il ne reste plus personne pour se battre ! Les abris ne sont remplis que de civils. Les rares habitants qui savent manier les armes sont bien trop occupés à chasser et à nous éviter la famine pour partir à la guerre !

— Je ne sais pas, Noor, je ne fais que supposer. Je n'ai jamais vu le moindre avion. Mais cela me semble plus crédible que l'hypothèse divine. Franchement, si c'était cela, est-ce qu'une couche de roche empêcherait Dieu de tuer qui bon lui semble ?

— Peut-être est-ce une pénitence... l'accès à la surface nous est interdit, nous sommes forcés de vivre sous terre. C'est quelque chose que Dieu pourrait vouloir.

— Dans ce cas, nous serions foudroyés dès l'instant où nous poserions le pied à l'extérieur. Non, Noor, je n'y crois pas. Et d'ailleurs, pourquoi serions-nous les seuls à subir cela ? Pourquoi les autres pays ne seraient-ils pas victimes du Feu des Airs également ? Qu'aurions-nous bien pu faire qui mériterait une telle punition ? Vivre comme des rats ?

— Les autres pays ? dit Noor en levant les yeux vers Joram. Il existe des endroits où le Feu de Airs ne frappe pas ?

Joram faillit rire devant la naïveté de Noor, mais il s'en abstint. Après tout, Noor, comme tout le reste de la communauté, avait vu son monde s'écrouler et se

transformer en enfer permanent. La civilisation et la paix n'étaient que des souvenirs de plus en plus brouillés et effacés par les horreurs quotidiennes. Comment pouvait-elle imaginer qu'à quelques centaines ou quelques milliers de kilomètres de là, il existait encore des lieux habitables et prospères sur Terre ?

— Nous sommes les seuls, dit-il finalement. Les seuls à subir ces assassinats. Les seuls à être frappés directement par le ciel sans autre forme de procès.

— Comment le sais-tu ?

Il soupira d'un air las.

— On m'en a parlé. Il y a des hommes, un peu plus loin au nord, qui organisent des expéditions. Tu prends un bateau, tu traverses la mer et, si tu as de la chance, tu accostes sur une terre sûre...

— Alors pourquoi personne ne part ?

— Parce que malgré les souffrances, malgré le Feu des Aïrs, malgré les morts et la famine qui nous menacent à chaque instant, nous sommes chez nous ici. Tu serais surprise du nombre de personnes qui préfèrent un enfer connu à un paradis étranger... D'ailleurs, tu partirais, toi, si tu en avais l'occasion ?

Noor ne dit rien. Partirait-elle ? Elle n'avait jamais réfléchi à la question. Si on la lui avait posée quelques jours encore auparavant, elle aurait sans doute répondu non. Sa vie était ici. Quitter la communauté ? Quitter les terres où sa famille avait vécu depuis des générations ? Depuis toujours, pour ce qu'elle en savait ? Oui, mais la seule famille qui lui restait était Sam, et lui était parti pour de bon. Qu'est-ce qui la retenait encore ici ?

— Oui, dit-elle dans un souffle. Oui, Joram, je crois que, si je le pouvais, je partirais.

Joram la regarda avec insistance, comme s'il cherchait à deviner si elle était sérieuse ou si c'était la tristesse seule qui parlait. Il ne fut pas capable de le déterminer. Mais dans les jours qui suivirent, le sujet revint sur la table régulièrement et Noor, bien que toujours aussi dévastée par la mort de son fils, semblait à chaque fois plus déterminée. Alors un jour, Joram décida de lui avouer la vérité :

— Écoute, Noor... je ne t'ai pas tout dit. Si je sais que des hommes organisent des expéditions pour fuir le pays, c'est parce que je suis en contact avec eux. En fait, je vais bientôt fuir moi aussi. Avec Mina et les enfants.

Il avait le regard fuyant, honteux. Il n'avait jamais avoué cela à personne car partir aurait été vu comme un abandon pour le reste de la communauté. Partir? Au lieu de rester avec les siens pour se soutenir mutuellement?

— Vous partez? Tous les quatre? Mais quand?

— Dans une semaine, dit-il en baissant la voix. Par pitié, parle moins fort. Tu es une personne admirable et compréhensive, mais tout le monde ici ne partage pas ta grandeur d'âme. Certains préféreraient nous tuer plutôt que nous voir partir.

— Tu exagères...

— Je n'en suis pas si sûr. Enfin... est-ce que tu serais intéressée pour te joindre à nous?

Le moment était venu, comprit-elle. La croisée des chemins. Elle devait choisir entre son pays et sa sécurité. Entre la communauté et son salut. Entre la survie... et la vie. Autour d'eux deux, des habitants allaient et venaient dans les couloirs de l'abri. Ils étaient déjà des étrangers pour Noor. Tous les êtres humains étaient des étrangers depuis la mort de Sam. Alors ici ou ailleurs...

— Bien sûr.

— Ne prends pas ça à la légère, Noor, fit Joram d'un air sévère. Si tu viens, il n'y aura pas de retour en arrière. C'est un aller simple que nous prenons, pour toute la vie. Et nous ne sommes pas certains d'y arriver. Beaucoup meurent en essayant de fuir.

— Il vaut mieux mourir en essayant de vivre qu'attendre la mort sans rien faire. Il n'y a pas d'espoir ici. Je le savais depuis toujours, mais Sam m'aidait à tenir. Qu'ai-je pour tenir à présent? Je pars avec vous, il n'y a rien à ajouter.

Joram poussa un profond soupir. S'ils mourraient tous, ce serait lui qui les aurait conduits à leurs pertes... Une lourde responsabilité qu'il se demandait, avec le recul, s'il était prêt à prendre. Seulement, Noor était décidée et il lui avait déjà tout avoué. Difficile de faire marche arrière...

— D'accord, lâcha-t-il finalement dans un murmure.

* * *

La nuit était froide. Il était fascinant qu'un désert si aride et si étouffant en journée devienne aussi glacial lorsque le soleil était couché. Cinq silhouettes avançaient péniblement sur le sable aux reflets bleutés. Noor, Joram, sa femme Mina et leurs deux enfants, un garçon et une fille de neuf et douze ans respectivement.

Les petits grelotaient, le garçon dans les bras de son père, la fille tenant la main de sa mère. Noor, qui se sentait de trop, suivait. Ils avaient quitté l'Abri en pleine nuit. Distraire le garde à l'entrée n'avait pas posé de problème particulier. C'était un vieil ami de Joram et il lui fut aisé de l'occuper pendant que les autres filaient en douce. Joram avait ensuite prétexté un besoin de prendre l'air et les avait rejoints. Lorsque la communauté aurait constaté l'absence des cinq habitants, il serait trop tard pour les rattraper. Essairaient-ils de les rattraper, par ailleurs? Sans doute

pas. La communauté n'aimait pas les départs, mais si des habitants s'aventuraient vers d'autres horizons, ils n'avaient rien d'autre à faire qu'à leur souhaiter bonne chance...

Le garde, par contre, risquait de passer un sale quart d'heure. Noor sentait que Joram en gardait une certaine culpabilité, même si son air soucieux avait alors probablement plus à voir avec les dangers qui les guettaient qu'avec l'éventuelle réprimande que risquait de subir son ami. Question de priorité.

Partir de nuit était à la fois plus discret et plus prudent. En effet, le Feu des Airs frappait rarement après le coucher du soleil. Bien entendu, cela signifiait également une plus grande difficulté à se repérer. De plus, la nuit, d'autres dangers pouvaient survenir. Des bêtes sauvages qui passaient leurs journées cachées à l'ombre dans les montagnes pouvaient descendre dans les plaines pour trouver des proies... ce qui était presque de la rigolade à côté du Feu des Airs. Le choix était facile.

Ils marchèrent pendant de longues minutes, peut-être des heures. Lorsque Noor était petite, son village n'était pas très loin de la côte, de nombreux pêcheurs y habitaient. Son enfance était bien loin maintenant, et la guerre qui avait frappé le pays avait contraint ses habitants à fuir là où ils le pouvaient, parfois bien loin de leurs villages. Elle n'avait en fait aucune idée de la position géographique de l'Abri par rapport à la côte.

Malgré les petites lampes torches qu'ils avaient emportées – ou plutôt, volées dans le stock d'objets électriques de l'Abri – ils ne voyaient pas beaucoup plus loin que le bout de leurs nez. Lorsqu'ils atteignirent la côte, ce fut le bruit des vagues qui leur parvint bien avant l'image de la mer.

Joram n'avait pas menti : il y avait une petite baraque sur le bord de la plage avec un attroupement à côté. Ils n'étaient

visiblement pas les seuls à tenter de s'enfuir ce soir là. À mesure qu'ils approchaient, Noor distinguait de plus en plus de silhouettes et se demandait quelle taille avait exactement ce bateau qui devait les emporter.

Un homme s'avança vers eux. Il était évident qu'il était le responsable et Joram lui tendit la main.

— Orod... j'ai eu peur que nous arrivions trop tard.

— Vous êtes les derniers, dit celui-ci d'une voix calme, mais vous êtes à l'heure. Tu as l'argent ?

Joram le dévisagea. On distinguait à peine l'expression d'Orod dans la nuit profonde... aucune émotion ne semblait en émaner de toute manière. Joram passa lentement la main à l'intérieur de sa grande tunique et en sortit une enveloppe. Elle contenait le prix demandé pour trois passagers adultes et deux enfants. Noor lui avait donné toutes ses économies avant de partir. Cela lui était égal : l'argent n'était d'aucune utilité pour un mort et elle doutait fort que cette devise ait la moindre valeur dans le pays où ils allaient.

— Tiens, dit Joram d'un air sombre. Il y a le compte, tu peux vérifier.

— Bien sûr que je vais vérifier. Je te rappelle que je te fais déjà une fleur : tu m'annonces au dernier moment que tu as une cinquième personne. Heureusement qu'il y avait encore de la place.

— Je te paie un extra pour ça, non ? fit remarquer Joram durement.

L'autre ne répliqua pas et se mit à compter les billets. Noor était mal à l'aise d'être la cause d'ennuis pour son ami. Elle jeta un œil sur la mer et étouffa une exclamation : le bateau était minuscule ! Elle n'imaginait pas comment autant de personnes pourraient y tenir. « Heureusement qu'il y avait encore de la place » avait dit Orod. Mais où plaçait-il la limite exactement ?

Lorsqu'Orod eut terminé de compter l'argent, ils rejoignirent le groupe. Il y avait là toute la misère d'un pays rassemblée sur une plage. Des hommes, des femmes, des enfants. Beaucoup de familles. Partout, brillants dans la nuit, des yeux qui en avaient trop vu. Des regards fatigués, fatigués de la vie ici-bas, fatigués de la mort surtout. Noor eut un élan de sympathie pour tous ces inconnus. Il y avait un Sam dans chacun de leurs regards.

Orod demanda au groupe de désigner un capitaine. Un homme assez fort avec de longs cheveux se proposa et le groupe acquiesça silencieusement. Peu de gens se connaissaient. Orod lui expliqua rapidement comment naviguer et bientôt ils montèrent tous sur l'embarcation, entassés comme des animaux. Les bébés pleuraient. Les enfants un peu plus âgés avaient quant à eux depuis longtemps appris à taire leurs souffrances comme des adultes.

Il faisait un froid encore plus glacial sur la mer. Le vent transperçait les robes et les tuniques qui étaient bien plus adaptées aux rafales brûlantes du désert. Joram et Mina étaient serrés l'un contre l'autre, les enfants au milieu. Noor, elle, n'avait personne à serrer. Elle jeta un dernier regard à la côte alors que le bateau s'enfonçait dans l'obscurité grandissante de la mer. Et elle pleura, silencieusement.

C'était un adieu. À son pays. À toute sa vie jusqu'à présent. À Sam, encore.

* * *

Le ciel était gris derrière la fenêtre. S'il y avait bien une chose que Noor regrettait de son vieux pays, c'était le climat. Mais c'était un petit sacrifice en comparaison des avantages qu'il y avait à vivre dans ce pays riche et en paix. Ici, le climat était peut-être moins doux, mais elle pouvait en profiter

librement sans risquer sa vie à chaque fois qu'elle pointait le bout du nez dehors.

Elle était arrivée depuis plusieurs semaines déjà. Rien n'avait été simple, ni le périple pour atteindre cette terre d'asile, ni les formalités pour y être acceptée, mais enfin, elle essayait de se faire une place. Elle avait décroché un petit boulot comme femme de ménage dans une administration publique. Ça n'était pas le grand luxe, mais elle était en vie, avait de quoi vivre à peu près correctement et, pour la première fois depuis des années, elle se sentait en sécurité.

La vie n'était pas rose, juste bizarrement tranquille. Ici, le Feu des Airs ne frappait pas. Joram avait eu raison sur ce point, au moins. Pour le reste... Noor continuait à se demandait ce que son peuple avait fait pour mériter une telle vengeance divine. La population de ce nouveau pays pouvait aller et venir sans jamais être foudroyée. Étaient-ce les nuages qui la protégeaient ?

Elle n'avait pas eu l'occasion d'en rediscuter avec Joram. Ils ne s'étaient plus revus après être arrivés dans ce pays. Sa famille et lui avaient été transportés dans une autre ville. Ils s'en étaient sortis de leur côté, Noor ne se faisait pas trop de soucis pour eux. Ils étaient, tout comme elle, tirés d'affaire. Elle avait en revanche chaque jour une pensée triste pour le reste de sa communauté restée terrée là-bas, sous le feu et la mort.

— Tu t'occupes du deuxième aujourd'hui ?

C'était une de ses collègues. Une autre réfugiée, comme elle, mais d'un autre pays. D'une autre misère, d'une autre tragédie. Elles s'étaient tout de suite entendues, unies dans l'adversité.

— Si tu veux. Tu prends le premier à ma place, donc ? Ça nous changera.

Noor prit l'ascenseur qui menait au deuxième étage. L'habitacle était grand, il pouvait transporter plus d'une dizaine de personnes. Les néons vifs l'enveloppaient d'une lueur nacrée. Elle sortit au deuxième étage. Les couloirs étaient longs, propres et nets. Tout ici sentait la propreté; l'air était délicieusement frais; le silence qui régnait était apaisant; rien n'était menaçant.

Noor se saisit de son balai, enrroula une serpillière au bout et commença à nettoyer le sol. Tout cela pouvait sembler futile tant le bâtiment était déjà impeccable, mais c'était son travail. Au moins, cela lui occupait l'esprit et elle cessait un instant de culpabiliser d'avoir trouvé un havre de paix en laissant ses camarades dans un enfer sur... ou plutôt *sous* terre.

Elle avançait lentement dans le couloir en frottant sa serpillière humide sur le sol. De temps en temps, un des employés passait et s'excusait de marcher sur le carrelage encore mouillé. Oui, ses préoccupations et ses tracas avaient bien changé depuis ces jours terribles passés dans les souterrains ou à fuir le Feu des Airs à la surface...

Après avoir parcouru une bonne moitié du grand couloir du deuxième étage, elle se rendit compte que l'eau de son seau devait être changée. Elle fouilla sur son chariot d'entretien mais la bouteille de produit nettoyant était vide. Où se trouvait donc le placard pour le personnel d'entretien au deuxième étage? Elle ne s'en souvenait plus : cela ne faisait pas si longtemps qu'elle travaillait et elle n'était pas souvent affectée à cet étage.

Elle s'aventura un peu plus loin dans le couloir en examinant les portes. La plupart était étiquetées avec le nom de la personne travaillant dans le bureau. Elle n'osa pas frapper à l'une d'elles pour demander de l'aide...

Puis elle tomba enfin sur une porte sans étiquette. Il était donc peu probable que ce soit un bureau. Elle frappa tout de même au cas où. Pas de réponse.

Elle entrouvrit la porte qui ne donnait pas sur un placard mais sur une petite pièce sombre. Alors qu'elle allait la refermer, elle remarqua quelque chose. Elle ouvrit la porte en grand et avança doucement. La pièce était vide. Elle était uniquement éclairée par un grand mur d'écrans en face de la porte. Devant ce mur était disposée une large console et un siège pour s'y installer. Ce qui avait attiré le regard de Noor n'était pas ce poste de travail en lui-même – manifestement un poste de surveillance tout à fait banal – mais bien ce qu'elle pouvait voir sur les écrans. Elle aurait pu parier que...

Mais oui. Elle ne rêvait pas. Cette lumière vive, jaune. Ces dunes de sable. Ces massifs rocheux bruns-rouges. Ce soleil violent, agressif. Les écrans diffusaient des images de son pays, de sa terre natale! Elle s'approcha, n'en croyant pas ses yeux. Malgré les souffrances endurées là-bas, le souvenir de sa maison répandait une douce chaleur en elle. Elle repensait à tous ses amis, sa famille... la communauté. Tous ceux qu'elle avait dû abandonner pour venir ici, dans ce pays en paix mais si étranger. Elle eut un petit pincement au cœur. Un souvenir beaucoup moins plaisant lui vint alors en tête : le corps de Sam ensanglanté sur le sable. Elle se rappela tout aussi vivement *pourquoi* elle était venue ici.

D'où viennent ces images? se demanda-t-elle. On aurait dit que des caméras de surveillance avaient été installées dans le désert, sauf que cela n'avait aucun sens : il n'y avait aucun poteau où les accrocher dans le désert. Ni de réseau où les raccorder. Il n'y avait d'ailleurs plus de rues

depuis longtemps dans son pays... alors comment avait-elle cette vue plongeante sur ses dunes et ses petits massifs montagneux ?

Elle se rendit compte que les paysages *défilaient* et eut une sensation étrange dans le ventre. Étaient-ce des avions ? Des hélicoptères ? Elle n'avait pas souvenir d'en avoir déjà vus lors de ses sorties à la surface... en tout cas, plus depuis que son peuple avait été forcé de se terrer.

Elle aperçut sur l'une des images des silhouettes se mouvoir sur les dunes. L'image sembla se recentrer sur ces silhouettes, les suivre et s'en rapprocher. La sensation dans son ventre se fit plus insistante. Les silhouettes étaient celles de deux femmes qui marchaient laborieusement à travers le désert. Elle pensa à Rasha et elle lorsqu'elles allaient relever les collets. L'une des deux femmes à l'écran portait un gros seau en bois recourbé : elles allaient chercher de l'eau. Le puits de leur abri s'était-il asséché ? s'interrogea Noor.

Il lui devint bientôt possible de voir les visages des femmes, comme si la caméra avait zoomé directement dessus. Noor sentait son ventre se tordre d'angoisse. Elle ne les connaissait pas, mais il était plus que probable qu'elles appartenissent à une autre communauté. Sans comprendre pourquoi, elle avait un très mauvais pressentiment. L'image de Sam était toujours gravée dans son esprit. Attention au Feu des Airs, pensa-t-elle de toutes ses forces. Il vous voit toujours, il vous voit... je vous... je vous vois. *Je vous vois.*

Avec horreur, en quelques secondes, elle comprit. Il n'y avait pas de Feu des Airs. Elle était *dans* le Feu des Airs. Joram avait eu raison. Ce n'était pas Dieu. Ce n'était même pas le Diable ou un esprit malfaisant. C'était un avion, un dispositif humain contrôlé à distance. Contrôlé ici. Il y eut une série de flashes et l'image tremblota. À l'écran, les deux

femmes s'écroulèrent. Le sable devint rouge tout autour d'elles. Elles étaient mortes.

Noor fit quelques pas en arrière en poussant un cri qui rompit le silence habituel du bâtiment. Elle trébucha et sortit de la pièce sans arriver à quitter des yeux le mur d'écrans et l'horreur qui s'y affichait alors.

Elle entendit des pas précipités derrière elle. Un des employés de bureau qui travaillait là avait été alerté par son cri.

— Madame ? fit celui-ci d'un air inquiet. Madame, ça va ? Que se passe-t-il ?

Elle se retourna. L'homme était plutôt jeune, une trentaine d'année tout au plus. Il portait une tenue relativement décontractée, ce qui indiquait à cet endroit qu'il était plus haut placé dans la hiérarchie qu'elle, sans doute un cadre. Il tenait un gobelet dans sa main. Elle avait interrompu sa pause café.

— Cette pièce... cette pièce...

— Calmez-vous, dit l'homme d'un ton calme et compatissant. Respirez, tout va bien.

Noor se tenait à son balai pour ne pas tomber à genoux sur le sol. Elle était sidérée par ce qu'elle venait de voir et, surtout, par ce qu'elle venait de comprendre. L'homme se rapprocha et lui passa la main sur le bras en essayant de capter son regard.

— Hé ? Ça va aller ?

Noor leva la tête vers lui en ravalant ses larmes. Elle avait envie de hurler... pourtant il fallait qu'elle comprenne.

— Ça... ça va... Qu'est-ce que c'est que cette... cette pièce ?

— Eh bien, c'est la salle de contrôle, dit l'homme en levant un sourcil. Vous n'y êtes jamais allée ? Remarquez, ça ne me

surprend pas plus que cela. On ne l'utilise pratiquement plus, alors il n'y a pas trop d'intérêt à faire le ménage là-dedans.

— Vous ne l'utilisez pratiquement plus ?

— Non, dit l'homme en sirotant son café d'un air nonchalant. Pas depuis qu'on a un mode automatique qui fonctionne mieux que n'importe quel superviseur humain. L'apprentissage machine fait des miracles aujourd'hui. Vous ne voudriez pas qu'on reste toute la journée à fixer des écrans, non ? ajouta-t-il avec un sourire amical.

— Mode automatique, murmura Noor d'une voix blanche.

— Eh bien oui, quoi !

L'homme avait l'air vaguement agacé cette fois. Il voulait bien être sympathique quand le petit personnel faisait une crise, mais enfin, il n'allait pas non plus donner des cours d'informatique à des demeurés...

— C'est incroyable, ce qu'on peut faire de nos jours, poursuivit-il tout de même dans un élan de bonté. Vous vous rendez compte ? Piloter des avions qui se trouvent à des milliers de kilomètres de distance ! Déjà lorsque nous avons pu nous passer de pilotes, c'est devenu beaucoup plus simple, mais alors maintenant qu'un superviseur humain n'est même plus nécessaire, même à distance...

— Même plus nécessaire... pour ?

— Pour sécuriser les pays dans lesquels nous intervenons, bien sûr. Débusquer des terroristes et les mettre hors d'état de nuire.

— Les tuer ? dit Noor d'une voix soudain forte.

L'homme eut un léger sursaut. Il fronça les sourcils en la dévisageant un instant puis dit en haussant les épaules :

— Ah oui, bah ça... c'est la guerre, hein. Forcément, c'est pas joli-joli. M'enfin j'aime autant vous dire qu'en face, on n'a

pas des enfants de chœur non plus. Vous n’imaginerez pas ce...

— DES CIVILS! glapit-elle cette fois en se mettant à trembler de rage.

Son interlocuteur sursauta vraiment cette fois et renversa un peu de café sur le sol.

— Mais vous êtes dingue de crier comme ça? s’écria-t-il. Bien sûr que non, ce ne sont pas des civils! Le programme a été entraîné sur d’énormes jeux de données. Il surveille le désert, repère les comportements anormaux ou suspects et avise en fonction! Il ne va pas se mettre à tirer sur n’importe qui! On ne l’aurait pas laisser tourner en mode automatique si l’on était pas sûrs!

— Depuis combien de temps est-ce qu’il tourne tout seul?

Noor était livide mais sa voix était redevenue calme, posée. Et menaçante comme jamais. L’homme commençait à être franchement mal à l’aise et regardait autour de lui dans l’espoir de trouver un prétexte pour mettre un terme à cette conversation déplaisante. Il ne répondait pas.

— COMBIEN DE TEMPS? cria Noor.

— Mais j’en sais rien, moi! Quelques mois... remarquez, ça doit bien faire quelques années maintenant... Mais peu importe, puisque je vous dis que... oh, et puis hein, l’intérêt d’un programme autonome, c’est d’être...

— ET ÇA? fit Noor en tirant l’homme par le bras vers l’intérieur de la pièce et en indiquant l’un des écrans où défilait lentement le paysage jaune du désert de son pays de naissance.

Sur le sol, les corps des deux dernières victimes du « Feu des Aires » gisaient et coloraient petit à petit la dune d’un rouge sombre. La résolution en haute définition de l’écran était parfaite : la mort dans toute sa splendeur en deux millions de pixels. On pouvait encore lire l’ultime surprise

dans les yeux fixes et vides des deux femmes allongées sur le sable. L'homme déglutit avec difficulté.

— Ah, mais j'en sais rien moi... qui nous dit qu'elles n'étaient pas en train de préparer un attentat ou...

— ELLES ALLAIENT CHERCHER DE L'EAU! hurla Noor comme une démente, perdant toute retenue à présent.

Le seau en bois, percé par les balles, avaient roulé au bas de la dune mais était toujours visible sur l'écran. L'homme se passa la main sur la nuque, la sueur perlant sur son front.

— Non, fit-il d'une voix faible, ce n'est pas normal... le programme était entraîné... il... non... c'est une erreur...

Il s'assit sur le fauteuil devant les écrans et une couche de poussière s'en souleva sous l'effet de son poids. Non, ce fauteuil n'avait décidément pas servi depuis des mois. Il pianota quelques commandes et se mit à scruter un écran où défilaient des rapports de missions. Certains vieux de trois ans...

— Non, continuait-il de gémir, non non non... qu'est-ce que c'est que ça... encore une erreur.

— Des erreurs?

— Eh bien oui... ça peut arriver, mais ça devrait être minime. Je ne comprends pas pourquoi les chiffres sont... le modèle statistique était pourtant bien calibré... mais alors pourquoi... comment se fait-il... autant de faux positifs...

Noor sentait son esprit flancher alors que l'homme se marmonnait des explications confuses à lui-même. Elle était ailleurs, son cerveau était en train de se déconnecter totalement du reste de son corps. Les mots de l'homme résonnaient dans son crâne et mettait le feu à chacune des pensées qui le traversaient. « Faux positifs. » Voilà ce qu'avait été son fils. Un faux positif. Une donnée aberrante dans un modèle statistique réputé infaillible. La victime d'un système meurtrier tellement propre qu'il ne nécessitait même plus

que quelqu'un, n'importe qui, vérifie son fonctionnement une fois de temps en temps. Un faux positif. Un grain de sable de chair et de sang dans une machine de destruction et de massacre bien huilée.

« Faux positif. » Mais Noor ne réfléchissait plus car plus rien n'avait de sens. Ces beaux bâtiments et l'odeur de la javel. La résidence coquette du Feu des Airs. L'origine de la destruction, de la mort, dans un bel écrin de modernité. Son fils, son Sam, avait été effacé de la réalité par la grâce d'une société qui massacrait avec un tel degré d'abstraction qu'elle ne s'en émouvait plus.

Elle serrait de plus en plus fort le manche de son balai en fixant la nuque de l'homme qui lui tournait le dos, toujours plongé dans ses écrans. À mesure que tout devenait rouge autour d'elle, elle se demanda dans une dernière once de raison s'il existait un modèle statistique dans lequel on se souviendrait de cet homme comme d'un « faux positif ».

Probablement la plus pessimiste de toutes les nouvelles de ce recueil, sauf peut-être si l'on compte Et l'enfer était si froid, mais cette dernière avait au moins l'excuse d'être peu réaliste... La violence nourrit la violence dans un foutu cercle vicieux qu'il semble toujours si difficile de briser.

Nous changeons donc radicalement de ton et de style avec l'avant-dernière nouvelle qui est la seule ouvertement humoristique de ce recueil. Tout comme Le Grimoire de l'éternité, elle a été écrite sous contrainte, la différence étant que cette fois, les contraintes ont été votées par les lecteurs et lectrices de mon blog (et non tirées au sort). Encore une fois, je vous donne les résultats de ces votes après la nouvelle.

Toute ressemblance avec un épisode navrant d'une saga spatiale fort connue est parfaitement assumée. C'est l'heure de la parodie !

Le Retour du geignard

1. Le retour de la revanche

En arrivant chez moi, je vis un korrigan faire le poirier sur mon canapé. Tout de suite, je sus que la soirée s'annonçait moyennement sympathique. Il faut dire que le reste de la journée n'avait pas été à proprement parler très folichonne. Déjà, parce que la lévitaautoroute S8 était complètement bouchée et que j'avais mis 50 minutes à faire un trajet qui en demande normalement 15; ensuite, parce qu'arrivée au Sénat Galactique, j'avais appris que ce corniaud de Grand Chambellan avait déposé une proposition de loi sur la taxation des chocopains et que les chocopains, moi, j'adore ça.

Mais alors là, c'était le pompon. Trois mille ans de voyages interstellaires, une science qui dépasse la fiction, une galaxie colonisée, l'humanité à son apogée... tout cela pour qu'un sale petit diabolotin – terrien, qui plus est! – s'introduise dans mon appartement. Je connaissais deux ou trois personnes au Laboratoire Galactique de Zététique qui en seraient restées sur le cul...

Vous allez me dire, « mais Amanda, comment pouvais-tu donc savoir qu'il s'agissait d'un korrigan alors qu'a priori, un korrigan, tu n'en avais jamais vu puisque ça n'existe pas? » Alors pour commencer, je me félicite d'avoir une culture suffisamment développée pour reconnaître un korrigan, quand bien même n'existerait-il pas. Ensuite, il y avait tout de même de gros indices : la créature était trapue, avait de grandes oreilles pointues, la peau verte et une grande barbe blanche. Ah oui, et elle mangeait un kouign-amann. S'il n'y avait pas là tous les signes indiquant « attention, diabolotin breton », je ne sais pas ce qu'il vous faut.

Bref. Lorsque j'entrai dans la pièce, le petit être cessa immédiatement son manège et me regarda intensément.

Il me parla d'une voix nasillarde et assez peu agréable à l'oreille :

— Sénatrice Kerlaxigne ?

— Juste Laxigne. Amanda Laxigne. Je peux vous demander ce que vous faites chez moi ?

Je ne savais pas trop ce qui me poussait à rester aussi polie alors que j'aurais été en droit de le foutre dehors à grands coups de pied dans le train. Ma prestance légendaire, sans doute.

— Je suis ici pour vous tuer, chère madame. Alors si ça ne vous dérange pas qu'on s'y mette, parce que je n'ai pas toute la kerjournée devant moi.

— Dites, j'suis pas à votre disposition, mon petit. Vous permettez deux secondes que je me pose avant de m'embêter avec vos petits problèmes ? J'ai eu une grosse journée.

Sous cet air faussement détaché, j'étais bien sûr tout à fait alerte. En tant que sénatrice, on tente de m'assassiner à peu près une fois par semaine, je ne m'inquiétais donc pas plus que cela : je savais gérer ce genre de situation. D'autant plus que des assassins stupides, j'en avais déjà rencontrés deux ou trois, mais que celui-ci m'avait l'air particulièrement gratiné.

— J'suis désolé, m'dame, me dit-il en mâchouillant son kouign-amann – et en salopant le plaid de mon canapé au passage, le petit malotru. C'est que c'est pas simple de trouver un kerboulot qui paie bien de nos jours. Du coup, un assassinat de politicienne, vous pensez, j'ai sauté sur l'occasion. Alors j'suis un peu kerpressé mais faut pas m'en vouloir, m'dame.

— Y'a pas de mal, lui dis-je en posant mes affaires et en réfléchissant à un moyen de me débarrasser de lui. Vous savez, le relationnel, c'est important dans votre branche. Surtout si vous faites dans l'assassinat de luxe, vous ne

voudriez pas que vos victimes aient pour dernier souvenir celui d'un rustre ?

— Bien sûr, m'dame, bien sûr, fit-il d'un air de plus en plus désolé en s'asseyant sur le canapé. En plus je laisse des kertraces sur votre mobilier...

— Mais oui ! Et mon homme de ménage alors ? Vous y pensez ? Bon, d'abord, comment comptez-vous vous acquitter de votre tâche ? Pas d'une manière salissante, j'espère ! Un peu de pitié pour lui !

— Un tout petit coup de marteau sur l'arrière de la tête, me répondit-il en me faisant des yeux de glumungf battu.

— Ah bah voilà ! Vous imaginez la scène ? Du sang partout ? Qui va nettoyer, hein ?

Le korrigan fondit en larmes devant moi et se prit le visage dans les mains. Bien bien bien. J'allais peut-être réussir à m'en débarrasser par la ruse, mais je continuais à réfléchir à un plan B.

— Je n'suis qu'un raté, gémit-il en pleurant à chaudes larmes. Je vais encore me retrouver au kerchômage ! Ah, kerchienne de vie !

— Mais non mais non... ne soyez pas défaitiste. J'essayais juste de vous aider à vous améliorer. C'était une évaluation purement professionnelle, je ne voulais pas que vous le preniez comme une attaque.

J'ouvris le frigo pour me servir un verre d'eau. C'était plié, j'avais détruit la volonté du petit salopard et il ne me restait plus qu'à trouver un moyen de le mettre à la porte.

— C'est vrai ? dit-il en se mouchant bruyamment. Vous voulez m'aider ? Vous voulez bien que je vous tue alors ? Si je nettoie après, votre kerhomme de ménage ne sera pas incommodé, non ?

Eh merde. J'avais bien préparé la partie mais j'avais encore une fois trop parlé. Classique. Mon côté politicienne.

Tellement habituée à enfumer la galaxie entière avec des formules tarabiscotées que j'avais fini par me piéger toute seule. J'allais devoir passer à la vitesse supérieure. Là, sous mes yeux, enveloppé dans du cellophane et sagement entreposé dans le frigo, mon plan B se révéla à moi.

— Mmmh, je suppose que c'est une proposition raisonnable, dis-je en refrénant un rire diabolique. Avant toute chose, je ne voudrais pas manquer à mes devoirs d'hôte. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ou à manger avant que vous ne répandiez mon cerveau sur le sol ?

Le petit korrigan sécha ses larmes et sourit en se levant du canapé. Il allait se jeter droit dans mon piège et je jubilais intérieurement.

— Regardez cela, dis-je d'un air innocent, j'ai justement un reste de crêpes que j'ai cuisinées hier...

— Des crêpes ? glapit-il dans une sorte de soudaine hystérie. Oh oui, oh oui ! J'en veux !

En beaucoup de moins de temps qu'il ne m'en avait fallu pour les préparer, le bougre lança son kouign-amann à terre, se jeta sur le plat et dévora une crêpe sous mes yeux ravis. Lorsqu'il se rendit compte que quelque chose n'allait pas, il était déjà trop tard.

— Mais qu'est-ce que... vous n'avez pas mis de... non ! Nooon ! Aaaarrghhh...

Il se tordit de douleur, poussa quelques gémissements confus et s'écroula sur le sol, mort. J'étais très fière de moi. J'étais certaine qu'un korrigan ne pourrait survivre à des crêpes cuisinées avec de l'huile d'olive à la place du beurre. J'avais un peu honte, mais c'était de bonne guerre. Après tout, ce n'était pas moi qui avait commencé à vouloir occire l'autre.

J'appelai mon escl... pardon, ma dame de compagnie, et lui demandai de nettoyer ce bazar fissa. Une créature

imaginaire décédée d'indigestion au milieu du salon, ça faisait désordre.

— Mon Dieu madame, me dit-elle d'un air faussement éploré. Ces assassinats ne cesseront-ils jamais ?

— Ah bah si, répondis-je à cette godiche. Si ! J'suis désolée mais si ! Lorsqu'ils auront réussi, logiquement, ça devrait se calmer ! Je ne sais pas si vous êtes familière avec le concept de la mort ?

— Madame, je vous en prie ! (Mais qu'elle m'énervait avec ses airs de vierge effarouchée...) Vous ne devriez pas plaisanter avec ça !

— Relax ma grande... s'ils en sont réduits à aller fouiller du côté des créatures mythologiques régionales de la veille planète Terre, j'ai quand même des chances de mourir de vieillesse avant qu'ils ne trouvent un assassin correct. Et puis on n'va pas se laisser abattre, comme disait Kennedy.

— Madame, j'ai peur pour vous, renchérit-elle avec un ton qui m'aurait fait chialer si je l'avais trouvé crédible. Je vous en prie, prenez au moins un garde du corps !

— Oh non mais ça va... en plus si c'est pour que je me fade un péquenot aussi branque que la moyenne de mes assassins, avec la chance que j'ai, je ne suis pas certaine d'y gagner au change.

— Mais...

— Y'a pas d'mais ! J'm'en sors bien toute seule et j'ai autre chose à faire que de promener un toutou partout. Alors c'est non, merci de ta sollicitude, mais c'est non.

Elle quitta la pièce vexée. Non mais sans blague. Il allait donc falloir que je me justifie auprès de mes domestiques à présent ? Je me décapsulai une bière et je m'affaissai enfin dans mon canapé. « Bière de garde du Nord. » Alors quand ils disent « le Nord », faut savoir qu'ils ne parlent pas du nord de la galaxie vu qu'il faudrait déjà définir où on le

placerait. Non, ils parlent encore une fois du Nord d'un des innombrables pays de cette foutue planète Terre. Comme si cela avait encore du sens au moment où l'humanité avait colonisé des milliers d'autres planètes. Bouarf. Un assassin breton et une bière chti à 12 années lumières de la Terre. Quand j'y pense que certains avaient peur pour la perte de leur identité déjà à l'époque où on ne se marchait sur les pieds que sur une planète unique... enfin.

J'allumai mon poste de télévision. Quand je dis « télévision », je veux bien sûr parler de sensorareliefotélévision, mais j'abrège. J'ai toujours du mal à comprendre ce que cela apporte de voir des images en relief, de sentir le chaud, le froid, le vent et tout ce qui peut se passer dans les scènes que l'on regarde... sans parler des odeurs. Ça, l'odorama, je ne m'y suis jamais faite : la dernière fois, je suis tombée sur un reportage sur les éléphants de Proxima du Centaur. Grosse erreur. Même en aérant, mon appart a continué à schlinguer le pachyderme pendant trois jours.

Bon, heureusement, à ce moment de la soirée, je tombai sur un simple *talk show*. À part être étouffée par les odeurs de parfums de luxe, de poudre à maquiller et d'hypocrisie napée d'*after shave*, je ne risquais donc pas grand-chose.

Sauf que bien sûr, je n'avais pas eu le temps de siroter un quart de ma bière terrienne que mon foutu téléphone se mit à sonner (je vous passe le nom complet et les fonctionnalités délirantes de cet objet). Je baissai le son de ma télé en poussant un juron et décrochai. Un hologramme s'éleva de l'appareil et, après quelques hésitations grésillantes, se modela en un visage connu. Le Grand Chambellan. Ah bah v'là autre chose. Quand le *big boss* galactique t'appelle en dehors des heures de bureau, c'est quitte ou double : ou tu es un héros, ou tu as fait une énorme connerie.

— Sénatrice Laxigne, l'heure est grave, m'annonça-t-il d'un ton apparemment aussi grave que l'heure en question.

Re-merde. Qu'est-ce que j'avais donc pu faire comme bêtise?

— Mes respects, Grand Chambellan, dis-je en attendant l'engueulade.

— Ma chère sénatrice, ce nouvel attentat contre votre vie m'inquiète énormément.

— Aaaaah, m'exclamai-je rassurée.

Devant le visage dubitatif de l'holographique Grand Chambellan, j'ajoutai :

— Il n'y a pas de raison, Grand Chambellan : plus de peur que de mal. L'individu était à la limite de l'incompétence, je l'ai facilement maîtrisé. Mais au fait... comment êtes-vous déjà au courant de cette affaire?

Il prit un air affecté :

— Un Grand Chambellan doit pouvoir se targuer de tout savoir sur ce qui se passe dans... .

— C'est ma suivante qui vous appelé?

— C'est votre suivante qui m'a appelé.

Ah la petite vicelarde. Appeler mon patron derrière mon dos. Je me promis de la lourder prochainement alors que le Grand Chambellan poursuivait :

— Dans le contexte actuel, il me semble tout indiqué et même nécessaire de vous mettre sous protection permanente. Je vous en prie, Madame, faites-le pour moi. L'idée de vous perdre m'est insupportable.

Il avait mis tellement d'emphase sur ces dernières phrases que je manquai de dégobiller d'ennui. On aurait dit un CM2 qui essaierait maladroitement d'être lyrique. Beurk.

— Ah mais vous n'allez pas vous y mettre vous aussi! C'est quand même une manie de vouloir me coller un inconnu aux basques pour...

— Justement, sénatrice, justement! ajouta-t-il précipitamment. Je ne pensais pas faire appel à un inconnu mais plutôt à quelqu'un de votre connaissance. Un vieil ami. Le jeune Mathéo.

Sur le moment, je ne compris pas. Déjà parce que je n'avais pas souvenir d'avoir des gardes du corps parmi mes amis – j'étais sénatrice, pas éducatrice... mais en plus, je ne connaissais aucun Mathéo. Aucun Mathéo... à moins que... non!

— Le jeune Mathéo?! Attendez, mais vous parlez du petit chiard que je baby-sittai pendant mes études de droit?

— Lui-même, sénatrice.

— Non mais vous déconnez à plein tube, Grand Chambellan! La dernière fois que je l'ai vu, il jouait à mettre le feu à ses crottes de nez!

— Il ne fait plus cela maintenant.

— Mais vous êtes sérieux, bon sang! Vraiment! Il doit avoir quoi... 18 piges aujourd'hui? J'espère au moins qu'il a pris du muscle, le même, parce que lorsqu'il était petit, c'était impossible de lui mettre une baffe : rien que le souffle suffisait à le faire s'envoler. Je sais de quoi je parle.

— Il a beaucoup grandi, m'a-t-on dit.

— Ah! Tu parles, Charles! Non mais qu'est-ce que c'est que cette lubie, là, « le jeune Mathéo »... attendez... il est pistonné, c'est ça? C'est le neveu d'un pote à vous? Ou alors c'est un de vos hauts fonctionnaires qui veut caser son cousin débile? Et vous me le collez dans les pattes?

— Mais pas du tout, pas du tout! s'exclama-t-il indigné. Il fait partie de l'équipe de sécurité de Mark Renton. C'est lui qui l'a recommandé pour vous. Vous connaissez Mark Renton, non?

— Mark Renton? Ce grand con de diplomate écossais? Encore un qui n'a pas compris qu'on avait quitté la Terre

depuis trois millénaires. Bien sûr que je le connais. Il nous avait filé un bon coup de main pendant la Grande Révolte des Boulangers Toulousains il y a dix ans.

— Eh bien alors? C'est un ami! De quoi vous plaignez-vous?

— Eh bah oui, quoi! fis-je rageusement. Il nous a aidés! Et alors? Ça le rend expert en protection rapprochée? Non! Un con qui aide, ça reste un con! La direction assistée sur ma navette spatiale, elle m'aide aussi, mais j'irais pas lui demander des conseils sur la déco de mon appart, voyez-vous.

— Si on pouvait arrêter les *punchlines* cinq minutes... de toute façon, je vous rappelle que je n'ai pas besoin de votre approbation. Si je vous dis de prendre un garde du corps, vous prenez un garde du corps et basta. Qu'est-ce que c'est que cette rébellion, sénatrice?

— Grand Chambellan, avec tout le respect que je dois à votre haut rang et au prestige qui y est associé... VOUS M'EMMERDEZ!

Je raccrochai rageusement le téléphone. L'hologramme fondit en un petit amas de pixels qui ne me laissa pas le temps d'admirer le rictus désapprobateur du Grand Chambellan. Il avait raison, le fumier. Il pouvait me forcer à me traîner un garde du corps, une sangsue, un *Mathéo*, un orchidoclaste de première, et je ne pouvais rien dire. Les bouchons, la taxation des chocopains, le korrigan et maintenant ça! Merci la journée!

2. *L'attaque contre-attaque*

— « Bonjour, vous vendez des tartes aux concombres ? »
qu'il dit ! Et là l'autre type tout content lui répond : « aaaah, oui ! Aujourd'hui, j'en ai ! »

Je regardai la scène sur les écrans de contrôle. Le petit Mathéo – qui était devenu beaucoup moins petit, je le concède – était dans l'ascenseur qui menait à mon appartement. Ascenseur que j'avais bien sûr pris soin de mettre sous écoute. Il était accompagné du fameux Mark Renton auquel il était en train de raconter une blague particulièrement navrante. Le pire dans tout cela étant probablement l'état d'hilarité de Mathéo, état provoqué par sa propre narration de la susdite blague.

— Et là, et là... – le pauvre n'arrivait plus à articuler entre deux rires – le mongolien lui répond : « haaan, c'est pas bon, hein ? »

Puis il laissa enfin éclater un rire gras. Renton renifla de manière hautaine. La fine équipe que l'on m'envoyait là... Je soupirai devant l'air satisfait du Grand Chambellan qui se tenait à mes côtés.

— Vous vous rendez compte de ce que je vais devoir endurer ?

— Allons, chère sénatrice, les gardes du corps en politique, c'est comme le peuple : on sait qu'ils sont idiots, on serait sans doute mieux sans eux mais on ne peut pas faire sans...

Nous sortîmes de la salle de contrôle pour aller à la rencontre de mon désopilant garde du corps et de son mentor. J'étais déjà fatiguée alors que cette journée venait juste de commencer. Lorsque Mark Renton nous aperçut, il nous adressa un sourire et se dirigea vers nous promptement.

— Grand Chambellan! Sénatrice Laxigne! C'est un plaisir de vous revoir! Ça fait si longtemps!

— Monsieur Renton, s'inclina le Grand Chambellan.

— Mark, heureuse de vous revoir aussi, mentis-je effrontément.

— Dix ans, poursuivit celui-ci comme si j'avais donné l'impression de vouloir me lancer dans une petite conversation de retrouvailles. Eh béh, ça fait un bail hein! Souvent, j'me dis, « mon vieux Mark, ça fait longtemps que t'as pas vu Amanda, tu devrais l'appeler pour aller boire un canon ». Et puis le boulot, la famille, tout ça... vous savez ce que c'est, j'oublie et puis j'y pense jamais au bon moment. Enfin du coup voilà, là c'était l'occasion alors vous pensez si j'allais en profiter! Dix ans, la vache! Vous n'avez pas pris une ride!

— Merci! Votre protégé, par contre, il a poussé! (J'essayais subtilement de dévier la conversation pour éviter qu'elle ne dure trois plombes.) Booooojooouuur Maathéooooo! Alors alors? On a bien grandi, dis-donc? On est un grand garçon maintenant? Mais oui mais oui?

D'accord, c'était vache de le brocarder comme ça. M'enfin je lui avais torché le cul, moi, à ce petit prétentieux qui prétendait assurer ma protection. Alors j'avais quand même bien le droit de me marrer un peu... Le pire, c'est qu'il n'avait même pas l'air de saisir l'ironie de mes propos.

— Vous par contre, vous êtes toujours aussi belle, répondit-il. Vous ne devriez pas être sénatrice de la galaxie mais reine des étoiles car vous en avez l'éclat dans vos yeux.

J'avoue que je ne m'étais pas attendue à cela. Je vis Mark lever les yeux aux ciel en secouant légèrement la tête. Devant mon air interrogateur, il soupira en disant :

— Oui bon par contre, vous ferez pas attention, des fois il essaie de faire des phrases comme ça. On pige pas toujours

tout mais au bout d'un moment on s'habitue. C'est sa phase *émo-hipster*, si vous voulez. Paraît que ça passe avec le temps. Pour tout vous dire, le plus tôt sera le mieux, parce que moi, ça commence déjà à doucement me les briser.

— Pourquoi vous dites ça ? s'exclama Mathéo en lui jetant un regard noir. Vous faites rien qu'à me rabaisser ! Vous êtes méchant ! JE VOUS DÉTESTE !

Il avait crié ces derniers mots et sa voix avait quelque peu déraillé dans les aigus. Puis, sans prévenir, il quitta la pièce en faisant de grandes enjambés et alla s'enfermer dans les toilettes.

— Ah bah voilà ! se lamenta Renton d'un air dépité. Il boude, maintenant ! Ah les mômes, de nos jours, j'vous jure ! On peut plus rien leur dire.

— C'est-à-dire qu'on devait quand même lui expliquer la mission, soupira le Grand Chambellan. Alors je sais, ce n'est pas bien compliqué, mais quand même.

— Ah non mais je sais, dit Renton. C'est pas pro ! C'est pas pro du tout, ça ! J'arrête pas de lui dire. Mais monsieur a la folie des grandeurs. Je crois qu'il se prend pour un héros de série B, un chevalier rose à l'eau de blanc... ou le contraire.

Le Grand Chambellan se tourna vers moi.

— Je commence à me demander si vous n'aviez pas raison, sénatrice. Ce Mathéo n'était peut-être pas l'homme de la situation.

— Sans blague ?

— Non mais après, poursuivit Renton, faut pas vous inquiéter. Je l'ai briefé, pour la surveillance, la protection, tout ça. Il est un peu borné mais il est plein de bonne volonté.

— Oh, alors tout va bien, dis-je d'un ton acide. S'il est plein de bonne volonté... Il faudra juste espérer qu'il ne *boude* pas la prochaine fois que je me fais attaquer.

— Mais oui, s'excusa encore Renton. Je sais bien, je sais bien... c'est pas pro. C'est pas... et je lui dis, hein! Mais il a la tête dure, le même! Et puis susceptible, pfff. J'vous dis pas.

— Oui, eh bien pendant que monsieur fait sa crise d'adolescence, on pourrait peut-être discuter de la mission, justement? Qu'est-ce que vous avez prévu pour ma protection?

— Eh bien, fit Renton, en plus de Mathéo qui vous collera au train toute la journée – QUAND IL AURA FINI DE FAIRE DU BOUDIN, HEIN MATHÉO? –, pardon... Je disais donc : pour la nuit, comme on ne peut décentement pas vous imposer sa présence...

— Je trouve déjà assez gonflé de me l'imposer la journée...

— Pour la nuit, nous allons faire installer un système de vidéo-plénitude dans votre chambre.

— De vidéo-plé... attendez mais... DE QUOI?

— Ça, j'me doutais que ça n'allait pas passer, dit le Grand Chambellan en agitant la tête négativement.

— De la vidéo-surveillance dans ma chambre?!

— On dit vidéo-plénitude.

— Oh, gardez votre novlangue pour vos discours au peuple, Grand Chambellan! À partir du moment où on branche une caméra et où il y a un mec qui regarde derrière, moi j'appelle ça de la surveillance! Qui est-ce qui va me reluquer pendant que je dors? Mathéo aussi, j' imagine? C'est bien, ça va lui faire gigoter les hormones de se rincer l'œil!

— C'est pas son genre, dit Renton.

— Vous déconnez? Tout à l'heure, quand il m'a sorti sa tirade pourrie, j'ai bien cru que j'allais finir à poil juste par la force de son regard.

— De toute façon, il ne va pas vous regarder *toute la nuit*. À un moment, il va bien falloir qu'il dorme aussi.

— Mais c'est encore pire ! À quoi bon mettre une caméra si c'est pour que personne ne surveille en direct ! Si un assassin se pointe au milieu de la nuit, ça va lui faire une belle guibole d'être filmé ! Si personne n'est prévenu immédiatement . . .

— C'est dissuasif ! Le type entre, il voit la caméra, et paf ! Il se sait identifiable ! Résultat : il renonce à vous tuer !

— Super. Et s'il porte une cagoule ?

— Là j'avoue, dit le Grand Chambellan, c'est *la* faille du dispositif.

— Sinon, faire dormir Mathéo sur un lit calé devant la porte de ma chambre, ça ne réglerait pas la question ? Comme ça il pourra dormir et un assassin sera obligé de le réveiller pour entrer.

— Ou alors de le tuer en premier, fit remarquer Renton.

— Sans vouloir paraître insensible, je pense que je m'en remettrai.

— BON, dit soudainement de le Grand Chambellan d'une voix forte qui nous fit sursauter, Renton et moi. On ne va peut-être pas épiloguer 107 ans. Si ça vous va, moi ça me semble acceptable. Monsieur Renton ? Un lit devant la porte ? Pas d'objection ?

— Moi non, répondit-il, par contre j'en connais un autre qui pourrait avoir une objection.

— Mathéo ? dis-je. Il aura tout le loisir de me mâter par le trou de la serrure, le petit pervers, ça devrait lui suffire. Et puis il est juste garde du corps, hein. Moi, je suis sénatrice. Au bout d'un moment il va bien falloir qu'il fasse ce que je lui dis sans trop l'ouvrir.

Le Grand Chambellan et Renton réussirent à convaincre Mathéo d'arrêter de boudier et nous passâmes le reste de la journée à définir les modalités de la protection. Je vis la déception passer sur le visage de Mathéo lorsqu'on lui

annonça l'absence de caméra dans ma chambre et son obligation de dormir dans le couloir devant ma porte.

Après un dîner copieux, le Grand Chambellan et Renton prirent congé.

— Eh bien Mathéo, bon courage, dit le Grand Chambellan.

En passant me serrer la main, il me glissa à l'oreille, goguenard :

— Et bon courage à vous aussi, sénatrice, vous allez en avoir besoin.

— À bientôt, Mathéo, dit Mark Renton en lui passant la main sur l'épaule. Protège la sénatrice coûte que coûte. Et surtout ne te sépare jamais de ton Épée Vectorielle à Impulsion Lumineuse. C'est ton Épée qui te gardera en vie.

— Je ferai de mon mieux, maître, dit celui-ci.

Renton pouffa un peu.

— « Maître » ? Détends-toi un peu, mon grand. (Il arrêta net ses moqueries en voyant la vexation pointer de nouveau chez Mathéo). Amanda, à bientôt ! On garde le contact, hein ? Allez, je m'arrache, bonne soirée les aminches.

Je me retrouvai seule avec Mathéo mais, comme je n'avais pas spécialement l'intention de tailler le bout de gras, je me retirai dans ma chambre.

Il n'était même pas dix heures du soir lorsque la fatigue eut raison de moi. J'avoue que la présence de Mathéo était presque plus préoccupante que celle d'un éventuel assassin : le même avait quand même l'air d'être un sacré emmerdeur. Je tombais de sommeil.

Puis, aux alentours d'une heure du matin, j'entendis un bruit assez suspect. Le genre de bruit qui criait « assassin » à peu près aussi subtilement que mon korrigan de l'avant-veille. Je tournai la tête vers la fenêtre et je croisai le regard d'un type là, dehors, debout sur le rebord. Il était

relativement âgé, portait une barbe rousse touffue et était habillé d'un costume vert ridicule et d'un chapeau tout aussi vert – et pas moins ridicule d'ailleurs. Un gros trèfle à quatre feuilles trônait sur son couvre-chef comme la cerise sur un gâteau particulièrement kitsch.

Un leprechaun. J'avais vu juste : le korrigan présageait bien d'autres attaques de créatures mythologiques terriennes. Bon sang! Moi qui voulais me reposer avant d'affronter ma première journée complète avec Mathéo...

Le leprechaun me regarda d'un air idiot en s'arrêtant net de bouger. Je vis qu'il venait de faire un trou dans la vitre avec un petit objet qui ressemblait à un découpeur-laser. C'était cela, le bruit qui m'avait réveillée.

Je me redressai sur mon lit en essayant de réveiller mon esprit encore à demi-endormi.

— Bonsoir, lançai-je à la créature.

— Euuuuuh, bonsoir madame. Ce serait pour...

— Pour un assassinat, oui, je me doute.

— Ah non non non non non! Pas du tout! Je suis le vitrier.

— Le vitrier.

— Oui.

— Et vous venez pour...

— Pour réparer votre vitre. Parfaitement.

— Mais elle n'est pas cassée.

— Vous plaisantez? Il y a un gros trou dedans.

— C'est vous qui venez de le faire avec votre laser, là.

— Ah ça, l'origine du sinistre, c'est pas mon problème, faut voir avec votre assureur.

Il cherchait quelque chose dans sa poche. Une arme sans doute. Celui-ci était légèrement moins stupide que le korrigan. Au moins n'avait-il pas révélé sa mission dès ma première question... Pour ce qui était de trouver une excuse crédible, par contre, ce n'était pas encore ça.

— Et le guignol en costume qui vient faire des réparations en pleine nuit, ni bonjour ni merde, c'est mon assureur qui va couvrir le gros pain que je vais lui mettre dans le museau ?

— Madame, dit-il d'un air indigné, je ne fais que mon travail. Si j'arrive à remettre la main sur mon désintégra... je veux dire, sur mon pot de résine réparatrice. . .

Un désintégrateur. Okay. Là j'étais potentiellement en danger. Notez que si le leprechaun avait eu deux ronds de bon sens, il aurait utilisé son laser pour me découper moi au lieu de la vitre et le boulot aurait été terminé. L'avantage d'être impopulaire chez les abrutis, c'est que c'est sécurisant.

Je me levai et me rapprochai de la fenêtre. J'étais à portée de main de l'imbécile. Je l'aurais bien poussé dans le vide – j'habitais au 523^e étage – mais le trou qu'il avait fait dans la vitre ne me permettait pas d'y passer un bras. Et bien sûr, cette satanée fenêtre ne s'ouvrait pas. Bon. Il allait falloir qu'il tombe tout seul alors.

— Dites, vous devriez faire gaffe. À vous tortiller sur le rebord de la fenêtre, comme ça... Ça doit être glissant.

— Vous inquiétez pas, je suis assez chanceux par nature.

— Oh. Par nature. Du coup, ça ne vous fera pas défaut si je vous enlève ça.

D'un coup sec, je passai deux doigts dans le trou et arrachai l'une des feuilles du trèfle qu'il portait sur le chapeau. Le leprechaun eut un air horrifié sur le visage et me regarda comme si j'étais le diable – ou ce qui devait faire office de diable dans sa mythologie débile à lui.

— Hééééé! Mais... non, rendez-moi ça! Vous n'avez pas le droit! Vous...

— Et cette nature chanceuse, comment elle se porte ?

Le leprechaun, déstabilisé, trébucha et plongea dans le vide en hurlant à la mort. Encore une fois, rien de très glorieux, mais je commençais un peu à saturer. Que des

assassins attardés se bousculent au portillon, ce n'était déjà pas l'éclate, mais alors s'ils commençaient à attaquer au milieu de la nuit, je n'allais pas tenir longtemps.

Soudain, la porte s'ouvrit en claquant contre le mur. Mathéo fit irruption dans la pièce, probablement alerté par le cri du leprechaun.

— Tiens tiens... l'homme qui tombe à pic.

— Amanda! J'ai entendu crier! Que se passe-t-il? Vous allez bien?

— T'es un poil à la bourre, mon lapin. Je viens d'échapper à un attentat, et pas grâce à toi.

— Quoi? Mais comment?

— On surveille la porte, ils passent par la fenêtre. C'est con hein? Comme ils arrivent toujours à trouver une faille? Un plan de protection si bien préparé...

— Vous n'avez pas voulu de caméra dans votre chambre alors...

— Alors je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, c'est ça? Ça va le *victim blaming*, tu gères? Et puis dis-donc, l'assassin n'est même pas entré dans la piaule, je ne vois pas bien ce que ta caméra aurait changé. En plus, sans déconner, il a fait un boucan du diable à couper la vitre, j'ai parlé à voix haute avec lui pendant au moins une minute. Mais monsieur dormait tranquillement. On t'a pas dit d'ouvrir l'œil? De ne dormir que d'une oreille? On m'avait pourtant parlé de toi comme d'un as. Un prince de la défense. Un parangon de la sécurité. Ah!

— Mais d'habitude je *suis* trop fort, sénatrice, me répondit-il avec un petit sourire en coin qu'il voulait sans aucun doute charmeur.

— Ah ouais? Ça va les chevilles? Donc normalement t'es un caïd mais là? Il s'est passé quoi? Une baisse de régime?

— Non... mais... mais... mais tout ça c'est de la faute de Mark Renton!

— Mark Renton? Alors là je ne vois pas *du tout* ce qu'il vient faire dans la conversation, celui-là. Je croyais que c'était ton mentor adoré?

— Je l'aime bien oui... Sauf qu'il n'arrête pas de me rabaisser! Il me freine alors que je pourrais être trop balèze sans lui! IL EST MÉCHANT! IL EST MÉCHANT! ET JE LE DÉTESTE!

Et voilà, ça le reprenait. Les hurlements de morveux capricieux.

— NON MAIS DIS-DONC! TU BAISES D'UN TON, PETIT MERDEUX! Tu parles à une sénatrice là, sénatrice que t'étais censé protéger, je te le rappelle. Alors t'y vas mollo sur les pleurnicheries, tu m'appelles « madame » et pas Amanda et tu te remets en question deux secondes avant d'accuser la terre entière quand tu fais une connerie.

Il resta bouche bée et je croisai les bras, satisfaite d'avoir cloué le bec à ce petit braillard, mais il se reprit vite et me lança un regard absolument flippant, le visage baissé et avec son foutu sourire en coin qui m'évoquait les pires psychopathes que la fiction ait jamais engendrés. Un jour, quelqu'un devra lui expliquer ce qu'est le charme. Et la subtilité aussi.

— C'que vous êtes sexy quand vous vous énervez... madame, me lança-t-il d'un ton suave écœurant.

Ouh punaise. Alerte à l'obsédé sexuel. Il allait falloir que je songe à prendre un garde du corps pour me protéger de mon garde du corps. Dans l'immédiat, il fallait que je sois claire : Mathéo avait commandé une douche froide, il allait l'avoir.

— Ne me regarde pas comme ça, lui dis-je aussi d'une manière aussi glaciale que possible.

— Pourquoi?

— Parce qu'on dirait un gros pervers, que c'est dégueulasse et que je vais te balancer mon genou dans l'entrejambe si tu continues à me dévisager façon bout-de-viande. C'est clair comme ça ou il faut que je t'explique à coup de beignes?

— Amanda! s'écria-t-il soudain, n'écoutant que son courage. Vous avez arraché mon cœur et je ne soupire que pour vous! Ah, maudite passion qui me tourmente!

— Ouais ouais ouais, lui dis-je en le poussant vers le couloir. Eh bah tu vas sagement aller te recoucher avant que je t'arrache autre chose. Et je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Amanda.

— Fort bien, je m'en vais alors retourner à mes rêves de vous, madame, fit-il sur un air de tragédien raté.

Impossible de me retenir, je lui collai une énorme baffe sur la joue gauche. Il recula de deux pas, hors de la chambre.

— Mais qu'est-ce que j'ai dit?!

— TU CROIS QUE JE N'IMAGINE PAS CE QU'IL Y A DANS TES RÊVES? VICELARD, VA!

Je claquai la porte et tournai la clef dedans avec un soupir de soulagement. Enfin débarrassée. Non mais quel taré! Cette histoire de garde du corps n'avait que trop duré. Je l'avais dit dès le départ que c'était une mauvaise idée. Encore une fois, j'avais tapé juste, même si je dois admettre que je ne m'attendais pas à ce que ce soit un tel fiasco.

J'avais pris ma décision : le lendemain à la première heure, j'appellerais le Grand Chambellan pour lui dire de se garder ses idées de protection rapprochée pour lui. Tant pis pour son autorité suprême.

Je me recouchai après avoir pris soin de colmater le trou dans la fenêtre avec un morceau de carton scotché. Dans la chambre d'une sénatrice, c'était d'un tel niveau de classe...

3. Le réveil de la menace

Il y eut un soir, il y eut un matin. Et autant le soir, Mathéo avait brillé par son absence, autant le matin, il devint difficile d'ignorer sa présence : bien avant le levé du jour, j'entendis des grognements venant du couloir. Ou plutôt... des gémissements. Ah non mais vraiment! Si ce petit dégoûtant était en train de faire ce que j'imaginai...

Je sautai de mon lit et ouvris la porte d'un coup sec. Et je tombai sur un Mathéo toujours endormi... et qui se tortillait dans son lit comme un vermisseau. Il transpirait et murmurait des paroles incompréhensibles entre deux gémissements.

— Oohh... aah... olalah... aïe...

Ah non mais on y était, là. En plein dedans. Le rêve érotique dégéu dont j'étais probablement l'héroïne. Beurk! Même en imagination, c'était écœurant.

— Oooh, mmh... maman...

HEIN? Là ça devenait carrément glauque! Yark! Quel dégénéré, ce gosse! En plus, je trouvais cela un peu vexant. Je voulais bien admettre avoir quelques années de plus que lui, mais « maman »?

Comme je n'avais pas spécialement envie d'assister au *happy end* de son rêve ignoble, je réveillai Mathéo avec des petites claques sur les joues. Enfin, avec des claques sur les joues.

— Oh! Hé ho! Mathéo! On s'éveille! T'es en train de faire un rêve pas joli-joli!

Il émergea et les gémissements cessèrent. Ouf.

— Gnnh, que... quoi? Amand... euh, madame?

— Ouais, madame, ça c'est bien. Qu'est-ce que je t'ai dit sur les rêves de vicieux?

— De vicieux? Je rêvais de ma mère!

— Super. Si tu pouvais régler ton Œdipe ailleurs que sur le pas de ma porte. . .

— Mon Œd. . . mais non! Ce n'était pas sexuel! Elle était en danger! Elle allait mourir!

— J'espère que tu ne le prendras pas mal si je t'avoue que je préfère ça? Bon, ça va? Le petit cauchemar est fini? Tu peux retourner au dodo ou tu veux qu'Amanda te chante une chanson pour t'aider à dormir?

— Il faut que je voie ma mère! Tout de suite!

— Oh non mais tu te fous de moi?

— Non! Il faut que je la voie! Sinon elle va mourir!

— Mathéo, tu ne crois pas que tu as passé l'âge des terreurs nocturnes?

— Ce n'était pas juste un rêve! C'était une prémonition!

— Ah parce que monsieur est médium maintenant?

— Vous ne comprenez pas, Amanda. Je sais qu'elle est en danger! Je le sais! Je le *sens*!

— Bon eh bien alors fous le camp et va la retrouver! Oh et puis après tout, moi ça m'arrange de ne plus t'avoir dans les pattes, hein. Allez, va retrouver môman et bon vent.

— Ah non, vous devez venir avec moi.

Rester calme. Ne pas le frapper à nouveau. Rester calme. Je me massai l'arête du nez entre deux doigts en essayant de ne pas céder à la colère.

— Mathéo. . . je. . . je vais essayer d'être gentille, d'accord? Que tu aies un niveau de maturité relativement proche de celui que tu avais quand je te baby-sittais, d'accord; que tu boudes comme un ado attardé quand on te fait une remarque, d'accord; que tu ne sois même pas foutu de me protéger contre un assassin alors que c'est ton unique mission à mes côtés, passe encore. . . **MAIS TU NE ME FERAS PAS TRAVERSER LA GALAXIE PARCE QU'UN MAUVAIS RÊVE T'AS FAIT MOUILLER TON LIT!**

— Non non ! Pas besoin de traverser la galaxie ! Ma mère a déménagé, elle habite sur cette planète maintenant !

— Suis-je bête... comment tu ferais pour lui rapporter ta lessive le week-end, sinon ?

— Alors, vous voulez bien m'y emmener ?

— Ah parce que c'est moi qui dois conduire, en plus ?

— Je n'ai pas encore mon permis...

— Tu me tues, Mathéo. Je te jure, tu me tues.

Je regardai l'holohorloge sur le mur. Il était à peine six heures du matin. Est-ce que j'avais vraiment envie de céder au caprice de Mathéo ? Non. Mais sa mère, contrairement à lui, était une dame charmante qui avait quand même financé une bonne partie de mes études en me payant pour garder son con de fils. Après tout, ce serait peut-être l'occasion de me débarrasser de lui en le refourgant à sa maman chérie.

— Bon... c'est d'accord.

— C'est vrai ? Oh Amanda je vous adore, je pourrais vous embrass...

— Hop là ! m'exclamai-je en faisant un pas en arrière. Tu calmes tes ardeurs ithyphalliques si tu veux pas t'en reprendre une. Et pour la trentième fois, c'est « madame » pour toi. Allez, prends tes affaires et donne-moi l'adresse, on va voir môman.

— Yooooopyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyyy!

Je regrettai déjà ma décision alors que nous n'étions même pas partis. Nous prîmes l'ascenseur et nous retrouvâmes sur le toit.

— Mais Aman... dame, vous vous êtes trompée d'étage, non ?

— Pas du tout. Tu ne crois quand même pas qu'on va se taper de la route en lévitoiture, non ? Les bouchons, j'ai assez donné cette semaine. On prend mon hélico.

Normalement c'est réservé aux urgences, m'enfin si j'ai des ennuis, tu t'expliqueras avec le Grand Chambellan.

J'entendis Mathéo déglutir avec angoisse. En réalité il y avait peu de chance qu'on me reproche l'usage de l'hélicoptère pour un trajet de plusieurs centaines de kilomètres, mais si Mathéo souillait son caleçon, c'était une petite satisfaction supplémentaire.

Il regardait l'appareil avec une certaine appréhension. J'ignorais si c'était ses réflexes de phallocrate qui lui provoquaient une angoisse de voir un hélico piloté par une femme ou s'il était pétochard par nature.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Non, rien... euh... c'est sans danger? Enfin, j'veux dire, vous avez fait la révision annuelle? Pas de problème mécanique?

— Pourquoi? T'as peur que les pâles patinent? Allez monte là-dedans et arrête de flipper comme un hamster. On sera chez ta mère en un rien de temps.

Nous nous envolâmes. Le premier des trois soleils de la planète se levait à peine. La mère de Mathéo habitait sur la côte dans un quartier sacrément huppé. Étrange car je ne me souvenais pas d'elle comme d'une femme d'argent. Elle était mère célibataire quand je l'avais connue et avait tout juste de quoi payer son loyer, sa nourriture et la baby-sitter de son fils. Je me demandais si elle avait regretté d'avoir Mathéo. Moi, j'aurais regretté en tout cas.

Celui-ci passa le trajet à se ronger les ongles. Au moins, lorsqu'il avait peur, il oubliait de se comporter en maniaque sexuel, c'était toujours ça de pris.

Nous arrivâmes et je décidai de me poser sur la plage. Je n'étais pas certaine que la pratique fût autorisée, mais j'étais sénatrice après tout. Quel était l'intérêt de faire de la politique si l'on ne pouvait pas bénéficier d'une justice

particulièrement clémente et de passe-droits un peu partout? L'argent? Oui, certes. Le pouvoir? Bon, d'accord. Mais pouvoir se garer n'importe où et faire sauter ses prunes, c'était ça le bonheur.

À peine descendu de l'hélico, Mathéo commença à se plaindre. Je n'arrivais pas à y croire.

— J'ai du sable dans mes chaussures!

— Oui Mathéo, ça s'appelle une plage. Tu vas survivre ou j'appelle les urgences?

— J'aime pas le sable...

— On dit « je N'aime pas le sable » quand on sait causer.

— Oui, eh bien je-n-aimeuh-pas-le-sable. C'est nul le sable. Le sable, c'est méchant. JE LE DÉTESTE!

— T'as vraiment un grain, mon pauvre... Avance donc et boucle-la. Je suis déjà bien sympa de me farcir une balade chez ta mère parce que t'as peur du noir, je ne vais pas en plus supporter tes jérémiades.

Il marmonna quelque chose que je ne pris pas la peine d'essayer de comprendre et nous nous mîmes en marche. J'avais eu une bonne intuition : le logement de la mère de Mathéo était une sacrée belle baraque. Une grande villa blanche avec un réseau *universet* haut débit branché dans le jardin et une piscine verticale contre un mur. Le jardin donnait directement sur la plage.

La mère de Mathéo était déjà en train de venir à notre rencontre, sans doute alertée par le bruit de l'hélicoptère.

— Bonjour Mme Schmitt! dis-je en lui faisant un signe de la main.

— Amanda, ma petite! Cela me fait bien plaisir de vous revoir.

— Je vous ramène votre fils, comme au bon vieux temps.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, le petit monstre? me demanda-t-elle d'un air mi-impatient mi-amusé.

— Mère, vous êtes en danger! s'écria Mathéo d'un ton dramatique. Vous allez mourir si je ne vous aide pas.

— Voilà, dis-je en soupirant. Vous voyez le genre.

— Ses cauchemars qui le reprennent, hein? Mais entrez donc, on va voir ça à l'intérieur. Vous voulez un café?

— Volontiers, nous n'avons pas eu le temps de prendre le petit déjeuner...

Nous entrâmes dans la demeure de Mme Schmitt. On pouvait dire qu'elle ne s'embêtait pas : c'était le grand luxe! Et je vous dis ça en qualité de sénatrice qui se vautre dans le luxe le plus indécent payé tout aussi indécement par le contribuable. C'est dire si je sais de quoi je parle.

— Mère, je vous en prie! s'écria l'autre débile. Vous devez m'écouter!

— Alors vous voyez, me dit Mme Schmitt en ignorant Mathéo, c'est son nouveau truc ça. Il me vouvoie et il m'appelle « mère ». Ça lui a pris comme ça, un jour. Et pas moyen de lui faire entendre raison.

— Je veux bien vous croire... Tenez, moi c'est pareil : pas moyen de lui faire dire « madame » et pas « Amanda ».

— Tsss! Mathéo! Alors, qu'est-ce que c'est que ces manières? Tu es poli avec Amanda, hein! Si elle te dit de l'appeler « madame », tu l'appelles « madame »!

— Mère! Arrêtez un peu de me prendre pour un enfant! Je suis indépendant maintenant, et j'aimerais que vous m'écoutez quand j'essaie de vous dire...

— Non mais dis donc! Ce ne sont pas des manières de parler à ta mère, jeune homme.

Ce n'était pas moi qui avait invectivé Mathéo comme cela mais un homme qui venait de faire irruption dans la pièce. Une sorte de dandy, un homme très fin, ibiocéphale, bien habillé et en qui tout criait « classe et distinction ».

— Amanda, voici Clint, mon nouveau mari. Dis bonjour à Clint, Mathéo.

Je compris soudain la villa, le bord de mer, le luxe. Mathéo ne dit rien et fixa Clint d'un regard venimeux.

— Bonjour monsieur, dis-je en lui tendant la main. Amanda Laxigne. Je suis l'ancienne baby-sitter de Mathéo.

— Vous êtes aussi sénatrice, je vous ai vu à la sensorodarelietélévision. J'adore votre déodorant.

— Mmh, merci.

C'était gênant mais c'était le jeu de l'odorama à la télé...

— Mathéo, dit Mme Schmitt en montrant qu'elle se faisait violence pour être patiente. Je ne t'ai pas entendu dire bonjour à Clint.

— Bonjour Mathéo, dit Clint en souriant.

— Non je ne dis pas bonjour à Clint. C'est pas mon père. Il est méchant! ET JE...

— Et tu le détestes? finis-je à sa place.

— PARFAITEMENT! ET JE LE DÉTESTE!

Il courut dans ce que j'imaginai être sa chambre et claqua la porte.

— Oh non ça va pas recommencer, dit sa mère. MATHÉO! OUVRE CETTE PORTE TOUT DE SUITE!

— Non, mère! Vous ne voulez même pas m'écouter quand je vous dis que vous êtes en danger!

— Rah, eh bien vas-y, fit-elle en levant les yeux au ciel, explique-nous! On t'écoute.

— Vous êtes en danger de mort! dit Mathéo à travers la porte close. Je l'ai vu dans un rêve prémonitoire. Vous finissiez tuée dans un camp de travail!

— Un camp de travail? m'écriai-je. Ça n'existe plus depuis longtemps, les camps de travail! Mathéo, tu débloques sec!

— C’était dans le futur, la République était devenue une dictature.

— Une dictature ? s’étonna Mme Schmitt.

— Je note au passage qu’on parle d’un danger de mort dans un futur relativement lointain, fis-je remarquer. Ça valait le coup de nous faire venir ici en urgence. . .

— Qu’est-ce qui te fait croire qu’il y aura une dictature ? Et des camps de travail, Mathéo ? dit Mme Schmitt.

— Parce que notre coup d’état aura réussi !

Il y eut un silence.

— Quel coup d’état ?

— Celui que nous foments avec la Confrérie pour l’Hégémonie Gaélique et Brittonique ! s’écria Mathéo comme s’il énonçait l’évidence.

Il y eut un autre silence, plus long cette fois. Je n’en croyais pas mes oreilles. Ou Mathéo délirait, ou il. . . non. Ce n’était pas possible.

— Attends une seconde, dit sa mère. Tu es en train de nous dire que tu es membre d’un complot ?

— Oui.

— Et que ce complot vise à prendre le pouvoir sur la galaxie pour imposer la culture celte partout ?

— Gaélique et Brittonique. C’est ça.

— Et que c’est cela qui va mener à ma mort ?

— Tout juste.

— Et tu ne vois pas une solution pour que ça n’arrive pas ? Comme mettre fin à ce complot ?

— Euuuh. . .

Mme Schmitt se tourna vers moi et murmura.

— Ça, à tous les coups, c’est ce grand benêt de Mark Renton qui lui a mis ces idées dans la tête. Vous saviez qu’il était écossais ?

— Mathéo, dis-je soudain, j'ai une question idiote... Ta confrérie, là... ce ne serait pas elle qui essaierait de me tuer? Entre mon korrigan breton et mon leprechaun irlandais, il y a comme une cohérence, non?

Il y eut un très, très long silence. Je pouvais sentir Mathéo se décomposer derrière la porte. Quel con. Mais quel con. Et il n'avait rien compris. Bien sûr qu'un complot contre la République impliquerait d'éliminer des sénateurs! Surtout quelqu'un comme moi qui n'avait pas spécialement de sympathie pour les cultures terriennes! Qu'est-ce qu'il s'imaginait, l'ahuri?

— Tiens, il est moins prolix, d'un coup, fit remarquer Clint. Vous avez tapé juste, je crois, madame Laxigne.

— TAIS-TOI CLINT, TAIS-TOI! T'ES PAS MON PÈRE! fit Mathéo en tambourinant contre la porte.

— Je vais peut-être dire une bêtise, dit Mme Schmitt, mais serait-il possible qu'on ait engagé mon petit Mathéo pour vous atteindre, Amanda? Grands dieux, quelle pensée horrible.

— Mathéo, poursuivis-je, est-ce qu'on t'a demandé de me tuer?

— Mais non! se lamenta celui-ci derrière la porte. Jamais je ne vous ferais de mal! C'est Mark Renton qui m'a embauché pour vous protéger!

— Mathéo, il est fort possible que Renton soit précisément le commanditaire de tous mes attentats... qu'est-ce qu'il t'a dit exactement?

— Eh bien, de vous coller au train en toute circonstance. Et aussi de ne jamais me séparer de mon Épée Vectorielle à Impulsion Lumineuse. Que ce serait elle qui me garderait en vie. Mais vous étiez là pour ça, non?

— Ton Épée Vect...

— Oui! Celle que j'ai là! Attachée à ma ceinture! Écoutez, je l'allume et...

L'abruti. La triple andouille. L'ectoplasme. Le bachibouzouk. Mathéo n'était pas l'assassin. Mathéo était l'arme du crime. L'idiot utile du complot de domination celtique de la galaxie. Je m'étais faite avoir. Les murs volèrent en éclat autour de nous et une dernière pensée traversa mon esprit : *gast!*

Voici les résultats du sondage :

- *Genre du personnage : féminin (76%), masculin (23%)*
- *Âge : entre 21 et 35 ans (37%), plus de 71 ans (24%), entre 8 et 13 ans (13%), entre 51 et 70 (10%), entre 36 et 50 ans (10%), entre 14 et 20 ans (6%)*
- *Narrateur : personnage (71%), omniscient (29%)*
- *Genre : science-fiction (29%), horrifique (18%), réaliste (18%), fantastique (13%), heroic fantasy (11%), historique (11%)*
- *Ton : humoristique (47%), épique (37%), dramatique (16%)*
- *Univers : inédit (50%), Et l'enfer était si froid (18%), L'enfant sans bouche (8%), Chaîne 43 (8%), Mars bipolaire (8%), La planète éteinte (5%), Steve/Le grimoire de l'éternité (3%), Terrés (0%)*
- *Mots imposés : bachi-bouzouk, parangon, vectoriel, ibiocéphale, ithyphallique, chevalier, zététiqque, orchidoclaste, vache, prolix*

Cette nouvelle était un peu l'occasion de se faire plaisir : vous avez voulu une nouvelle humoristique, vous l'avez eue !

Et nous arrivons donc à la dernière nouvelle, publiée à l'occasion du Ray's Day 2016. Pour conclure ce Projet 10 nouvelles, je me suis dit qu'il serait tout indiqué de parler un peu d'art et de culture libre, de domaine public... bref, des choses pour lesquelles je milite assez régulièrement, notamment au sein de l'association Framasoft. Et tant pis si certaines parties sonneront comme une charge contre l'industrie culturelle : c'est voulu !

Les Décennies perdues

1. La grande bibliothèque

Bon, Inaë, comment vas-tu trouver ce que tu cherches dans ce souk? Elle observait l'intérieur du grand dôme de pierre sur lequel son étudiant Sofian et elle s'étaient aventurés. Le bâtiment était à moitié en ruine et de nombreux trous et fissures permettaient d'en distinguer l'intérieur qui était plongé dans l'obscurité. Les quelques rayons de soleil qui parvenaient à traverser l'épais brouillard de l'atmosphère terrestre et à s'infiltrer dans ces orifices donnaient une idée du grand bazar abrité sous le dôme.

— À quoi pensez-vous? demanda Sofian en voyant l'air soucieux d'Inaë.

— Je pense que nous risquons d'y passer des jours... tu as vu la taille de ce hall? Je ne devrais pas être surprise : après tout, il s'agissait de l'Alexandrica, la plus grande bibliothèque que l'humanité ait jamais construite sur Terre. Mais je crois qu'on ne peut pas l'imaginer correctement, dans toute sa splendeur et dans toute son immensité, sans l'avoir vue.

Sofian reconnaissait bien là sa directrice de thèse, passionnée et perpétuellement fascinée par les vestiges du savoir humain qu'il lui était donné d'étudier. Il avait un sentiment similaire, une sorte d'humilité instinctive devant ce que des siècles d'histoire avaient laissé en héritage à sa génération, une génération éphémère et noyée au milieu de toutes les autres, passées et futures.

— Avec un peu de chance, dit-il, le bâtiment sera encore en assez bon état pour que nous nous y repérons facilement.

— Je ne suis pas aussi optimiste que toi, Sofian. Tu as vu l'aspect extérieur? À part le grand dôme, tout est en ruine. Dans le cas contraire, nous ne serions pas forcés de venir crapahuter ici et nous serions entrés par la porte. Si nous

trouvons des supports de sauvegarde intacts, ce sera déjà inespéré. N' imagine pas que nous allons tomber sur une pile de dépliants avec le plan du bâtiment. . .

— Mais nous avons déjà un plan, n'est-ce pas ?

— Certes, reconnu Inaë. Mais il s'agit d'un plan d'archive dont rien ne nous dit qu'il était à jour au moment où l'Alexandrica a été abandonnée. Nous ne savons pas non plus à quel point la bibliothèque a été endommagée depuis.

— Des pillages ?

— Je pensais simplement à l'œuvre du temps. Cela fait déjà deux siècles que nous avons pratiquement abandonné la Terre. Les quelques sociétés industrielles qui achèvent d'extraire les ressources naturelles de la planète n'ont pas d'intérêt à s'occuper des vieilles structures commerciales, résidentielles ou culturelles. . . les pillages qui ont eu lieu pendant l'Exode ont surtout concerné les centres commerciaux et les quartiers bancaires. Là où était la richesse. . . et la richesse des bibliothèques n'était pas celle qui intéressait les gens alors. Non, je doute que l'Alexandrica ait beaucoup souffert de pillages. Mais nous allons bientôt en avoir le cœur net.

Inaë posa son sac à dos sur la pierre recouverte de mousse et en sortit son matériel de spéléologie. Ils allaient devoir descendre en rappel vers le plancher tout en bas du grand dôme. Sofian trouvait toujours amusant le contraste entre les heures passées dans leurs bureaux au Laboratoire d'Histoire Pré-Galactique, enfermés comme des rats de bibliothèque, et les rares expéditions comme celle-ci qui se révélaient parfois pour le moins. . . acrobatiques.

— Je vais passer en premier, dit Inaë. Au cas où.

— Au cas où nous nous ferions attaquer par des livres ? fit Sofian avec un sourire.

— Tu peux rire, mais ne va pas t’imaginer que l’expédition sera une partie de plaisir. Outre les risques de se retrouver ensevelis, nous pourrions aussi faire de mauvaises rencontres.

— Je croyais que la Terre était pratiquement déserte en dehors des grandes usines ?

— Pratiquement oui. Je ne serais pas étonnée qu’il reste des descendants de quelques vagabonds trop attachés à la planète mère de l’humanité pour partir... ou encore des bêtes sauvages qui auraient établi leurs tanières ici. Tous les animaux n’ont pas disparu malgré la grande dégradation des conditions de vie... Ce n’est pas pour t’impressionner que j’ai pris des armes avec nous. Cette expédition comporte des risques, j’espère que tu en es bien conscient, mon jeune doctorant.

— Bien sûr, bien sûr, se rattrapa Sofian. Désolé si je vous ai semblé désinvolte.

— Il n’y a pas de mal... maintenant aide-moi à descendre.

En quelques minutes, Inaë se retrouva suspendue dans le vide, se laissant glisser lentement vers le sol en orientant sa lampe torche un peu partout pour examiner les environs. L’intérieur du bâtiment était encore plus impressionnant que l’aspect massif de l’extérieur. De hauts piliers cernaient le dôme et plongeaient vers le sol à peine visible depuis cette hauteur. Les murs étaient recouverts alternativement d’œuvres d’arts – tableaux, fresques – et d’immenses écrans noirs qui, à la grande époque de l’Alexandrica, devaient diffuser d’autres œuvres en vidéo.

À mi-hauteur, on pouvait voir les différents étages formés d’esplanades concentriques qui cernaient le grand cylindre vertical formé par le hall. Certains de ces étages s’étaient écroulés, mais sur d’autres trônaient encore des présentoirs et des vitrines d’exposition : le hall constituait la partie

musée de l'édifice et ses nombreux couloirs raccordaient les différentes salles de la bibliothèque.

Inaë toucha enfin le sol et le son de ses pieds sur la pierre soulevèrent deux siècles de poussière en résonnant. Elle eut un frisson à la pensée fugitive qu'elle violait là un sanctuaire qui dormait déjà bien avant sa naissance. Sofian la rejoignit bien vite. Ils étaient deux êtres minuscules au milieu de ce grand hall vide.

Inaë sortit le plan qu'elle avait emporté de sa poche. Ou plutôt la copie du plan, l'original étant bien trop précieux et fragile pour être transporté ainsi.

— Par où souhaitez-vous commencer ? demande Sofian d'une voix très basse qui semblait effrayée par l'écho. Il y a tellement de couloirs ici que je ne saurais choisir. . .

— Si je me repère bien, je pense que ce qui reste de l'aile ouest est en face de nous. Apparemment, on pouvait y trouver des œuvres du XVII^e siècle.

— Et elle est dévastée, dit Sofian tristement. La plupart des supports de sauvegarde ont dû être écrasés dans l'éboulement et ceux qui auraient éventuellement été préservés sont inaccessibles. Quel gâchis. . .

— Un gâchis pour les quelques originaux qui s'y trouvaient, remarqua Inaë, mais pour ce qui est des copies d'archives, je suis prête à parier que nous en avons d'identiques dans nos bibliothèques galactiques.

— N'aviez-vous pas espoir de récupérer ici des documents plus anciens que ceux de nos bibliothèques modernes ?

— Cela va te paraître étrange, mais non. En fait, je recherche précisément des choses plus récentes que cela.

Sofian lui jeta un regard interrogateur mais Inaë n'en dit pas plus, absorbée par le plan qu'elle parcourait des yeux.

Elle tourna la tête à droite et pointa sa lampe torche vers le couloir qui s’y trouvait.

— L’aile nord a l’air intacte, au moins vue d’ici... suis-moi.

2. *Le xx^e siècle*

Chacun de leur pas laissait une trace dans la couche de poussière qui recouvrait le sol. Sofian ne savait pas si cela était le fruit de son imagination sollicitée par la majesté de cet inquiétant lieu, mais il aurait juré entendre des bruits distants, sans pouvoir les identifier. Il n’en dit rien à Inaë qui semblait de toute manière tout aussi alerte que lui, sinon plus. Elle jetait constamment des regards dans toutes les directions suivis par le faisceau de sa lampe torche.

Ils avaient franchi le seuil de l’aile nord et quitté le grand hall. Le volume de l’écho provoqué par chacun de leurs pas diminuait de plus en plus : ils étaient à présent dans un large couloir le long duquel plusieurs embrasures menaient à d’autres pièces. Un vieil écriteau encore lisible était plaqué contre l’un des murs et indiquait « Rez-de-chaussée, Aile Nord – xx^e siècle – Salle 1, arts littéraires et graphiques ; Salle 2, vidéothèque ; Salle 3, ». Le reste était illisible.

— xx^e siècle ? s’étonna Sofian. Toute une aile pour cela ?

— Oui... et cela t’étonne, n’est-ce pas ?

Sofian se passa la main sur la nuque, conscient que sa directrice relevait là une lacune dans sa culture.

— Eh bien... oui. Le xx^e n’est pas franchement connu pour son foisonnement culturel. Pas plus que le suivant. C’est un des siècles pour lesquels nous avons le moins d’archives. Comme c’est un siècle proche des Grandes Crises qui ont

fini par mener à l'Exode, j'en avais conclu que la création artistique avait été mise de côté en ce temps-là.

— Tu as à moitié raison, dit Inaë. Nous n'avons effectivement que peu d'archives, mais il serait hâtif d'en conclure que l'art n'était pas pour autant en plein essor... au risque de t'étonner encore plus, je vais même t'apprendre que culturellement, le XX^e fut le temps d'un foisonnement artistique et culturel absolument prodigieux. De ce point de vue, il n'avait rien à envier aux siècles précédents.

— Mais alors, comment expliquez-vous que nous n'en ayons gardé que si peu de traces? Si je ne m'abuse, le XX^e fut aussi celui où furent inventés les premiers appareils de copie à grande échelle. Dans ce contexte, seule une faible activité artistique peut expliquer l'absence de nombreuses sauvegardes de nos jours.

— Et si je te disais qu'on interdisait les copies?

Inaë continuait de progresser dans le couloir à demi effondré et à peine éclairé par la lampe torche mais Sofian s'arrêta net et laissa échapper une exclamation confuse :

— Quoi?!

Inaë se retourna vivement et lui fit signe de garder la voix basse. Il porta la main à sa bouche dans un mouvement d'excuse. Avait-elle réellement peur de faire une mauvaise rencontre dans ce lieu pourtant apparemment si désert?

— Pardon, murmura-t-il. Mais pourquoi donc interdirait-on les copies? Dans un régime autoritaire, je comprendrais, mais à moins que je ne confonde, une part non-négligeable des pays de cette époque étaient des démocraties, non? Quel pays pourrait se réclamer de la démocratie tout en interdisant la propagation du savoir? De l'art? De l'héritage culturel humain?

— Le monde n'est pas tout noir ou tout blanc, dit Inaë d'un ton plein de sagesse. Un peuple peut avoir un ensemble

de libertés et de droits, avoir un contrôle relatif sur son propre destin et être malgré tout gouverné par un certain nombre de restrictions plus ou moins acceptées. Qu'est-ce qu'une démocratie pour toi? Comment peux-tu savoir si le mot avait le même sens à cette époque? Dans un contexte sans commune mesure avec le nôtre?

Sofian ne dit rien et resta pensif. Ils pénétrèrent dans la deuxième salle. Elle avait dû être protégée par une porte, à une époque, mais seule l'embrasure avait vaincu l'épreuve du temps. Devant eux étaient alignées de longues tables tout aussi poussiéreuses que le sol. De nombreux écrans y étaient installés, la plupart renversés ou éventrés. Les rares qui semblaient intacts physiquement n'avaient de toute façon pas la moindre chance de fonctionner.

Inaë et Sofian avancèrent avec prudence, chacun balayant la pièce de sa lampe. Le panneau du couloir avait présenté cette salle comme une vidéothèque et il ne faisait aucune doute que chaque écran était une station individuelle de visionnage. Sur les tables, devant les écrans, d'autres dispositifs se devinaient sous la poussière : claviers, casques audio... et quelque chose qui attira l'œil de Sofian.

— Bon sang, murmura-t-il. Est-ce que ce sont...

Inaë les avait vus également et s'avança avec intérêt.

— Je pense que oui, dit-elle à la fois pour Sofian et pour elle-même.

— Des dispositifs de stockage, acheva Sofian en saisissant un petit objet posé sur une table, si plat qu'il était presque impossible de le distinguer sous la couche de poussière.

— De la mémoire *flash*, fit remarquer Inaë en étudiant l'objet que Sofian tenait du bout des doigts et éclairait de sa lampe torche. Je me demande s'il y a la moindre chance que l'on puisse lire son contenu.

— On peut sans doute trouver les bons ports au Laboratoire.

— Je n'en doute pas, mais un appareil micro-électronique aussi vieux... je sais que c'est un stockage passif qui n'a pas besoin d'être alimenté pour continuer à fonctionner... mais après tant d'années...

Sofian tourna la tête vers sa directrice avec scepticisme.

— Pourquoi donc avez-vous tenu à venir ici s'il n'y a pas la moindre chance d'y trouver des sauvegardes lisibles ?

— Ce n'est qu'un accessoire de transport, fit remarquer Inaë en prenant le petit objet. De faible capacité... et d'une technologie déjà largement dépassée pour l'époque de l'Alexandrica. Non, la bibliothèque utilisait déjà d'autres supports de stockage beaucoup plus robustes et massifs. Il faut que nous trouvions la salle des serveurs.

Ils parcoururent malgré tout le reste de la salle en essayant de récupérer tous les dispositifs de stockage qu'ils pouvaient trouver. Sofian se sentait un peu frustré : cette première pièce n'avait rien de particulièrement spectaculaire à révéler. Si l'on mettait de côté l'obsolescence totale des appareils, elle ressemblait à s'y méprendre à n'importe quelle pièce du laboratoire où lui et Inaë travaillaient.

En quittant la pièce, Sofian eut une sensation de malaise, sans bien comprendre pourquoi. Il agita sa lampe de droite à gauche et eut un sursaut : son faisceau fut soudain réfléchi par une haute masse métallique contre l'un des murs du couloir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il en essayant de parler le moins fort possible malgré la surprise.

Inaë s'avança, sa propre lampe levée vers l'objet inconnu. C'était une sorte de boîte en métal de près de deux mètres de haut. Elle ressemblait vaguement à un tronc humain

surplombé d'une drôle de tête, avec ce qui ressemblait à un objectif photographique unique à la place des yeux.

— On dirait une statue très abstraite, fit Inaë en étudiant la chose. Peut-être une sorte de robot. Je sais qu'il a un temps été à la mode de faire des robots humanoïdes sur Terre... à l'époque où l'excitation d'avoir la technologie pour les construire rendait les gens aveugles à la parfaite inutilité de donner une forme humaine à une machine.

— Mais il n'était pas là quand nous sommes passés dans le couloir tout à l'heure.

— J'ai dit que c'était peut-être un robot, certainement pas un robot en état de marche ! Tu as dû passer à côté de lui sans faire attention.

— Vous l'aviez vu, vous ?

— Eh bien disons que j'étais tout aussi inattentive que toi. Telle directrice, tel docteur, j'imagine. Allez, viens.

Ils s'enfoncèrent un peu plus dans le sombre couloir sans que les inquiétudes de Sofian ne soient totalement levées.

3. Au cœur du problème

La plupart des autres pièces étaient inaccessibles à cause des éboulements. L'aile nord était beaucoup moins bien préservée qu'elle ne l'avait semblé vue depuis le hall. Inaë s'arrêta devant une porte avec un air satisfait sur le visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ici ? demanda Sofian. Je ne vois aucune plaque.

— Précisément. On utilise des plaques pour guider les visiteurs. Mais les employés d'une bibliothèque, eux, connaissent leur lieu de travail. Ils n'ont pas besoin de plaque. C'est donc un local technique qui se trouve derrière cette porte.

— Ou des toilettes, fit Sofian avec espièglerie.

— Ou alors la plaque est tombée, dit Inaë en lui adressant un sourire. Mais ça ne coûte rien de vérifier. . .

Elle poussa la porte mais elle ne bougea pas d'un pouce. Les murs avaient tellement travaillé avec le temps qu'elle était complètement coincée, ses bords en bois enfoncés dans la pierre des murs.

— Recule, dit Inaë.

Puis elle lança un violent coup de pied au niveau de la poignée. La porte ne s'ouvrit pas mais se cassa en deux. Les deux aventuriers n'eurent plus qu'à élargir le trou formé par le pied d'Inaë pour se frayer un passage.

Elle ne s'était pas trompée : la salle n'avait effectivement pas du tout l'aspect d'un endroit ouvert au public. Il n'y avait là qu'un grand fatras d'étagères avec des appareils électriques posés en vrac dessus. Aucune chaise, aucune table. La salle des serveurs.

— Vous savez, dit Sofian, ce n'est pas mon genre de jouer les fayots. Mais je dois bien l'admettre : vous êtes sacrément impressionnante.

— Je te remercie, mon cher étudiant, mais ce serait malhonnête de te cacher que, pour le coup, je joue d'une chance insolente. Jamais je n'aurais imaginé tomber sur une salle de serveurs si vite, dès la deuxième pièce et en entrant au hasard par une porte sans écriteau. J'aurais dû jouer à la loterie. . .

Les câbles électriques qui couraient partout le long des étagères se projetaient en ombres entortillées sur les murs. Des rangées et des rangées de boîtiers réfléchissaient les faisceaux des lampes et brillaient d'une lueur froide et artificielle. Mais aux yeux des deux visiteurs, cette lueur n'avait rien à envier à celle qui émanerait d'un coffre rempli d'or et de bijoux. Si ne serait-ce qu'un seul de ces boîtiers

contenait un espace de stockage encore exploitable, des milliards de textes et des centaines d'heures de vidéos et de musique seraient à leur portée. Des vestiges perdus de ce fameux *XX^e* dont Sofian ignorait presque tout et Inaë à peine moins.

Ils s'approchèrent en silence, leurs pas légers ne faisant pas le moindre bruit sur le sol à moitié recouvert de terre et de poussière. Au moment où Sofian tendait les bras vers l'une des étagères avec l'idée de se saisir d'un des serveurs, il y eut un bruit, infime et pourtant si audible dans le silence absolu qui régnait alors. Inaë et lui se retournèrent dans un commun sursaut. Là, encadrant la porte comme deux gardiens de métal, deux statues semblables à celle qui avait surpris Sofian dans le couloir se tenaient, immobiles. Ou était-elle vraiment immobiles ?

Inaë leva le bras vers Sofian, sa lampe braquée sur l'une des deux statues. L'étudiant constata un changement dans l'attitude de sa directrice : elle, qui s'était montrée si amusée par son inquiétude face à la statue du couloir, semblait soudain tout à fait alerte et plus du tout d'humeur à rire.

— Ne fais plus un geste, murmura-t-elle aussi bas que possible.

Il la vit glisser sa main libre vers l'arme qu'elle portait à la ceinture. Il fit intuitivement de même mais s'en voulut de tenir sa lampe torche dans la main droite. Il commençait à sentir un peu de sueur lui picoter la nuque quand Inaë décida de briser le silence.

— Ohé ! dit-elle en s'adressant aux statues.

Il ne se passa rien. Les statues restèrent tout aussi immobiles que les serveurs sur les étagères. Inaë croisa le regard d'un Sofian tout aussi perplexe qu'elle.

— Nous vous avons entendus bouger, poursuivit-elle en essayant de ne pas réfléchir au niveau de ridicule dont elle

était en train de se couvrir dans l'hypothèse où les statues ne seraient, en définitive, que de simples statues.

Elle n'eut pas plus de succès. Aucun mouvement et toujours aucun bruit. Puisqu'il fallait en avoir le cœur net, elle décida d'imiter le geste de son étudiant qui avait provoqué le bruit qui ne pouvait venir que de ces statues : sans rompre sa visée, elle approcha sa main qui tenait la lampe torche vers une étagère.

Cette fois, Sofian et elle virent clairement les deux statues s'incliner très légèrement en leur direction en laissant échappement un petit grincement. D'un même mouvement, la chercheuse et son doctorant dégainèrent leurs armes et les pointèrent chacun vers l'une des statues – ou plutôt, des robots, puisqu'ils ne pouvaient en toute logique plus les considérer comme des statues.

— On n'bouge plus! s'écria Inaë avec autorité. Qui... qu'est-ce que vous êtes? Qu'est-ce que vous nous voulez?

Les deux choses eurent l'air de se regarder, la partie supérieure de leurs corps effectuant une légère rotation sur elle-même. Puis elles se remirent à fixer les deux êtres humains qui avaient d'étranges objets braqués sur elles.

— Merci de vous éloigner des serveurs, dit une voix féminine qui ressemblait à un enregistrement diffusé depuis l'un des deux robots.

La voix était douce et le ton était parfaitement lisse comme celui d'une hôtesse de l'air, mais quelque chose d'étrange frappa l'oreille d'Inaë sans qu'elle ne puisse comprendre quoi. Un accent, une intonation inhabituelle.

— Qui êtes-vous? répéta-t-elle en optant pour le « qui » au lieu du « quoi », ce qui avait plus de sens à partir du moment où une conversation s'engageait.

— Nous sommes des Dispositifs de Répression Malicieux. Merci de vous éloigner des serveurs.

Le cerveau d'Inaë tournait à cent à l'heure. Elle n'avait jamais entendu parler de tels « dispositifs », mais l'attitude bornée et presque ouvertement belliqueuse des machines en question n'aurait rien de bon.

— Nous ne sommes pas des pillards, dit-elle en faisant l'hypothèse que c'était contre cela qu'avaient été programmées ces machines. Nous sommes des chercheurs, des scientifiques.

— Merci de vous éloigner des serveurs.

— Nous n'avons aucune mauvaise intention, continua Inaë en se sentant de plus en plus piégée. Nous ne sommes ici que dans un but de recherche désintéressée. Nous ne cherchons pas l'affrontement.

— Merci de vous éloigner des serveurs.

Il y eut une pause. Inaë était à cours d'idées. Sofian, son pistolet maladroitement tenu dans la main gauche, réfléchissait lui aussi.

— Et si nous refusons ? hasarda-t-il.

— Merci de vous éloigner des serveurs.

— Si vous voulez mon avis, dit-il en se tournant cette fois vers sa directrice, ces trucs sont hors d'usage. Je doute qu'ils puissent nous faire quoi que ce soit si nous. . .

Tout se passa en un éclair. En parlant, Sofian esquissa un mouvement vers l'étagère. Un grondement retentit alors du côté des machines, comme si un réacteur se mettait en marche. Inaë vit une boule de lumière se former devant chacune des deux machines et eut juste le temps de se jeter sur Sofian. Ils heurtèrent de plein fouet l'une des étagères et tombèrent à la renverse en l'entraînant dans leur chute. À l'endroit où s'était trouvé le buste de Sofian quelques secondes plus tôt, un panache de fumée flottait et, derrière, un gros trou de la taille d'une roue de camion s'était dessinée dans le mur.

4. Fuite

Sofian, abasourdi, peina à se remettre debout, empêtré dans les serveurs brisés et les câbles qui s’emmêlaient autour de lui. Inaë l’aida à se relever mais entendait déjà le grondement des machines reprendre derrière eux.

— DÉPÊCHE-TOI! hurla-t-elle.

Et à nouveau, ils échappèrent de justesse à l’incroyable puissance de feu des deux robots en roulant sur le sol. L’étagère qu’ils avaient renversée vola en éclat dans une odeur de métal fondu et de câbles brûlés.

Ils se remirent sur pied en un éclair et se rendirent compte qu’ils avaient perdu leurs armes dans la mêlée. Inaë essaya d’analyser la situation le plus rapidement possible. Rejoindre le couloir impliquait de passer entre les deux robots, ce qui était hors de question. Ils se désintégreraient probablement mutuellement s’ils tiraient au moment où Sofian et elle se glisseraient entre eux deux, mais elle doutait que de telles machines à tuer aient un instinct d’auto-préservation.

Un nouvelle salve de boules de feu jaillit. Cette fois, Sofian et Inaë purent un peu mieux anticiper et évitèrent les tirs en courant derrière l’une des étagères encore debout.

— PAR ICI! cria Inaë.

Ils se faufilèrent tous deux dans l’un des trous creusés dans le mur par les tirs des robots. Derrière eux, une nouvelle explosion retentit, projetant des morceaux de gravats et du métal fondu dans leur direction. Sofian poussa un juron en sentant une petite pointe en fer brûlante se planter dans l’arrière de son épaule gauche.

Le trou dans le mur les avait menés à une autre pièce de la bibliothèque, celle-ci pleine de vieilles étagères en bois qui abritaient des livres – des livres en papier, datant probablement d’un siècle plus reculé. Ils ne prirent pas le

temps d'en étudier le contenu et foncèrent vers la porte. Elle était tout aussi bloquée que celle qu'Inaë avait dû défoncer pour entrer dans la salle des serveurs.

Sofian n'hésita pas une seconde et se jeta sur le panneau en bois vermoulu qui vola en éclats. Il trébucha dans son élan et s'écroura sur le sol. Inaë vint à son secours, folle d'inquiétude d'avoir conduit son étudiant dans ce guet-apens.

— Ça ira, maugréa-t-il en se relevant et en massant son bras droit. C'était l'épaule valide.

Ils entendaient déjà les deux robots rouler dans leur direction. Ils ignoraient si les machines pourraient passer dans le trou où eux-mêmes s'étaient faufileés, mais ils n'avaient pas l'intention d'attendre de le découvrir. Ils étaient arrivés dans un couloir secondaire de l'aile nord et déguerpirent sans demander leur reste. Des bruits d'explosions et d'effondrements leur indiquèrent que les robots ne s'étaient pas laissés arrêter par un vulgaire mur de pierre...

— Par ici ! fit Inaë.

Elle avait repéré un petit escalier auquel ils montèrent aussi vite que possible. Ce n'était pas chose aisée puisque l'escalier en question était en assez piteux état : il ne s'agissait pas d'un des gros escaliers de pierre qui faisait partie intégrante du bâtiment mais d'un simple colimaçon de service en métal rouillé et tordu.

Ils atteignirent un couloir du premier étage et s'arrêtèrent un instant pour respirer et reprendre leurs esprits.

— Ils peuvent peut-être défoncer les murs qui les gênent, remarqua Inaë, mais cela m'étonnerait qu'ils soient capables de monter des escaliers. Ça va, toi ?

— Ça ira, grommela Sofian. J'ai très mal à l'épaule gauche mais c'est sans doute superficiel... Qu'est-ce que c'était que ces trucs?!

— Ils nous l'ont dit eux-mêmes, soupira-t-elle, des « Dispositifs de Répression Malicieux ». Une sorte d'armée de protection de la bibliothèque. Je n'en avais jamais entendu parler. Si j'avais su...

Le répit fut de courte durée. Au bout du couloir, un autre robot, semblable à leurs deux agresseurs au rez-de-chaussée, fit son apparition et se dirigea vers eux à grande vitesse.

— Bon sang! cria Sofian en détalant aux côtés de sa directrice. Mais combien sont-ils?

Le couloir fit un angle salvateur : ils tournèrent et sentirent le souffle chaud du feu tiré par le robot s'abattre sur le mur.

— Ce n'est pas possible! hurla Sofian. Comment se fait-il que les œuvres aient cessé d'être accessibles depuis des années mais que les dispositifs de protection continuent de fonctionner encore maintenant?

— Ça te donne une idée des priorités de l'époque!

— Quelle période charmante!

Réservant leur souffle à la fuite, ils arrêtaient leur conversation et se bornèrent à parcourir les couloirs, en se repérant aux bruits qu'ils entendaient. Combien de robots étaient à leurs trousses à cet étage? Ils n'auraient pu le dire, mais ils couraient, toujours, tournant parfois au hasard d'un couloir un peu plus petit, un peu plus abîmé, dans l'espoir de ralentir la course de leurs agresseurs.

Ils finirent par tomber sur un cul-de-sac, un couloir dont l'extrémité était totalement effondrée. Des tonnes et des tonnes de gravats formaient une sorte de rampe qui montait jusqu'au plafond. Inaë arrêta sa course, sentant l'angoisse monter en elle alors que les bruits des robots se faisaient

déjà plus forts. Ils se rapprochaient. Sofian, quant à lui, s'était aventuré sur les gravats et tentait de se frayer un chemin.

— Venez! lança-t-il à Inaë. L'éboulement a eu lieu sur plusieurs étages, nous pouvons passer et arriver au-dessus!

Sa directrice ne se fit pas prier et le rejoignit. Effectivement, un peu plus loin sur la rampe, le plafond était aussi effondré et ils purent passer à l'étage supérieur. Cette partie du bâtiment était l'une de celles qui avaient visiblement le plus souffert : plus ils montaient, moins les décors qui les entouraient ressemblaient à des étages. On aurait dit des restes d'un bâtiment après un bombardement aérien, avec ses gravats, ses monceaux de murs détruits et ses structures métalliques qui pendaient dans le vide.

Les bruits s'éloignaient. Lorsqu'ils atteignirent le haut des gravats, ils avaient grimpé l'équivalent de cinq étages et dominaient un champ de ruine baigné dans l'obscurité. Aucun robot ne pourrait les suivre ici. Aucun robot monté sur roues comme tous ceux qu'ils avaient rencontrés, en tout cas.

Ils attendirent un instant puis, lorsqu'il leur sembla raisonnable de se considérer hors de danger, ils s'assirent sur le sol en miettes et soufflèrent un peu.

— Et une nation qui a engendré des robots tueurs, vous n'appellez pas cela un régime autoritaire? demanda Sofian à mi-voix, encore sous le choc d'avoir échappé de si peu à la mort.

— Je suis désolée, dit Inaë piteusement. Jamais je n'aurais organisé une telle expédition si j'avais imaginé qu'elle serait si périlleuse.

— J'essayais de me faire à l'idée qu'on veuille interdire la copie, dit Sofian, mais en arriver à de telles extrémités? Pour des œuvres d'arts?

— Oui... je suis d'accord avec toi, c'est impensable.

Ils restèrent silencieux pendant plusieurs minutes, profitant du calme et de la sécurité retrouvés pour mettre de l'ordre dans leurs idées.

— Tu sais, reprit Inaë à voix basse, ce n'est pas pour les excuser, mais il faut aussi se rappeler du contexte de l'époque. Le XX^e, le XXI^e... on les considère comme un saut vers l'âge moderne, certes, mais on parle d'une période où l'on pensait qu'il était normal de devoir choisir entre l'exploitation et la misère. Et où l'on valorisait ceux qui allaient docilement à l'exploitation. Tout le monde devait vivre de son travail même s'il n'y avait plus de travail pour tout le monde. Qu'on défende alors les fruits de ce travail par tous les moyens – y compris par des moyens létaux – n'est en définitive pas si étonnant. J'aurais dû m'y attendre.

— Vous voulez dire que *tout le monde* devait travailler en permanence? Alors même que les techniques étaient déjà largement assez développées pour permettre de réduire drastiquement le labeur nécessaire à l'organisation de la société?

— Oh non, ricana Inaë, pas tout le monde. Il y a toujours eu une classe oisive. Toujours. Dans les siècles plus reculés, c'était la noblesse et le clergé. Mais à cette époque, c'était les grands propriétaires, les biens nés qui pouvaient se permettre de vivre de leurs rentes pendant que la masse *payait* pour ces rentes. Assez ironiquement, ces riches oisifs étaient ceux qui fustigeaient le plus l'oisiveté des plus pauvres.

— D'accord, mais tout de même, pour de l'art! On ne peut décemment pas demander à une œuvre artistique de s'inscrire dans un cadre aussi rationnel et cloisonné qu'une chaîne de production industrielle.

— Mais si, fit Inaë avec un sourire, on le peut. On le peut, je t'assure. On transforme les artistes en boutiquiers qui se boufferaient entre eux pour une place au soleil. La grande

loterie de ce qu'on appelait à l'époque le *show-business* : une extrême minorité de nantis focalisant toute l'attention et toutes les législations sur eux pendant que la majorité crevait de faim... ou se trouvait un job alimentaire, puisque comme je te l'ai dit, l'oisiveté était encore vue comme du parasitage à l'époque. Donc oui. Oui, on peut demander à une œuvre d'être inscrite dans un processus industriel. Maintenant, est-ce qu'on peut le demander « décemment », eh bien... c'est à toi de juger.

Sofian allait répliquer, mais un écho leur parvint depuis le couloir en ruine qui se prolongeait derrière eux. C'était un bruit bien différent de celui de leurs agresseurs mécaniques. On aurait dit des voix... pas simplement des voix enregistrées et neutres, mais des voix variées, avec des intonations changeantes, des éclats, des murmures... des voix humaines!

Ils échangèrent un regard puis, sans un mot, se glissèrent dans le couloir en prenant soin de ne pas trébucher sur les pierres qui jonchaient le sol. Une lumière tremblotante frémissait à travers une petite lucarne. Les voix se firent intelligibles lorsque Sofian et Inaë s'y penchèrent.

5. Les gardiens du temple

La petite lucarne offrait une vue plongeante sur une très grande pièce circulaire aux allures d'amphithéâtre. Des éclairages de fortune projetaient une lumière jaunâtre sur les murs. Plusieurs personnes – des hommes assez âgés pour la plupart – étaient installées en cercle en bas des gradins. Elles étaient vêtues d'une tenue plutôt atypique, chacune avec un morceau de tissu qui lui pendait du cou sans raison apparente.

Inaë et Sofian étaient fascinés. Pour un bâtiment abandonné, l'Alexandrica cachait décidément de nombreux secrets. Qui aurait pu imaginer que des êtres humains l'utilisaient encore ? Et qui étaient donc ces hommes ?

— Bien sûr, il faudra en référer au gouvernement, disait l'un des hommes qui était debout, mais je ne doute pas que nous aurons son aval. En tout état de cause, et dans la conjoncture actuelle, il est plus que jamais nécessaire de favoriser les initiatives de partenariats culturels.

Inaë lut la perplexité dans les yeux de son doctorant, mais se dit qu'elle ne pouvait pas franchement lui en vouloir. L'intervenant avait l'accent si particulier avec lequel les robots s'étaient exprimés, mais c'était surtout l'enchaînement de termes creux et vides de sens qui rendait la compréhension difficile pour les deux observateurs... Heureusement, il semblait avoir terminé son monologue et se rassit.

— Merci, M. Mayart, dit un autre homme au crâne dégarni. Passons au sujet suivant. L'extension de 20 ans du droit d'auteur post-mortem.

Il y eut un murmure d'approbation dans l'assistance, comme si les personnes rassemblées là étaient sur le point de goûter à un mets très raffiné.

— Actuellement, comme personne ne l'ignore ici, une œuvre de l'esprit est protégée 720 ans après la mort de son auteur.

Sofian étouffa une exclamation et regarda Inaë avec des yeux ronds. Mais de quoi cet hurluberlu parlait-il donc ?

— Après quoi, poursuivit l'intervenant avec un regard soudain sombre, l'œuvre tombe dans le domaine public, à la merci des charognards de tous poils.

Un nouveau murmure s'éleva de la foule, comme si une inquiétude soudaine l'avait traversée. Quelques personnes hochèrent la tête dans un signe de dénégation écoeurée.

— Nous suggérons donc une extension à 740 ans de cette protection afin de prendre en compte l'allongement de l'espérance de vie des lointains descendants des auteurs. Sachez notamment que les œuvres de Gautier Disnault – *Les Aventures de Stéphane Souris*, par exemple – tomberont dans le domaine public dans sept ans si nous ne faisons rien.

Cette fois, ce ne furent plus des murmures mais des voix bien affirmées qui envoyèrent un déluge de protestations.

— Mais oui! s'exclama l'orateur. Je sais bien! Je suis comme vous, je vois cela arriver et je me dis : nous devons empêcher cela! Pour la préservation de notre patrimoine culturel!

L'auditoire se leva comme un seul homme et applaudit à tout rompre en criant des bravos. Sofian se passait la main sur le front, n'y comprenant absolument rien : ils étaient fous!

— Merci, mes chers collaborateurs, merci, dit l'homme en s'inclinant avec une fausse modestie peu crédible.

L'euphorie fut interrompue par le grincement d'une porte. Le silence se fit alors que s'avancait en bas de l'amphithéâtre l'un des robots qui avait pourchassé Inaë et Sofian. Ceux-ci eurent un sursaut en voyant la machine déambuler, même si loin d'eux.

Le robot s'approcha de l'orateur et sembla lui dire quelque chose dans l'oreille. Celui-ci fit une grimace puis passa une main sur son menton.

— Mmh, très bien, merci de m'avoir informé, dit-il à la machine avant de s'adresser à nouveau à l'assistance. On m'informe que des pillards ont tenté de s'introduire dans les couloirs protégés.

Plusieurs personnes se prirent le visage dans les mains et il y eut un grand « oh! ». Inaë sentit son rythme cardiaque accélérer.

— Pas d'inquiétude, fit rapidement l'homme en levant les bras en signe d'apaisement. Ils ont été mis en fuite par ces braves Dispositifs de Répression Malicieux. Je salue au passage la mémoire de votre arrière-grand-père, M. Chantelain, ajouta-t-il en inclinant la tête vers un homme ventripotent affalé sur le gradin, qui avait alors été bien inspiré de suggérer leur fabrication.

L'intéressé eut une petite moue satisfaite, quand bien même n'avait-il aucune responsabilité dans les actes de ses ancêtres.

— Bien, dit l'homme en se tournant à nouveau vers la machine. Vous félicitez votre équipe de ma part. La menace étant écartée, je vous suggère de baisser votre niveau d'alerte et de reprendre votre programme de simple surveillance. Si les pillards reviennent, assurez-vous simplement qu'ils ne s'approchent plus des couloirs protégés. Vous avez, comme d'habitude, l'autorisation de faire usage de toute la force que vous jugerez nécessaire. Et si vous les croisez au détour des sections du domaine public et assimilées. . .

Il y eut un silence et chacun resta suspendu aux lèvres de l'orateur. Sofian jeta à un œil à Inaë qui semblait passionnée par la scène et pas spécialement inquiète.

— Eh bien, laissez-les. Il n'y a malheureusement pas grand-chose que nous puissions faire, conclut l'homme en agitant tristement la tête, résigné.

Le robot fit signe qu'il avait bien reçu les instructions et quitta la pièce. L'homme resta pensif un instant, comme perdu dans ses pensées. Puis il revint à son auditoire.

— Bien. Reprenons. Pour notre prochain sujet de discussion, je vais laisser la parole à Mme Ablenal.

L'une des rares femmes de l'assistance se leva à son tour. Elle était âgée et un peu potelée, et parla d'une voix nasillardes :

— Mes chers camarades, je voudrais aujourd'hui avec vous aborder la question des droits périphériques.

Cette fois, l'assemblée sembla se détendre, et plusieurs membres de l'auditoire se calèrent dans leurs sièges comme s'ils avaient soudain reçu l'autorisation de roupiller en pleine séance.

— Comme vous le savez, continua la vieille dame, les droits voisins permettent d'étendre le droit d'auteur aux interprètes et aux éditeurs de supports de diffusion. Le chantier des droits périphériques, sur lequel nous travaillons déjà depuis de nombreuses années, consiste à étendre ces droits au reste de la chaîne de production qui, pour le moment, reste encore assez peu protégée.

Inaë s'écarta de la lucarne.

— Vous ne voulez pas en entendre plus? lui demanda Sofian à voix basse.

— En entendre plus? répondit-elle avec un sourire ironique. Parce que tu arrives vraiment à supporter cette logorrhée? Moi, j'en ai entendu assez.

6. Dans l'impasse

Inaë commençait déjà à s'éloigner mais Sofian avait quelques réticences.

— Je reconnais que c'est assez soporifique, mais c'est instructif. Nous pourrions essayer de comprendre un peu mieux leur système, vous ne pensez pas?

— Tu ne l'as pas déjà compris? Allons, Sofian, tu as bien vu. Nous avons là une assemblée qui s'acharne depuis des

siècles à restreindre l'accès aux œuvres d'art. Ils sont partis tellement loin dans leur délire qu'ils n'ont même plus besoin d'artistes. Ils peuvent vivre en circuit fermé, décider de leurs lois pour leurs nombrils, enfermer avec acharnements quelques décennies d'œuvres d'arts vieilles de plusieurs siècles... Mince, tu les as regardés ? Ils sont tellement hors du temps... Je ne serais pas surprise qu'ils ignorent que la Terre a presque été désertée. Je me demande comment ils vivent... peut-être des industriels locaux qui les aident ?

— En tout cas, notre petite expédition est compromise. Même si les robots nous laissent *a priori* repartir sains et saufs, il n'y a aucune chance que nous accédions à ces « couloirs protégés ».

— Non, sur ce point, je suis d'accord avec toi.

— La seule manière de mettre la main sur les œuvres des XX^e et XXI^e siècles, ce serait de revenir avec des armes, avec... avec l'intention d'en découdre avec ces foutus machines. Mais...

— Mais qui aurait envie de se lancer dans une guerre comme celle-ci ? suggéra Inaë. Je ne sais pas toi, mais je n'aurais pas la force de me battre contre des moulins à vent.

— Oui, c'est exactement ce que je pensais. Lorsque l'on voit cela, on n'a même plus envie de se battre. On a juste envie d'abandonner et de tourner la page...

Dans l'amphithéâtre, les voix monocordes résonnaient toujours. L'assemblée continuerait de débattre de lois qui avaient cessé de concerner qui que ce soit depuis bien longtemps. Les deux explorateurs s'éloignèrent et reprirent le chemin vers le grand hall.

— Tu sais, remarqua Inaë, cette expression que je viens d'utiliser, « se battre contre des moulins à vent »...

— Oui ?

— Eh bien, elle est inspirée par un roman des siècles reculés. Ceux du fameux « domaine public » tant décrié par ces gens que nous venons d'écouter. Je suis prête à parier que tu ne sais même pas ce qu'est un moulin à vent, pas vrai ?

— J'en ai une vague idée, dit Sofian. Il me semble que c'est un vieux générateur d'énergie, mais je n'en sais pas plus.

— Pourtant nous continuons d'utiliser cette expression, poursuit Inaë pensivement. Je me demande... si cette assemblée avait été là pendant les siècles reculés, cette expression aurait-elle été popularisée ? Si ces œuvres avaient été elles aussi mises sous clef... toute cette culture...

— Le raisonnement inverse est encore plus pessimiste, avança Sofian. Imaginez combien d'œuvres auraient pu devenir canoniques et universelles si on ne les avait pas soumises à un enfermement perpétuel...

— Ça donne le tournis, n'est-ce pas ? Parce que l'art, la culture, ce ne sont pas juste des productions industrielles, comme semble le penser cette étrange assemblée... c'est ce qui façonne notre langage, notre univers, nos vies.

— Alors, l'univers de toutes ces décennies sur-protégées, sur-verrouillées... il nous est interdit, n'est-ce pas ?

— En grande partie oui, acquiesça Inaë. Mais peut-être pas totalement...

— Pas totalement ? Que voulez-vous dire ?

Sa directrice avait une idée derrière la tête, il le savait depuis qu'elle avait brusquement cessé de vouloir observer l'assemblée.

— Est-ce que tu as bien prêté attention à ce qu'a dit ce... disons, ce « maître de cérémonie » aux robots, tout à l'heure ?

— Mmh... oui, il me semble. Il leur a dit de s'assurer qu'on ne revienne pas dans les couloirs interdits.

— Mais... ?

— Mais qu'on pouvait accéder aux sections du domaine public sans encombre. Ce qui ne va pas beaucoup nous aider : grâce à leur fabuleux droit d'auteur extensible à volonté après la mort de l'auteur, le domaine public a virtuellement cessé d'exister au milieu du XX^e siècle !

— Non, rectifia Inaë. Ses mots exacts étaient « sections du domaine public et *assimilées* ».

— Ses mots exacts, fit Sofian en levant les yeux au plafond. Oui, c'est possible. Qu'est-ce que ça change ?

— Des sections *assimilées* au domaine public, répéta Inaë avec emphase. Qu'est-ce qu'il a bien pu vouloir dire par là ?

— C'était peut-être juste une tournure, dit Sofian, ce type ne pouvait pas s'empêcher de causer, causer, causer. . .

— Et si ce n'était pas une tournure ? S'il existait quelque chose de proche du domaine public mais ayant existé à l'époque même où cette folie du verrouillage systématique se développait ? Vois-tu, je me suis pas mal posé cette question, parce que sous aucun régime injuste, aucune loi liberticide n'a jamais été soutenue par l'intégralité de la population au cours de l'histoire. Même en cas d'acceptation tacite majoritaire, même quand la plupart des gens ne voient même pas de problème, il y a toujours des trouble-fêtes, des empêcheurs de tourner en rond. Dans notre cas, des gens qui n'acceptaient pas ce système de fermeture.

— J'imagine qu'on s'échangeait déjà des œuvres sous le manteau, fit Sofian, même si c'était illégal. Ça ne change pas grand chose à notre problème.

— Oui, mais si c'étaient des artistes qui refusaient ce système ? Ne pouvaient-ils pas choisir une autre voie ? Une voie alternative, fragile, sans doute conspuée par les gardiens du temple comme ceux que l'on a vus tout à l'heure. . . mais une voie qui aurait peut-être mené à notre situation actuelle, où l'on ne se pose même plus la question du domaine

public? Une voie qui aurait laissé des traces jusque dans cette bibliothèque?

Sofian essayait de rester rationnel, mais il ne pouvait empêcher une certaine excitation de monter en lui. Sa directrice avait parfois tendance à se laisser emporter dans de simples hypothèses un peu trop extrapolées... Oui, mais si elle avait raison?

Sans qu'il ne s'en rende compte, captivé par leur conversation, Inaë avait cherché son chemin dans le dédale de couloirs poussiéreux, aidée du plan qu'elle avait emporté avec elle. Lorsqu'elle braqua sa lampe torche sur un mur et qu'un large sourire s'afficha sur son visage, Sofian sut qu'elle avait trouvé. Contre le mur, à côté d'une porte à demi éventrée, un écriteau disait :

Salle 6, XXI^e siècle, licences libres et domaine public volontaire.

7. Les décennies préservées

Ils pénétrèrent dans la pièce à pas feutrés, encore méfiants après l'attaque des robots. Elle était aussi spacieuse que les autres pièces qu'ils avaient visitées, mais avait quelque chose de plus... désordonné. Les supports de stockage présents étaient, par exemple, très hétérogènes : on trouvait à la fois des cartes mémoires, des disques optiques mais aussi des livres en papier ou des toiles de peintres.

Inaë s'était arrêtée près du seuil et lisait un grand panneau d'information qui était encore en partie lisible. Sofian quant à lui ne put s'empêcher de parcourir la pièce et de regarder partout, de voir tous ces objets, parfois désuets, parfois carrément antiques. Les autres ailes de l'Alexandrica divisaient rigoureusement les domaines artistiques au sein d'une même époque. Cette pièce, au contraire, rassemblait

des œuvres en tout genre, de la littérature, des vidéos, des pièces musicales... et curieusement, un nombre inhabituellement élevé de manuels scientifiques.

Sofian, tremblant légèrement, saisit un livre au hasard sur une étagère. Il s'attendait à être désintégré par un rayon laser à tout instant mais rien ne se passa. Le livre était très joli. La couverture, qui semblait avoir été peinte à la main, représentait une petite sorcière sur un balai, accompagnée d'un chat roux. En lettres stylisées se détachaient les mots *Pepper & Carrot* ainsi que le nom de l'auteur, un certain David Revoy.

Sofian était subjugué. Il s'était inconsciemment attendu à tomber sur des œuvres de seconde zone, des brouillons que des auteurs n'auraient pas réussi à faire accepter à cette industrie culturelle de l'époque et qui, par dépit, les auraient laissé en libre accès faute de mieux. Au contraire, il s'aperçut en faisant défiler les pages qu'il tenait là un ouvrage de haute qualité : les illustrations qu'il admirait au fil des pages étaient magnifiques et l'objet n'avait rien à envier aux autres livres en papier qu'il avait eu l'occasion d'étudier au Laboratoire d'Histoire Pré-Galactique.

Il reposa le livre sur l'étagère à côté d'un gros coffret aux couleurs bariolées et qui s'intitulait « *Cycle des NoéNautes – L'intégrale, 8 tomes – Pouhiou, éditions Framabook* ». Il ne savait pas où donner de la tête : de combien de trésors recelait donc cette simple étagère ? Et combien se cachaient dans les cartes mémoires rangées sagement un peu plus loin, dont une seule pouvait stocker l'équivalent d'une bibliothèque entière ?

Inaë s'était approchée et contemplait elle aussi religieusement les tranches des ouvrages alignés sous leurs yeux. Elle avait le regard qui brillait de la même

excitation que celle de Sofian : celle d'être un enfant devant son cadeau d'anniversaire.

— C'est bien ce que j'avais pensé, lui dit-elle. Le panneau près de l'entrée est une sorte de manifeste pour une culture dite « libre », par opposition à l'industrie culturelle fermée de l'époque. C'est assez complexe parce que visiblement, tout le monde n'était pas d'accord sur le sens qu'il fallait donner au mot « libre » – il y a un détail des différentes licences que j'ai juste survolé.

— Ces livres, murmura Sofian. Il y en a des bons... de *très* bons même.

— Et ce sont des livres en papier... avec des maisons d'édition, avec une vraie recherche de qualité. Ce n'était pas juste des électrons libres un peu béats d'utopisme, c'était un vrai système alternatif qui se mettait en place, doucement, simplement. À l'écart du système oppressif officiel, *malgré* ce système. On retrouve en fait les prémices de notre système culturel et économique actuel. C'est incroyable de penser que les principes qui le sous-tendent se sont développés précisément à une époque en totale opposition avec eux.

— C'est sans doute ainsi que peuvent se faire des changements de société, dit Sofian avec philosophie. Lorsqu'une organisation est aussi injuste qu'inflexible et que les contestataires deviennent fatigués de la combattre – de se battre contre des moulins à vent, comme vous l'avez dit... alors peut-être que changer les choses à son niveau propre, brique par brique, créer un autre monde, à côté, un monde où l'organisation injuste et inflexible ne peut plus nuire... peut-être que c'est une stratégie payante sur le long terme. Une sorte de révolution lente, par le bas.

— Et cet autre monde est devenu le nôtre pendant que les tenants de l'organisation injuste et inflexible se sont enterrés au fond d'une bibliothèque en ruine, à continuer de disserter

éternellement sur cette organisation qui n'intéresse et ne concerne plus personne.

Inaë s'imaginait l'ingratitude d'une telle tâche pour les « révolutionnaires » de l'époque. Tenter de changer les choses contre et malgré un système tout puissant, chacun à son échelle. Sans encouragement, sans reconnaissance d'une population majoritairement acquise à ce système, par désintérêt et par défaut. S'ils avaient su... S'ils avaient su qu'ils réussiraient... Inaë aurait voulu avoir une machine à remonter le temps pour pouvoir leur expliquer, les encourager, leur dire de ne pas céder, leur dire qu'ils allaient changer le monde même s'ils ne le voyaient pas encore. S'ils avaient su, combien d'auteurs et d'autrices se seraient ralliés à la cause? Combien d'autres livres auraient rempli ces étagères? Combien d'autres pièces auraient été nécessaires dans cette bibliothèque pour conserver une culture encore plus foisonnante?

Ils passèrent plusieurs heures dans la pièce à étudier des livres, à fouiller les tiroirs... ils auraient pu y rester des jours. Mais la plupart des supports de stockage numériques ne pouvaient être lus sur place, il fallait donc qu'ils les emportent pour tenter de les déchiffrer à leur laboratoire.

Ils remplirent leurs sacs à dos autant qu'ils le purent, y fourrant pêle-mêle des cartes mémoires, des disques optiques et d'autres supports encore plus exotiques, en espérant, dans tout cela, en trouver quelques-uns d'encore lisibles. Ils ne prirent pas de livre en papier, le rapport entre l'encombrement et la quantité d'information potentielle étant trop faible pour être justifié. Mais ils se promirent de revenir bientôt pour récupérer encore plus d'antiquités.

Avant de partir, Sofian ne put s'empêcher d'emporter tout de même le petit livre illustré qu'il avait feuilleté un peu plus tôt et dont il était instantanément tombé amoureux. Une sorte

de souvenir de cette folle aventure où il avait tour à tour failli être tué par des robots, assisté à la réunion d'une sorte de secte et finalement trouvé ce trésor. Inaë, quant à elle, prit quelques clichés des différents panneaux d'explication qui décoraient les murs de la salle.

Lorsqu'ils sortirent, Sofian tressaillit : une dizaine de robots s'étaient approchés et faisaient face à la porte, en cercle. Ils ne bougeaient pas. Respecteraient-ils les instructions du maître de cérémonie? S'ils décidaient d'attaquer, Sofian était certain qu'ils n'y survivraient pas. Pas avec tout le matériel qu'ils transportaient. Pas à dix contre deux.

Inaë se faisait la même réflexion et tous les deux avancèrent doucement, avec précaution. Les robots ne bougeaient toujours pas. Timidement, Inaë posa son sac à terre, l'ouvrit et en sortit une poignée de cartes mémoires qu'elle tendit au robot le plus proche. Celui-ci se pencha très légèrement en avant et les examina avec l'appareil qui lui servait d'œil (et probablement d'autres capteurs dont Inaë ne soupçonnait même pas l'existence). Il y eut un silence, puis le robot se redressa et se décala légèrement. Inaë rangea les cartes mémoires et se releva.

Elle passa entre les robots d'un pas décidé, suivie de près par Sofian qui feignait l'assurance mais n'en menait pas large en réalité. Les robots les regardèrent partir dans le long couloir qui les ramenait au grand hall, impuissants.

Inaë et Sofian quittèrent donc l'Alexandrica en toute sérénité. Comme tant d'autres avant eux, ils avaient choisi une voie alternative où de telles machines n'avaient pas leur mot à dire.

Voilà qui conclut ce recueil et ce Projet 10 nouvelles... un projet qui aura été l'occasion d'écrire enfin un certain nombre de récits que j'avais envie de raconter depuis très longtemps, mais aussi d'en imaginer d'autres en chemin.

Je suis content de l'avoir fait. Toutes les nouvelles ne sont pas parfaites : sans la contrainte de temps assez forte, certaines auraient sans doute été plus longues ou plus travaillées... mais il faut aussi savoir mettre un point final à des histoires, même si elles ne sont pas exactement ce qu'on aurait imaginé. Avec le recul, voir ces dix histoires complètes, ces dix petits morceaux d'univers avec tous ces personnages qui m'ont accompagné au fil des mois... eh bien c'est très satisfaisant.

La nouvelle titre reste, à mon sens, la plus aboutie et la plus intéressante à bien des points de vue. Il est possible que j'y revienne à l'avenir, sous une forme ou une autre.

Et puis bien sûr, j'ai encore sous le coude pas mal d'histoires que je voudrais raconter un jour ou l'autre... d'autres nouvelles, peut-être ?

Mais je ne peux pas nier que ces dix nouvelles sont aussi un galop d'essai avant un défi un peu plus imposant : celui d'écrire un premier roman. J'ai déjà tenté l'expérience à l'adolescence... difficile de terminer quelque chose de si conséquent à une époque où l'on a une humeur et des intérêts qui changent si vite.

Je n'ai encore aucune idée de si (et quand) ce projet se concrétisera, ni sous quelle forme je le diffuserai (si ce n'est que ce sera sous licence libre, ça je peux le garantir). Si vous me suivez sur les internets, vous serez les premiers informés.

Pour finir, je voudrais adresser un grand merci à Frédéric Urbain, Mireille Bernex, Goofy et Kinou pour la précieuse aide qu'ils et elles m'ont apportée pendant l'écriture de ces quelques nouvelles, que ce soit par leurs relectures avisées ou pour leur aide sur la production de livres électroniques bien fichus.

À bientôt donc et merci d'avoir lu mes petites histoires !

– Gee, octobre 2016

Table des matières

La Planète éteinte	5
Steve	39
Mars bipolaire	65
Et l'enfer était si froid	93
L'Enfant sans bouche	129
Chaîne 43	173
Le Grimoire de l'éternité	197
Terrés	225
Le Retour du geignard	249
Les Décennies perdues	283